

HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE,
PAR L'AUTEUR
DE JULIE MANDEVILLE.
TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.

Et se trouve à Paris.

Chez LE JAY, rue S. Jacques, au dessus de la rue
des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CXXV.

Au Colonel RIVERS, à Montréal.

Quebec, le 17 Avril.

QUE votre dernière lettre, mon cher Rivers, est différente de toutes celles que vous m'avez écrites ci devant ! Qu'ai je fait pour mériter de pareils soupçons ? Que votre sexe est injuste envers le nôtre !

Je ne connois point l'amour, je ne fais
III Partie. A iij

point aimer ! Et c'est à moi que vous faites ce reproche ? Vous qui possédez mon cœur ? à moi qui donnerois ma vie pour vous rendre heureux ? Pouvez-vous douter un moment de la tendresse d'Emilie ? Ses yeux , son air , les soupirs , ses indiscretions , n'ont-ils pas trahi mille fois le secret de son cœur , long-tems avant qu'elle connût les sentimens du vôtre.

Si je ne pensois qu'à moi , je pourrois vivre avec vous dans un désert ; tous les climats , tous les états me plaisent également avec vous ; sans vous , rien au monde ne peut me toucher.

Que je voie seulement ces yeux où l'amour le plus tendre est peint , que j'entende cette voix enchanteresse dont le doux son va jusqu'à mon ame , je suis insensible à tout le reste , j'ignore ce qui se passe autour de moi ; tout ce qui n'a point de rapport à Rivers , passe comme un songe du matin , dont le réveil efface jusqu'au souvenir. Mon amour pour vous , remplit toute mon ame , & n'y souffre point d'autre pensée , ni d'autre sentiment. Rang , fortune , patrie , parens , amis , tout cede à Rivers. J'oublie tout , pour penser à lui seul.

C'est par amour pour vous que je vous

D'EMILIE MONTAGUE. 7
presse encore une fois de retourner en Angleterre , résolue de vous suivre d'un pole à l'autre. Oui , Rivers , je vous suivrai ; je vous jure par mon amour , que jamais je ne donnerai ma main à un autre qu'à vous ; je vous verrai toujours , j'entreprendrai toujours cette tendre inclination qui nous unit. Peut-être la fortune nous y fera-t-elle plus favorable que nous ne l'espérons ; peut-être le sort nous unira-t-il plus étroitement ensemble , sans que cette union précieuse soit un sujet de chagrin pour la meilleure des meres.

Mais si vous persistez , je sacrifie toute autre considération à votre amour , cher Rivers , je n'ai point d'autre volonté que la vôtre.

Adieu , vos soupçons me tuent ; un mot tendre rendra la vie à

Votre amante
EMILIE MONTAGUE.



HISTOIRE

LETTRE CXXVI.

A Mifs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 17 Février.

Ma chere Ifabelle ,

LUCIE , retenue par Lady Anne Melville , qui a dîné avec nous aujourd'hui , & ne pouvant pour cette raison avoir la fatisfaction de vous écrire , me charge de vous faire ses excuses , & de remplir pour elle ce tendre devoir de l'amitié.

Permettez-moi de vous dire quelque chose en ma faveur , & de vous communiquer les transports de ma joie : daignez les partager , vous qui êtes née pour éprouver tous les sentimens des ames honnêtes.

Je n'aurois jamais cru , ma chere Ifabelle , qu'il me fût si doux & si aisé d'être constant en amour. Je vous déclare (entre nous pourtant , car on en riroit) que je n'ai pas senti la moindre inclination pour aucune autre femme , depuis

D'EMILIE MONTAGUE. 9

que j'ai donné ma foi à votre aimable amie.

A présent je vois un cercle de beautés comme un parterre de fleurs. Elle seule m'affecte, elle seule est charmante à mes yeux; il n'y a point d'autre femme pour moi.

Chaque jour, chaque heure, chaque moment lui donnent de nouveaux attraits: ma chere Lucie est un tendre mélange de délicatesse, de modestie, de vivacité, d'innocence, de pudeur, de sensibilité; l'heureux assortiment de ces qualités, donne mille graces à la plus belle personne qui soit sortie des mains de la nature.

Son sourire enchanteur ne se peut décrire, c'est celui d'un amour naïf & sans artifice. Comment vous peindre ce rayon de plaisir qui anime toutes ses actions, le doux feu qui brille dans ses yeux quand elle me voit paroître, & mille petites attentions délicates, mille petits riens chers à l'amour, que le cœur seul peut apprécier?

Jamais je n'ai goûté de vrai bonheur que depuis mon mariage; ma tendresse est une espece d'idolâtrie: en vérité, Temple est devenu l'éclave de cette ai-

mable fille. Que cet esclavage a de dou-
ceurs !

Pour preuve de son empire sur moi ,
elle me fait quitter la plume , quoique
j'eusse encore mille jolies choses à vous
dire : il faut que je les conduise à l'opera ,
elle & Lady Anne. Elle me prie cepen-
dant de vous dire qu'elle vous aime plus
que les femmes ne s'aiment ordinaire-
ment , au moins les belles femmes qui
ne font pas accusées d'avoir une amitié
trop sincere ni trop vive les unes pour les
autres.

Adieu , ma très-chere Isabelle , que
vos sentimens pour Lucie rejaillissent un
peu sur moi !

Votre , &c.

JEAN TEMPLE.



L E T T R E C X X V I I.

A. M. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Silleri, le 28 Avril.

LE voilà donc , cet homme à bonnes fortunes , ce galant chevalier , la terreur des belles , ce petit perfide craint plusieurs milles à la ronde !

Je ne fais , mon cher Temple , si le sexe a des graces à rendre , ou des reproches à faire à Lucie. Elle délivre les *Misses* d'un séducteur , mais elle enleve un homme charmant aux femmes. Je vous dirai que j'avois des vues sur vous , & que je comptois à mon retour en Angleterre , m'amuser quelques jours ; votre conversion dérange mes projets. Je vous aurois fait mon amant par forme de plaifanterie ; foyez aujourd'hui mon ami en réalité.

Aimez Lucie tant qu'il vous plaira ; épuisez tous les sentimens de l'amour ; vous ne l'aimerez jamais autant qu'elle mérite d'être aimée. Observez , je vous prie , que jamais une femme , surtout une belle femme , n'en a tant dit d'une autre ;

A vj

mais vous savez que je suis au-dessus de mon sexe. Croyez-vous pourtant votre remarque au sujet des belles, d'une vérité sans réplique ? L'envie ou l'antipathie, comme vous voudrez l'appeller, me semble plutôt devoir être le vice de celles qui, peu avanta-gées du côté de la beauté, sentent qu'elles n'ont pas l'heureux talent de plaire.

Les belles femmes doivent être plus vaines qu'envieuses ; j'en juge par moi-même qui ne suis que jolie. Je conviens cependant qu'on ne voit que trop souvent des faillies indécentes de cette passion basse, entre des beautés rivales.

A parler impartialement, je crois que les meilleurs caractères de femmes & les plus exempts de tout sentiment d'envie, sont ces petits minois agréables qui, sans pouvoir passer pour des beautés, ont ce *je ne sais quoi*, ces graces indéfinissables, qui plaisent sans la beauté, plus que la beauté, & qui par conséquent se trouvant plus fêtés, plus idolâtrés qu'ils ne croient le mériter d'après le témoignage de leur miroir, sont toujours contents d'eux mêmes ; au lieu que la beauté, prétendant à un empire universel, est sans cesse en guerre avec tout ce qui lui dis-

D'EMILIE MONTAGUE. 13

pute ses droits, c'est-à-dire avec la moitié du sexe.

Je suis naturellement bonne : c'est peut-être parce que je ne suis que jolie, plus agréable que belle, remplie d'agrémens, d'une infinité de petits *je ne sais quoi*.

A propos, mon cher Temple, ce que dit M. de Montesquieu à ce sujet, me plaît tant, & m'est resté si fortement imprimé dans la mémoire, que je ne ferois résister à la tentation de le transcrire ici : vous ne pourrez pas dire au moins que je vous écris des lettres où il n'y a rien de bon.

Je vous prie de lire cet article aux *Misses* : je suis sûre qu'elles vous en remercieront. Il y a peut-être une douzaine de femmes dans le monde assez sincères, pour convenir qu'elles ne sont pas belles ; je gagerois qu'il n'y en a pas une qui ne se croye quelques agrémens, des graces, un *je ne sais quoi*, préférable à la beauté ; mais écoutons Montesquieu.

„ Il y a quelquefois dans les personnes
„ ou dans les choses un charme invisible,
„ une grace naturelle qu'on n'a pu définir,
„ & qu'on a été forcé d'appeller le
„ *je ne sais quoi*.

» Il me semble que c'est un effet prin-
 » cipalement fondé sur la surprise. Nous
 » sommes touchés de ce qu'une personne
 » nous plaît plus qu'elle ne nous a paru
 » d'abord devoir nous plaire , & nous
 » sommes agréablement surpris de ce
 » qu'elle a su vaincre des défauts que nos
 » yeux nous montrent & que le cœur ne
 » croit plus : voilà pourquoi les femmes
 » laides ont très-souvent des graces , &
 » qu'il est rare que les belles en ayent.

» Car une belle femme fait ordinaire-
 » ment le contraire de ce que nous avons
 » attendu ; elle parvient à nous paroître
 » moins aimable ; après nous avoir sur-
 » pris en bien , elle nous surprend en
 » mal : mais l'impression du bien est an-
 » cienne , celle du mal nouvelle ; aussi
 » les belles personnes font-elles rarement
 » les grandes passions , presque toujours
 » réservées à celles qui ont des graces ,
 » c'est - à - dire des agrémens que nous
 » n'attendions point , & que nous n'a-
 » vions point sujet d'attendre. Les gran-
 » des patures ont rarement de la grace ,
 » & souvent l'habillement des bergeres
 » en a.

» Nous admirons la majesté des dra-
 » peries de Paul Veronese ; mais nous

D'EMILIE MONTAGUE. 15
» sommes touchés de la simplicité de
» Raphaël , & de la pureté du Corregé.
» Paul Veronese promet beaucoup &
» paie ce qu'il promet : Raphaël & le
» Corregé promettent peu & paient
» beaucoup , & cela nous plaît davan-
» tage.

» Les graces se trouvent plus ordi-
» nairement dans l'esprit que dans le vi-
» sage ; car un beau visage paroît d'abord
» & ne cache presque rien ; mais l'esprit
» ne se montre que peu à peu , que
» quand il veut & autant qu'il veut ; il
» peut se cacher pour paroître , & don-
» ner cette espece de surprise qui fait les
» graces.

» Les graces se trouvent moins dans
» les traits du visage que dans les ma-
» nières ; car les manieres naissent à cha-
» que instant & peuvent à tous les mo-
» mens créer des surprises : en un mot
» une femme ne peut guere être belle
» que d'une façon , mais elle est jolie de
» cent mille.

J'aime extrêmement cette doctrine de
Montesquieu , parce qu'elle accorde à
chaque femme le talent de plaire , &
qu'elle me confirme dans la douce pen-
sée que je suis capable d'inspirer une vé-

ritable passion, que mille autres plus belles que moi.

Homme cruel ! me parler de fleurs ! j'envie à-présent votre climat nébuleux : la terre que vous habitez est émaillée des plus vives couleurs ; & la nôtre est encore une vaste plaine de neige.

Nos élégans manquent de comparaisons : vous avez l'éclat vermeil des roses, la docue blancheur des lys, le parfum de la violette ; nous n'avons que le blanc éblouissant de la neige qui réveille aussitôt l'idée d'un froid excessif.

Il n'y a ici que deux saisons : voilà ce qui me fait le plus de peine en Canada ; car l'été y est agréable, l'hyver y a ses plaisirs malgré ses rigueurs. Mais hélas ! vous avez le printems où tout fourit dans la nature ; & nous, qui passons subitement de l'hyver à l'été, nous ne connoissons pas l'aimable saison des amours.

Une lettre de l'idole de mon cœur. Fitzgerald ! il faut que je vous lise, que je vous réponde à l'instant.

Adieu ! cher Temple, aimez bien ma Lucie.

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CXXVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

OUI, vous le pouvez, je vous en donne la permission : venez à trois heures : vous m'amusez , quoique souvent vous n'ayez pas le sens-commun : n'importe , je vous aime comme cela ; & d'ailleurs , mon pere étant à Québec , je manquerois d'amusement.

Je veux aussi fournir matiere au caquet des filles de la ville : un tête-à-tête avec un Capitaine Irlandois est un sujet qui n'échappera pas à leur sagacité.

Adieu ! je vous attends à l'heure précise : une minute plus tard vous ne me trouverez plus.

Is. F.



 LETTRE CXXIX.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silléri le 20 Avril.

A PRÈS la lettre immense que j'écrivis le 18 à votre idole, ma chere, vous pensez bien qu'il ne me reste pas grand'chose à vous dire.

Je suis charmée d'apprendre que vous gouverniez si joliment l'homme le plus difficile à gouverner, si pourtant il y a quelque chose de difficile en ce genre pour une femme adroite : les plus sages & les plus sauvages, les plus graves & les plus étourdis sont également nos esclaves, dès que nous savons faire usage de la politique propre de notre sexe.

J'ai dessein de composer un code de loix pour le gouvernement des maris, & je le ferai traduire dans toutes les langues modernes : ce fera rendre un service important au monde.

Croiriez-vous que je me trouve, à chaque moment, plus folle que je ne me l'imaginois ? voici un trait de ma folie :

Vous savez que j'aimois extrêmement les eaux de senteur : je me parfumois depuis les pieds jusqu'à la tête. Eh bien , j'avois perdu tout-à-coup ce goût depuis quelques mois , dans l'idée que Fitzgerald ne pouvoit pas les souffrir. Je découvris hier qu'au contraire il les aimoit autant que moi ; & dans l'instant , sans y penser , je courus machinalement à ma chambre , & je répandis dans mon mouchoir tous les flacons que je trouvai sur ma toilette.

Il fait aujourd'hui une chaleur de Juin ; quoique la neige soit encore sur la terre ; elle fond cependant , & rend les chemins impraticables. Il n'y a pas moyen d'aller à Québec : me voilà confinée ici pour huit mortels jours au moins. Adieu ma chere Emilie ! je périrai d'ennui. Fitzgerald vient pourtant me voir , au péril de sa vie & de celle de ses chevaux. Je suis touchée de compassion pour ces pauvres animaux , que je lui ai ordonné , sous peine d'encourir mes disgraces , de rester quelques jours chez lui : je consacrerai ces jours de solitude à l'étude & à la contemplation ; je ferai la belle conversation avec mon papa qui est tout aussi attrapé que moi de ne

pouvoir sortir ; pour employer encore mieux le tems , je lui gagnerai quelques guinées au piquet , avant que l'on vienne troubler notre retraite.

Adieu ! je suis paresseuse , mais toujours

Votre fidele

IS. FERMOR.

LETTRE CXXX.

Au Comte de ***.

Sillery le 20 Avril.

C'EST un avantage , Milord , dont nous ne sçaurions trop remercier l'Être suprême , de nous avoir fait naître dans un pays dont la religion & les loix sont telles qu'elles seroient l'objet de nos vœux , si nous étions nés dans une autre contrée.

Notre religion , j'entends le Christianisme en général , porte dans les esprits la conviction de l'excellence de sa morale , & de son but uniquement dirigé au bonheur du genre humain ; mais la manière particuliere dont cette religion est

D'EMILIE MONTAGUE. 21
enseignée & professée en Angleterre , respire plus que par-tout ailleurs cet esprit de douceur , cette charité évangélique qui embrasse tous les hommes.

Elle est également éloignée de l'enthousiasme & de la superstition ; sa forme extérieure est décente & respectueuse , sans pompe & sans ostentation affectée. Ce qui prouve sa supériorité sur toutes les autres , c'est que chacune de celles-ci lui donne unanimement la seconde place , en se réservant la première pour elle-même ; & il est incontestable que celui-là mérite le premier rang , que tous les hommes s'accordent à placer au second.

Quant à notre gouvernement , il seroit superflu d'en exalter la bonté : tout l'univers convient que c'est le chef-d'œuvre de la sagesse humaine.

Notre constitution politique a les avantages de toutes les autres , avec aussi peu d'inconvéniens que le permet l'imperfection de la nature humaine : elle réunit la stabilité de la monarchie , & la célérité dans l'exécution qui la caractérise ; la sagesse des conseils , & cet heureux partage de la puissance que l'on remarque dans les Etats aristocrati-

ques ; la liberté de la démocratie , & une égale distribution des biens , autant que le comporte l'état de la société.

Car , quand je parle d'une égale distribution des biens , je n'entends pas une égalité rigoureuse qui n'exista jamais ; mais cette égalité générale & relative qui assure à chacun la possession tranquille & absolue des fruits légitimes de son travail ; qui prévient toutes distinctions odieuses , tout orgueil impérieux , en mettant les différentes conditions dans une dépendance mutuelle les unes des autres : qui n'admet entre les citoyens que ces gradations imperceptibles & harmoniques qui en font l'accord , comme dans le système musical.

Le prince y est un centre d'union ; avantage qui manque à la démocratie : on a beau exalter le gouvernement républicain , il est beau dans la théorie ; mais dans la pratique , il est le pire de tous , si pourtant on en excepte le despotisme arbitraire.

On m'appelle pour aller voir de la citadelle le *départ* des glaces , spectacle si nouveau que je ne puis résister à la curiosité de le voir , quoiqu'il y ait du risque à y aller.

D'EMILIE MONTAGUE. 23

Isabelle veut m'accompagner : je crains pour elle , mais le moyen de la refuser ?

A mon retour , j'aurai l'honneur de vous écrire une seconde lettre que je remettrai à la même personne qui se charge de porter celle-ci à la Nouvelle York.

J'ai l'honneur d'être , Milord ,
De Votre Grandeur ,

Le très-humble , &c.
G. FERMOR.

LETTRE CXXXI.

Au Comte de ***.

Sillery, le 20 Avril, au soir.

Milord,

JE viens de voir un objet beau & magnifique en lui-même , mais plus charmant encore par l'espoir qu'il nous donne de renouveler bien-tôt notre commerce avec l'Europe.

Avant que je viffe se rompre cette masse énorme de glace qui forme ce que l'on appelle ici *le pont* , de Quebec à la pointe de Levi , je ne m'imaginois pas

que ce spectacle fût digne d'une attention particulière : je pensois que la glace se fondroit peu-à-peu par la chaleur du soleil & de l'air , & que nous verrions le fleuve s'ouvrir , sans avoir remarqué par quels degrés il délieroit ses eaux que le froid avoit enchainées.

Mais le fleuve , ou la *grande riviere* , ainsi que les sauvages la nomment , conservent sa dignité dans cette occasion comme dans toutes les autres , & montre par là sa supériorité sur tous les ruisseaux que nous honorons du nom de riviere en Angleterre. Le sublime est le caractère du nouveau monde. La hauteur prodigieuse des montagnes , la grandeur des lacs & des fleuves , la majesté des rochers couronnés de grands arbres , & de buissons fleuris , les vastes forêts qui couvrent un terrain immense , tout cela porte l'empreinte du grand & du sublime. Un peintre de paysages trouveroit ici de quoi exalter son imagination : la nature lui offriroit des idées qu'il chercheroit en vain dans les points de vue rétrécis de notre Europe.

Le *départ* des glaces dont je veux vous parler a toute la magnificence américaine. La masse énorme qui couvre l'

bassie

bassin , devant la ville , & qu'on nomme *le pont* , n'a pas moins de cinq pieds d'épaisseur , ni moins d'une lieue de longueur sur un peu plus d'un mille de largeur d'un bord à l'autre : elle résiste long-tems au choc du flux rapide qui s'efforce de la briser sur les bords.

Cet événement extraordinaire , s'il est permis de lui donner ce nom , est préparé de loin par des circonstances remarquables ; plus d'un mois auparavant la chaleur du jour semble rendre la fonte des glaces plus prochaine , & chaque nuit le froid la retarde. A peine les plus courageux des hommes osent risquer leurs traîneaux sur l'élément perfide lorsque le soleil commence à prendre de la force ; & après une gelée un peu vive les femmes les plus timides y forment des parties de divertissement , dont le retour n'est pas toujours exempt d'allarmes , si le tems paroît se radoucir.

Pendant la dernière quinzaine , le danger est imminent ; & les craintes plus sérieuses. L'œil peut voir , même à une certaine distance , que la glace diminue d'épaisseur & se détache des bords : cependant il y a des téméraires que le péril n'intimide point : ils continuent à

traverser le fleuve jusqu'à ce qu'un ou plusieurs accidens les rendent plus sages.

Alors le pont n'est plus un théâtre où passent & repassent sans cesse mille traîneaux, par jeux, par plaisirs, ou pour affaires : chacun reste sur le rivage, les yeux fixés sur cette masse de glace, attendant le moment où elle se rompra, pour laisser un libre accès aux vaisseaux que l'on attend d'un monde dont on a été comme banni depuis si long tems.

L'heure étant venue, un concours prodigieux de monde des deux sexes & de tous les rangs, attendoit avec impatience le moment propice : nous étions à l'extrémité du Cap du Diamant, d'où nous découvrons plusieurs lieues au dessus & au dessous de la ville. Le fleuve étoit ouvert au dessus du Cap & au dessous de la pointe de Levi. Le torrent s'étoit fait un passage, par sa rapidité, au dessous du vaste pont transparent qui restoit immobile.

Nous étions dans une impatience extrême : le flux arrive avec une impétuosité accrue par les obstacles qu'il rencontre ; le pont paroît s'ébranler, mais il résiste à la force des eaux ; une seconde vague fuit la première & va

heurter le rivage avec tant de furie qu'elle en détache cette masse énorme de glace qu'elle entraîne en refluant.

Ce vaste corps paroît dans un mouvement universel, il avance d'un pas grave & majestueux ; le bruit qu'il fait annonce qu'il va se briser en une infinité de pieces : en vain les pointes de terre avancées veulent retarder sa marche : la force irrésistible d'un corps si prodigieux, augmentée par la rapidité du torrent, renverse & entraîne tous les obstacles.

On ne fauroit se figurer quel beau spectacle offre le fleuve, en se débarrassant des glaces qui tenoient ses eaux captives ; le bassin est bientôt ouvert : dès que les glaçons ont passé la pointe de Levi, ils disparaissent en un instant derrière les terres où le fleuve s'enfonce, & laissent la plaine liquide, libre & pure comme avant l'hiver. Cette vue excite aussi tôt dans l'âme, l'espérance de renouveler un commerce avec l'Europe interrompu depuis long-tems, & de revoir les fleurs parer la verdure des champs, & la terre ouvrir son sein pour en faire sortir de riches moissons.

Je ne vous rends qu'imparfaitement les

charmes & la grandeur sublime du spectacle dont je viens d'être témoin ; mais il m'a tant frappé , qu'il m'étoit impossible de ne vous en pas parler , au risque de ne vous en donner qu'une idée au-deffous de la réalité.

Si pourtant mon Tableau a quelque ressemblance avec l'original , vous m'avouerez , Milord , que le changement des saisons en Canada , participe à la grandeur sublime qui caractérise si fortement le nouveau monde.

En Angleterre nous ne sentons presque pas les viciffitudes des saisons , parce qu'elles sont lentes & graduées : ici où elles sont brusques , subites , instantanées , elles frappent vivement les yeux & l'esprit , non-seulement par le plaisir qui produit naturellement la nouveauté , mais encore par l'idée de grandeur qui les accompagne.

J'ai l'honneur d'être ,
Milord ,
De Votre Grandeur ,

Le très-humble , &c.
G. FERMOR.

LET TRE C X X X I I.

A Miffrefs TEMPLE, Pall-Mall.

le 22 Avril.

VOUS avez grandement raifon, ma chere Lucie ; je penfe comme vous, qu'une Religieufe peut être ; à plufieurs égards, moins malheureufe que certaines femmes qui vivent dans le monde : fa fituation eft un paradis en comparaifon de celle d'une femme vertueufe, qui n'a point de goût pour fon mari.

Nous ferions infiniment plus révoltées de la cruauté de quelques peres & meres qui facrifient le bonheur de leurs enfans à leur avarice, en leur faifant embraffer la vie monaftique, foit de force ou par féduction, fi nous ne voyions pas tant d'exemples d'une pareille inhumanité en Angleterre, quoique dans un genre différent, dans ces parens qui forcent leurs enfans à fe marier contre leur inclination.

Votre lettre me rappelle une réponfe judicieufe qu'une Dame Françoisé me fit ici, un jour que je m'élevois avec ma vivacité ordinaire contre la profeflion re-

ligieuse : je me plaignois surtout d'un point que je croyois sans réplique , savoir qu'un engagement pris de si bonne heure , fût sans retour , quelque dur que le joug pût paroître au bout de quelques années. » C'est pour la vie , disois-je , & » ces victimes malheureuses d'un zele indiscret sont condamnées à gémir éternellement , sans espoir de réparer leur faute—».

» Le mariage . reprit vivement Madame de * * * , n'est il pas aussi pour la vie ? »

» J'en conviens , Madame—». Et ce » qu'il y a de pire , c'est qu'on ne prend pas un mari à l'épreuve , après un an de noviciat , comme on embrasse la profession religieuse—».

» Vous avez raison , Madame , votre argument est sans réplique ».

C'est tout ce que je pus lui dire , & je ne me suis pas avisée depuis , de parler contre les couvens , en présence de Madame de * * * .

Entre nous , ma chere , il y a de l'injustice à se plaindre de n'être pas heureux en mariage , lorsque l'on n'a contracté cette union sacrée que par des vues d'un vil intérêt ; remarquez que dans les ames

déliçates , l'amour est rarement une conséquence du mariage : il doit le prévenir , ou il faut savoir s'en passer.

Ce n'est pas que tous les mariages fondés sur un amour véritable , soient nécessairement heureux ; l'expérience prouve le contraire. Mais il est sûr que la tendresse réciproque est d'une nécessité indispensable , pour rendre l'union conjugale aussi délicate que se le promettent les cœurs nés sensibles.

La moitié du monde n'a point d'ame ; ou s'il en a ; ce n'est qu'une ame végétative , ou purement animale. Ces gens-là n'ont besoin ni d'amour , ni de sentiment ; ils sont faits pour passer leur vie dans un état mitoyen entre la veille & le sommeil , & il leur importe assez peu dans quelle compagnie ils fassent leur voyage insipide sur la terre.

Pour vous & pour moi , ma chere , qui sommes passablement *éveillés* , nous avons besoin d'une bonne dose d'amour pour nous rendre le mariage supportable. Nos ames formées d'une essence active , ne peuvent s'accommoder d'un repos total. Si donc nous n'aimions pas nos maris , il seroit à craindre que nous n'aimassions d'autres hommes.

J'ai pitié de ces vieilles filles , tantes ou confines , qui prétendent qu'il est indécent à une jeune personne de distinguer un homme d'un autre , & que l'amour vient après le mariage : s'il y a de l'indécence de quelque côté , c'est infailliblement dans leurs propos. Je crois , moi , qu'épouser dans une pareille attente , & d'après ce qu'elles nomment les principes d'une sagesse éclairée , un homme que l'on n'aime point , c'est un crime des plus odieux dont le cœur humain soit capable.

N'admirez-vous pas la belle éducation que l'on nous donne dans ce siècle philosophique ? Son grand but est de déraciner dans nous les plus douces affections dont la nature y a mis le germe , l'amour , l'amitié , la commisération , la bienveillance ; de détruire le principe de la sociabilité , & d'y substituer l'amour-propre le plus intéressé. Nos peres & meres croient faire merveille en s'efforçant d'étouffer des affections qu'ils devroient seulement diriger vers des objets convenables , & que le ciel nous a données comme des moyens propres à nous conduire au bonheur. Heureusement ; la nature est plus forte que nos maîtres ; si

D'EMILIE MONTAGUE. 33
leurs efforts réussissoient à leur gré, nous serions à jamais privées de tout ce que la vie a de douceurs, & reduites à passer nos tristes jours dans une stupidité qui nous mettroit à peine quelques degrés au dessus des êtres du regne végétal.

Si j'ai des idées justes des choses, le cœur humain est naturellement vertueux; l'objet de l'éducation doit donc être, non de nous donner de bonnes inclinations, la nature y a pourvu; mais de cultiver celles que nous avons, & d'empêcher que nous n'en prenions de mauvaises: car tout le bien qui est en nous vient de la nature, & tout le mal est une plante étrangere qui a été transplantée dans notre ame.

Ainsi finit mon sermon. Aimez la belle prêcheuse.

Adieu, ma chere, adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Une lettre de votre frere: pour le coup, le voilà hors de lui même. Emilie lui a promis sa main. Quel excès de joie, quelle effusion de

Bv

cœur ! On croiroit à l'entendre ; que personne ne s'est jamais marié : je crois bien qu'il n'y a jamais eu de mariage pareil , parce qu'il n'y eut jamais d'amans si romanesques :

Il va au Lac Champlain , pour y fixer le siège de son empire , ou plutôt de l'empire d'Emilie : car je vois bien qu'elle sera la reine , & Rivers s'estimera heureux d'être seulement l'époux de sa Majesté.

Et moi je vais à Quebec : trois jours de sécheresse ont rendu les chemins passables pour nos voitures d'été. Fitzgerald est venu exprès pour me conduire : on est en fureté dans le char de l'amour. Adieu !

A huit heures du soir.

Me voici de retour : j'ai vu la tendre amante : elle est au comble du bonheur , elle a reçu des lettres de votre frere , & quelles lettres ! Une ardeur à fondre toutes les glaces du pays , si elles ne l'étoient pas déjà : la fleur de la tendresse , la quintessence de l'amour ! que vous dirai-je ? c'est l'amour même. Je

D'EMILIE MONTAGUE. 35
leur foudraierois un peu plus de fortune ; ce feroit dommage qu'ils fe fixaffent en Canada. Mais je crois qu'ils aimeroient mieux s'exiler dans une île déferte , que de renoncer de vivre enfemble. La belle paffion ! Adieu ! bonne nuit !

LETTRE CXXXIII.

Au Comte de ***.

Silléri , le 25 Avril.

LE plaifir que l'on trouve à voyager ; Milord , naît fans doute de l'amour de la nouveauté , du defir flatteur d'acquérir de nouvelles connoiffances , defir naturel à l'efprit humain , qui fe manifefte dès l'enfance , s'accroît avec l'âge , & eft la première & la dernière paffion de l'homme.

Il n'y a rien qui répugne tant à notre constitution qu'un repos abfolu. Le grand art du bonheur eft de tenir notre ame dans une action continuelle , douce & modérée , affez forte pour lui procurer des jouiffances agréables , fans être affez

violente pour épuiser ses facultés & la fatiguer : car alors ce seroit moins un exercice qu'un travail.

Le vice est la fièvre de l'ame, l'inaction est une léthargie : toute passion vertueue est dans elle une marque de santé.

Je vois avec un plaisir délicieux le penchant de ma fille pour la coquetterie, céder insensiblement la place à une tendre affection pour un homme qui en est tout-à-fait digne, & qui semble fait pour la rendre heureuse ; il est riche, d'une famille noble, plein d'honneur & de probité, & de plus militaire : conformité de profession qui influe peut-être beaucoup sur le gout que j'ai pour lui.

Je vous parle de cette dernière circonstance, Milord, pour vous prier de garder pour lui les offres que vous m'avez faites d'une majorité : il est digne de vos bontés. Quant à moi, comme il n'y a pas d'apparence de guerre, j'ai dessein de me retirer du service, & de passer le reste de mes jours dans cette tranquillité qui convient à mon âge. Je suis actuellement en traité pour ma compagnie, & je me propose de retourner en Angleterre sur les premiers vaisseaux pour donner ma démission ; j'ose récla-

D'EMILIE MONTAGUE. 37
mer, dans cette occasion, l'amitié de
Votre Grandeur pour Mr. Fitzgérald,
& pour moi.

Tout est réglé avec Fitzgérald, mais
je n'en ai rien dit à Isabelle. Il doit l'en-
gager à lui donner la main, le plutôt
qu'il sera possible, sans qu'il paroisse que
je lui aie donné mon agrément : il me
demandera mon consentement avec les
formalités ordinaires, comme si je n'é-
tois au fait de rien.

J'en ai fait un secret à ma fille, ainsi
que du dessein où je suis de quitter le
service.

A l'égard des questions que Votre
Grandeur me fait au sujet des Améri-
cains, j'entends ceux de nos anciennes
colonies : à en juger sur le rapport des
gens éclairés & d'après mes propres ob-
servations, ces peuples me paroissent
grossiers, ignorans, opiniâtres, intéré-
fés, & cependant humains envers les
étrangers.

Entiers dans leurs opinions, ils sont
encore plus fortement attachés à leurs
intérêts pour lesquels ils ont une péné-
tration & une prudence inconcevables.
Dans tout le reste, ils sont fort au dessous

des Européens. Est-ce un défaut de la nature, ou de l'éducation ? c'est ce qu'on ne peut déterminer positivement, vu la grande influence de la dernière sur les mœurs des hommes.

Je pense qu'ils n'auroient pas refusé avec tant d'opiniâtreté l'acte du timbre, & qu'ils nous auroient encore moins disputé le droit de leur donner des loix, si l'on n'eût pas aigri les esprits en touchant de si près à leurs intérêts, je veux dire en mettant des restrictions à leur commerce avec les Colonies Françaises & Espagnoles : commerce où les Anglois ont fait un profit immense & dont quelques riches planteurs de l'Amérique ont seuls souffert.

On n'a pas fait attention que tous les avantages accordés au commerce de l'Amérique Septentrionale refluent sur la mere patrie. Ces Américains sont les abeilles qui vont cueillir au loin le miel dont ils remplissent la ruche.

Les charger d'impôts après avoir mis des entraves à leur commerce, c'est dessécher la source, & vouloir que le ruisseau coule en abondance.

On ne sauroit prendre trop de soins & de précautions pour soutenir la majesté

D'EMILIE MONTAGUE. 39
du gouvernement, & en assurer la souveraineté ; mais il faut du ménagement dans les moyens : en voulant trop abaisser les esprits on les révolte.

Une bonne mere consulte les intérêts & le bonheur de ses enfans ; même en vengeant l'autorité qu'on lui dispute : & elle est aussi attentive à en adoucir le joug qu'à le maintenir.

Un mélange égal de douceur & de fermeté les fera rentrer en eux-mêmes : des vues d'ambition, & l'impétuosité naturelle de leur tempérament les ont égarés ; l'orage passera, & ils sentiront leurs devoirs.

J'ai l'honneur d'être,

Milord.

De votre grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.



L E T T R E C X X X I V.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

le 5 Mai.

ON m'a rendu mon Emilie , à ma grande satisfaction ; je ne suis rien sans elle. Les chemins devenus sûrs & beaux nous permettent de nous promener tout le long du jour , à pied , en voiture , à cheval , & de nous amuser de notre mieux , en attendant votre frere qui est à la chasse d'un établissement.

La rapidité de la végétation dans ce pays , a quelque chose d'étonnant : quoique la neige couvre encore les montagnes , & qu'il y en ait des monceaux énormes dans les vallées , la campagne est déjà en verdure ; les arbres & les arbrisseaux déploient leurs feuilles avec une vitesse singuliere , & la terre fera bientôt un tapis émaillé des plus vives couleurs , avec un assortiment agréable dans sa bizarre confusion.

C'est un plaisir charmant que de voir dans les bois les fraises & les violettes

D'EMILIE MONTAGUE. 47
percer la neige pour faire voir leurs
petites têtes fleuries.

Nous sommes mille fois plus folles
l'une de l'autre , Emilie & moi , depuis
que nous avons été séparées. Quelle
douceur pour nous de parler de nos
amours , de nous communiquer nos
pensées & nos sentimens ! Nous avons
été près d'un mois absentes l'une de
l'autre , & nous n'avions point d'amie
de cœur avec qui nous pussions caquet-
ter : nous nous en dédommageons à-
présent.

Fitzgerald dînera avec nous : il vient.
Adieu ! Toute à vous ,

IS. FERMOR.

LETTRE CXXXV.

Au Comte de ***.

Sillery , le 5 Mai.

Milord ,

J'AI conversé , ou plutôt , car je n'ai
pas eu occasion de placer un seul mot ,
j'ai écouté pendant plus de deux heures
un officier François qui a déclamé avec

une éloquence d'autant plus merveilleuse qu'il a eu l'art de parler tout ce temps sans rien dire d'amusant ni d'instructif : je n'avois pas encore vu une telle abondance de paroles avec une si grande disette de pensées.

Les gens qui n'ont que des idées communes, sont en général de grands parleurs, parce que toutes leurs pensées sont au niveau d'une conversation ordinaire ; au lieu que ceux qui ont un esprit plus élevé ont des idées qu'il ne convient de communiquer qu'à des gens d'une égale capacité.

Aussi les femmes dont l'esprit est ordinairement au dessous du nôtre, parlent infiniment plus que nous : ce qui vient apparemment de l'éducation frivole & bornée qu'elles reçoivent : les hommes ont sur elles l'avantage d'acquérir une riche variété de pensées neuves & sublimes.

Les femmes gagnent beaucoup dans la conversation des hommes ; & celles qui y ont été élevées sont certainement plus cultivées & plus amusantes que les autres ; c'est une preuve de ce qu'elles deviendroient avec une meilleure éducation, puisqu'elles profitent si bien de

cette occasion accidentelle & rare d'acquérir des connoissances.

Da reste l'avantage est réciproque pour les deux sexes dans le commerce mutuel de l'un avec l'autre. Le desir de plaire égal des deux côtés, tempéré par des égards que la politesse exige, donne à la conversation un ton de douceur, d'aménité, de vivacité, propre à faire briller dans tout leur éclat les plus belles qualités de l'ame.

Les femmes élevées dans une ignorance qui ne fait que croître avec l'âge, ne peuvent presque rien apprendre des personnes de leur sexe.

N'est-ce point pour cette raison qu'on voit généralement les filles des militaires plus instruites & d'une conversation plus agréable que les autres demoiselles d'un rang égal ou même supérieur.

Je serois presque tenté de citer l'abbelle pour exemple, si je ne savois combien les parens sont aveugles, & combien il faut rabattre des éloges qu'ils font de leurs enfans.

Vous me surprenez, Milord; & ce que vous me dites de Miss H— me fait de la peine. Je sais qu'elle est imprudente, mais je la crois vertueuse. La

vivacité de son caractère lui a fait commettre de petites indiscretions : convenons aussi, Milord, qu'il est bien difficile d'être toujours maître de soi-même dans un temps où l'on n'est pas juge compétant de ses actions : la vivacité de la jeunesse l'emporte sur les meilleurs principes ; l'on commet des folies & des indiscretions dont on rougit après lorsque la raison commence à se faire entendre.

Le défaut d'expérience, une certaine confiance naturelle aux meilleurs caractères sont cause que l'on contracte de bonne heure des liaisons peu convenables ; puis la constance & la générosité, vertus qui caractérisent les belles âmes, entretiennent l'illusion.

Je connois parfaitement Miss H—. Si son père vouloit la traiter comme son amie, & prendre la voix de la douceur, de l'indulgence, & de la tendresse paternelle, pour la détacher d'un choix indigne d'elle & de lui, je suis sûr qu'il réussiroit ; s'il la traite durement, c'est une fille perdue.

Sa morale est trop sévère, sa conduite trop exacte, son air trop sérieux, ses manières trop imposantes. L'intérêt

de la vertu nous prescrit de la peindre avec toutes ses graces, aimable, vive, enjouée, marchant à côté du plaisir. Nés pour être heureux, & pour contribuer au bonheur d'autrui, nous ne devons reconnoître de vertus réelles que les vertus sociales.

Un génie ennemi des hommes a répandu autour de nous les nuages épais de la superstition, & a dit qu'une austérité volontaire étoit une vertu.

Si les moralistes veulent perfectionner la nature humaine, qu'ils étendent les affections du cœur au lieu de les resserrer; qu'ils fondent leurs systèmes sur les passions d'où naissent les plus aimables vertus.

Les discours imbécilles des dévots qui peignent la divinité sous les traits noirs & hideux que leur sombre imagination leur fournit, rendent la vertu odieuse au lieu de la faire aimer: ils effraient la jeunesse: ils placent la perfection si haut qu'on désespere d'y atteindre; en voulant les suivre on quitte le droit chemin, le seul qui conduise au bonheur.

J'ai étudié le cœur humain avec une attention sérieuse: tout pere qui sera

Pami de ses enfans, sera maître de leur volonté, & arbitre de leur conduite: j'en suis convaincu par ma propre expérience.

Malgré tout ce que peut dire ma fille dans sa vivacité & les transports de son humeur coquette, il seroit plus aisé de la détacher de l'objet qu'elle aime, que de lui persuader d'agir contre le gré d'un pere dans qui elle a toujours trouvé le plus tendre & le plus fidele des amis.

Je ne finirois pas sur cette matiere, & j'abuse de votre complaisance.

J'ai l'honneur d'être,

Milord,

De votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CXXXVI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Sillieri, le 13 Mars.

MADAME Des Roches sort d'ici: elle retourne aujourd'hui au Kamaraskas. Elle venoit prendre congé de nous; elle

a témoigné un sensible regret de quitter Emilie, j'en ai été touchés. C'est une aimable femme : elle pleuroit en embrassant Miss Montague, Emilie a versé aussi quelque larmes ; je crois pourtant que ma bonne amie n'est pas fâchée de ce départ. Elle l'aime, oui, mais elle n'a pas oublié qu'elle fut sa rivale, & sûrement elle est bien-aïse de la voir partir avant l'arrivée de votre frere.

Le temps est beau, la campagne fleurie, les arbres couverts de feuilles, & il n'y a plus que peu de neige sur le penchant des montagnes qui regardent le nord. Nous attendons avec impatience les vaisseaux d'Angleterre : je recevrai des volumes de lettres de ma chere Lucie ; votre frere doit arriver cette semaine : en un mot tous nos plaisirs sont à-présent en espérance. Notre cœur tressaillit à chaque coup de marteau ; nous nous imaginons toujours qu'on vient, ou nous dire qu'on voit paroître des navires devant le port, ou nous apporter des lettres de votre frere.

Fitzgerald est si attentif à me plaire, il y met tant de bonne grace & de cordialité, qu'il y auroit de la cruauté à rejeter ses soins : je crois que la compas-

sion me portera à suivre l'exemple héroïque que vous m'avez donné.

Le mariage est pourtant une terrible affaire, & j'ai besoin d'un grand effort de courage pour m'y résoudre. Lucie, comment avez-vous pu vous marier ? Envoyez-moi un peu de résolution.

Adieu ! Toute à vous ,

I S. FERMOR.

LETTRE CXXXVII.

Au Colonel RIVERS, à Montréal.

Sillery, le 14 Mai.

JE suis de retour ici, mon cher Rivers, & je puis goûter à mon aise le plaisir délicieux de parler de vous, sans contrainte, avec l'amie de mon cœur, ma douce & charmante Isabelle. Elle a de l'indulgence pour ma foiblesse, si pourtant je dois donner ce nom à ma tendresse pour le plus aimable & le plus généreux des hommes.

Il étoit impossible que je ne vous aimasse pas : votre ame parla à la mienne
dès

dès le premier instant que je vous vis, vos yeux furent l'organe dont elle se servit pour m'exprimer ses tendres sentimens : elle me dit que nous étions faits l'un pour l'autre ; je reconnus dans vous une sensibilité semblable à la mienne, & je m'affligeai des circonstances qui devoient rendre cette conformité inutile. Je remarquai ce sourire de bienveillance, la plus belle production des graces unies à la vertu, cette douce & modeste confiance que donne le sentiment éclairé de son mérite, en un mot, cette beauté intellectuelle, la plus noble image de la Divinité.

Aurais-je pu ne vous pas aimer lorsque ma raison, convaincue de votre mérite, conspiroit contre mon cœur ?

Nous avons perdu Madame Des Roches ; ses adieux nous ont touchées jusques aux larmes ; je l'ai embrassée, je l'ai serrée contre mon sein. Je l'aime, j'ai pour elle une affection que je ne puis exprimer. Je l'ai vue presque tous les jours pendant mon séjour à Quebec, & je prenois un plaisir infini dans sa conversation : elle me parloit de vous, elle exaltoit vos belles qualités, & mon cœur étoit attendri. Je l'écoutois

avec une ardeur délicate ; cependant je ne pouvois gagner sur moi de lui parler de vous , réserve dont je ne ferois me rendre raison à moi-même. Je la regardois avec plaisir dans l'idée qu'elle vous est chère , & qu'elle vous aime d'une tendre amitié ; croiriez-vous que je lui trouve quelques traits de ressemblance avec vous ? Elle a presque votre sourire gracieux , mais le sien n'est que l'image du vôtre.

Rivers , je vous avouerai toute ma foiblesse. Je l'ai trouvée charmante dans votre absence , & je n'ai jamais pu la souffrir lorsque vous étiez avec nous ; vos attentions pour elle me perçoient le cœur ; j'étois jalouse du moindre mot que vous lui disiez , du moindre regard qui se fixoit sur elle ; j'enviois jusqu'à son mérite & ses charmes ; & cette rivalité inconcevable empoisonnoit le plaisir que j'aurois eu de converser avec elle , si j'eusse été moins affectée.

Je crains qu'il n'y ait toujours quelque injustice dans l'amour , sur-tout dans un amour aussi ardent & aussi tendre que le mien.

Mon cher Rivers , me pardonnerez-vous cette injustice qui vous prouve l'excès de ma tendresse ?

Madame Des Roches m'a promis de m'écrire : je l'aimerai , je vous le promets : j'aurai assez de force pour triompher de ce petit reste de jalousie , & rendre justice à une femme si aimable.

Pourquoi la haïrois-je , parce qu'elle vous voit avec mes yeux , & que son cœur a pour vous des sentimens semblables aux miens ?

J'ai observé que sa voix s'attendrissoit & trembloit comme la mienne en prononçant votre nom.

Oui , Rivers , vous êtes fait pour plaire à toutes les femmes ; il y a plus de plaisir à vous aimer , même sans espoir de retour , qu'à aimer tous les autres hommes. Je plains une femme assez insensible pour vous voir sans être émue. C'est le seul reproche que j'aie à faire à Miss Fermor : elle a pour vous la plus vive amitié , & point d'amour. Je ne la conçois pas : quels sont donc les élémens qui composent son ame ?

Il n'y a point d'homme capable de faire naître les sentimens que Rivers inspire ; il n'y a point d'homme qui les mérite comme lui. Le plaisir de vous aimer me paroît si supérieur à toutes les autres délices , que si je n'étois pas Miss

Montague, je voudrois être Madame Des Roches, parce qu'après moi, elle est celle de toutes les femmes qui vous aime davantage.

Où m'emporte mon amour ? Je rougis quand je relis ma lettre ; & pourquoi rougir d'avoir une ame qui sache distinguer le mérite ? Pourquoi cacher des sentimens auxquels j'ose bien me livrer ?

Je ne vous cacherai jamais aucune de mes pensées : vous serez à la fois le confident & le cher objet de ma tendresse.

En quels termes — Rivers, mon cher Rivers, vous réglez tous les mouvemens de mon cœur : disposez d'Emilie, comme il vous plaira ; cependant, si vous lui permettez de former un souhait contraire à vos intentions, accordez-lui la grace de retourner dans votre patrie, de vous rendre à votre famille ; je veux vous recevoir de la main d'une mere dont le bonheur doit vous être plus cher que le mien.

Vous parlez de la médiocrité de votre fortune ! Rivers, à quoi bon cette observation ? N'avez-vous pas plus qu'il ne faut pour satisfaire aux besoins physiques ? quand vous auriez moins encore, Emilie seroit heureuse avec vous ; que

D'EMILIE MONTAGUE. §
fait le superflu pour le bonheur réel ?
Sacrifions l'orgueil à l'amour , la fortune
à la tendresse filiale , les passions
criminelles aux affections vertueuses.

J'ai mille choses à vous dire , & je
suis obligée de finir malgré moi : nous
avons une nombreuse compagnie de
Françoises qui ne cessent de m'interrom-
pre l'une après l'autre.

Les voilà qui montent à mon appa-
tement.

Adieu !

Votre amante ,
EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E C X X X V I I I .

Au Comte de * * * .

Silleti, le 12 Mai.

IL seroit à souhaiter , Milord , que le
Gouvernement entretint ici des Ecoles
publiques où les jeunes gens pussent ap-
prendre l'Anglois : l'uniformité de langa-
ge est un des plus forts liens de la société,
de l'union , & de l'amitié fraternelle.

J'ai oui dire que la négligence sur ce

point avoit eu les plus fâcheuses fuites dans la Nouvelle York, où le peuple, spécialement à quelque distance de la capitale, continue à parler Hollandois, conserve son attachement pour ses anciens maîtres, & regarde encore les Anglois comme des étrangers & des intrus plutôt que comme des compatriotes.

Il est d'autant plus aisé d'obtenir cet article des Canadiens avec tous les autres qui concernent leur bien particulier ou le bien général, que la noblesse y est extrêmement attachée à la Cour, & que la faveur est le grand objet de son ambition : dès que l'Anglois sera l'unique langage de la Cour, il sera bientôt universellement répandu.

Des trois grands mobiles des actions humaines, l'intérêt, le plaisir & la vanité, le dernier me paroît avoir plus d'empire que les autres sur les Canadiens. Je suis convaincu que ce qui retient la plus grande partie de leur noblesse attachée à la France, est la répugnance de quitter la Croix de Saint - Louis. Ne pourrions-nous pas établir en Canada un Ordre de distinction dans le même genre, & en donner le cordon à tous ceux qui renverroient en France une croix

qui n'est guere compatible avec le serment de fidélité qu'ils ont fait en devenant sujets de la Grande Bretagne.

Cet ordre s'accorderoit , à la recommandation du Gouverneur , tant aux Canadiens qui auroient bien mérité du Gouvernement , qu'aux Anglois de distinction , Officiers , ou autres établis dans la colonie ; & pour le rendre plus recommandable , le Gouverneur en porteroit lui-même les marques , & en seroit le chef , tant qu'il occuperait cette place.

Une semblable institution dans toute l'Amérique , y pourroit être de quelque utilité : car les hommes ont par-tout à peu près les mêmes passions ; au moins je n'ai point vu de terre , ni de climat , où la vanité ne croisse ; & jusqu'à ce que le genre humain devienne philosophe , il faudra le gouverner par ses passions.

Le peuple , j'entends le paysan , a beaucoup gagné en changeant de maîtres. La propriété de ses terres est plus sûre , sa dépendance moins grande , ses profits plus que doublés : ce n'est donc pas lui qu'il faut tâcher de gagner : il nous est déjà attaché par une augmentation de bien-être qu'il sent vivement.

La noblesse au contraire a perdu beaucoup à cette révolution : Les nobles ont perdu leurs emplois , leur rang , leur considération , & quelques-uns même leurs biens.

Il me paroît donc également conforme aux loix d'une sage politique & aux devoirs de l'humanité , de les dédommager d'une manière convenable à leurs desirs ; de donner des distinctions honorables aux riches , de s'attacher les autres par des emplois lucratifs , en un mot , de permettre à tous d'aspirer au gouvernement de leurs pays , dès qu'ils savent s'en rendre dignes.

Ce qu'il me semble y avoir de plus important ici , c'est de refermer des blessures que les dernières disputes ont malheureusement r'ouvertes ; d'unir les François & les Anglois , le civil & le militaire en un seul corps ; d'augmenter le revenu de cette colonie , d'encourager l'agriculture , & surtout les plantations de chanvre & de lin ; de trouver un moyen d'y accroître le commerce qui tombe en décadence.

Je ne vous en dirai pas davantage sur ce point , non plus que sur aucun des autres qui regardent l'état politique du Ca-

D'EMILIE MONTAGUE. 57
nada, parce qu'y étant moi-même, ce
que je dirois feroit pris pour une flatte-
rie. C'est assez qu'il foit impossible, hu-
mainement parlant, que les habitans de
cette province ne foient pas heureux.

J'ai l'honneur d'être, Milord,
De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.
G. FERMOR.

LETTRE CXXXIX.

A Mistress TEMPLE, Pall-Mall.

Silléri le 20 Mai.

JE ne m'en défends pas, ma chere
Lucie, je suis prodigieusement favante,
grace à mon papa, & cela à vingt-deux
ans: c'est un prodige; cependant je n'en
vaut pas moins, convenez-en. Je ne fais
point parade de ma science, & l'esprit
le plus fin ne devineroit pas que je suis si
instruite. L'envie est obligée de me ren-
dre justice à cet égard, je parle de den-
telles & de blondes comme une autre.

Je pensois en moi-même, car mes idées font en général dans le style pindarique ; je réfléchissois combien l'histoire du cœur humain seroit amusante & instructive, si tout le monde disoit la vérité, & se peignoit tel qu'il est dans l'ame ; c'est-à-dire, si chacun étoit aussi sincère & aussi honnête que moi ; car sur ma parole, je déteste tellement l'hypocrisie, que je suis sûre d'avoir toujours paru moins bonne que je ne la suis.

Il est vrai, nous trouverions dans les meilleurs caractères un mélange de sagesse & d'erreurs, de prudence & d'inconséquences, qui diminueroit beaucoup l'estime que nous avons pour eux : le voile qui les couvre en partie, leur est d'un grand avantage.

Papa me faisoit ce matin une leçon fort sensée sur la légèreté & la folie qui caractérise la jeunesse : je l'ai prié de considérer que j'étois encore dans l'âge d'*indiscrétion* ; que chacun devoit avoir son heure pour faire le fou, & que ceux qui n'étoient point fous dans leur jeunesse, couroient risque de l'être dans un âge où la folie n'est plus de saison.

A propos de folie, je crois en vérité

que je me marierai bientôt. Ce petit Fitzgerald m'en donne envie : il est extraordinairement pressant—. Je crains aussi de ne pouvoir pas être heureuse sans lui. Cet homme a une espèce de vertu magnétique qui agit fortement sur moi ; je me trouve presque toujours du même côté de la chambre que lui, ou même sur la chaise la plus proche de la sienne, sans savoir comment cela se fait. Si j'ai assemblée, j'arrange si bien les parties, qu'il fait toujours la mienne.

Je lui écris les choses les plus tendres sur mes tablettes, & souvent je grave son nom sur l'écorce des arbres, quand personne ne me voit. Ma Lucie, m'auriez vous soupçonnée d'être si sotte ?

Je suis presque aussi folle que la belle Emilie, qui languit d'amour : cela me fait faire des réflexions morales. N'est-ce pas une sage disposition du ciel de nous avoir donné des goûts si différens, puisque les hommes sont si différens les uns des autres ; sans cette heureuse variété d'inclinations, il seroit impossible de les assortir.

Votre frere est un homme divin ; malgré cela Fitzgerald a un air de vivacité qui me plaît davantage ; & il m'a dit

HISTOIRE
mille fois qu'il me trouvoit infiniment
plus charmante qu'Emilie.

Adieu! je vais à Quebec.

Votre amie,
I S. F E R M O R.

L E T T R E C X L.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

le 20, au soir.

Lo, io! triomphe! victoire! Un navire
d'Angleterre! Vous ne sauriez croire
quels transports d'allégresse cette vue a
excité dans toutes les ames. Toute la
ville étoit sur le rivage, contemplant avi-
dement cet aimable étranger qui dansoit
gaiement sur les flots agités, comme s'il
eût partagé la joie que sa présence inspi-
roit.

Si l'arrivée de ce vaisseau nous cause
tant de plaisir à nous qui avons conservé
quelque correspondance pendant tout
l'hiver avec l'Europe, par la voie de nos
autres colonies, quels ont du être les
transports des François qui n'ont eu réel-

D'EMILIE MONTAGUE. 67
lement aucune sorte de commerce avec
le reste du monde pendant six mois en-
tiers.

Je ne conçois pas de plaisir aussi sensi-
ble que celui qu'ils doivent éprouver en
renouvellant une communication si long-
tems suspendue.

Les lettres n'ont pas encore été ren-
dues : nos gens attendent à la poste : no-
tre impatience est extrême : si je n'ai pas
des volumes de vous , je ne serai pas
contente.

Le laquais revient. Adieu ! je n'ai pas
la patience d'attendre qu'il monte à mon
appartement—

Votre amie ,
IS. FERMOR.

P. S. Les voici. Bon ! Six lettres de
vous : j'en donnerai trois à lire à
Emilie , tandis que je lirai les trois
autres. Que vous êtes bonne , Lu-
cie ! je ne vous appellerai plus pa-
resseuse.



L E T T R E C X L I .

A Mifs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 8 Avril.

J'ALLOIS fermer ma lettre , lorsqu'on m'a remis la vôtre du 1 Février. Je suis excessivement allarmée , ma chere , d'apprendre que Mifs Montague ait rompu avec son amant , & que mon frere ait une si vive affection pour elle.

Ma mere n'a point vu cette lettre. Ciel ! dans quel état elle l'eût jettée ! Si le Colonel se marie jamais en Canada , il est perdu pour nous , & ce sera donner le coup de la mort à une mere qui l'idolâtre. Son absence l'a changée à un point qui n'est pas concevable : ce sont des plaintes continuelles , des regrets qui me percent le cœur ; elle est devenue pâle , elle maigrit à vue d'œil , son enjouement naturel a fait place à une sombre mélancolie. A peine a-t-elle été sensible à mon mariage ; cependant telle est sa délicatesse , tel est son zele pour le bonheur de son fils , qu'elle m'a défendu expresse-

D'EMILIE MONTAGUE. 63
ment de lui en dire un seul mot , de peur de le gêner , & de lui faire abandonner un projet qui lui plaît. Je la trouve souvent fondant en larmes dans son appartement : elle se cache quand elle me voit ou affecte un air plus gai ; je connois trop son cœur pour prendre le change. En un mot , je désespere de la garder encore un an en vie , si mon frere ne revient pas. Jamais elle ne prononce son nom qu'elle ne soit attendrie à un point inexprimable.

Vous me représentez Miss Montague si belle , si aimable , si charmante , elle vient de sacrifier à son amour pour mon frere un parti si avantageux , qu'il y auroit de la cruauté à souhaiter qu'il renoncât à un attachement qui semble devoir faire le bonheur de leur vie ; mais sans fortune , l'un & l'autre , quel sera le fruit de leur tendresse mutuelle ? Ils se perdront par des nœuds destinés à faire le charme de la vie.

Cependant , ma chère Isabelle , je vous en conjure , engagez mon frere à revenir le plutôt qu'il pourra. Qu'il hâte son retour ; la vie de ma mere en dépend. Elle mourra , si elle ne le voit pas ce printemps.

J'ai été tentée plus d'une fois d'écrire à Miss Montague, pour l'engager à agir contre l'intérêt de son cœur. Si elle l'aime véritablement, elle doit l'aimer pour lui, pour son bonheur réel. Quel reproche mon frere n'auroit-il pas à se faire, si l'excès de sa tendresse pour l'aimable Emilie conduisoit au tombeau la plus tendre des meres? Oui, si elle l'aime sincèrement, elle doit le presser de retourner en Angleterre, elle doit l'exiger de son amour, comme la plus grande preuve qu'il puisse lui en donner, & le prix auquel elle met elle-même sa tendresse pour lui.

Montrez cette lettre à Miss Montague; dites-lui que je confie à son affection pour le Colonel, à sa générosité, les jours d'une mere qui m'est plus chere que mon existence.

Dites-lui que tous nos cœurs sont à elle, que je la recevrai comme mon ange tutelaire, qu'elle fera ma meilleure amie, que nous ne nous séparerons jamais, que nous ferons deux sœurs, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la rendre heureuse avec mon frere en Angleterre, & que j'ai de très-fortes espérances de voir leurs vœux s'accom-

D'EMILIE MONTAGUE. 65
plir ici ; mais que si elle lui donne sa
main en Canada, & qu'elle le laisse pour-
suivre ses vues d'établissement dans ce
pays éloigné, elle plonge le poignard
dans le sein de celle qui a donné la vie à
son amant.

Je ne fais plus ce que je voulois vous
dire, ma chere Isabelle, & mes larmes
m'empêchent de voir ce que je vous
écris ; que je suis à plaindre ! Tout mon
espoir est dans vous. Cependant si Emilie
est telle que vous la représentez.

Adieu ! je finis, ma mere entre ; je ne
veux pas qu'elle voye cette lettre.

Adieu !

Votre affectionnée ;
LUCIE TEMPLE.

LETTRE CXLII.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silv. le 21 Mai.

VOTRE lettre du 8 Avril, ma chere ;
a été ouverte la premiere par Emilie,
étant une des trois que je lui ai donnée
à lire : comme je vous l'ai mandé dans
ma derniere.

A peine l'eut-elle achevée qu'elle fondit en larmes, & se retira dans son appartement, sans dire un seul mot. Elle a écrit toute la matinée, à vous, je pense; car elle m'a demandé quand partoit la malle pour l'Angleterre, & elle a été charmée d'apprendre qu'elle partoit aujourd'hui.

Ce que vous me dites de *Mistress Rivers* me fait une peine extrême; vous pouvez l'affurer de ma part que le Colonel fera dans peu en Angleterre. Je connois assez *Rivers* & son *Émilie* pour croire qu'ils ne voudront pas la sacrifier à leur bonheur, & qu'ils aimeroient mieux souffrir tout au monde que de la chagriner.

Ne vous flattez pourtant pas de rompre un attachement tel que le leur, un attachement qui est moins fondé sur la passion, que sur les sentimens les plus tendres, la ressemblance des humeurs, l'harmonie des pensées & la sympathie la plus parfaite que j'aie vue.

A-présent, *Lucie*, tâchez de les rendre heureux, faites-en votre affaire, écarterez les obstacles qui s'opposeront infailliblement à leur union en Angleterre; & du reste attendez-vous à les voir

D'EMILIE MONTAGUE. 67
dès qu'il sera possible qu'ils y arrivent.

Votre frere voudra peut-être que leur mariage se fasse avant leur départ ; je le connois assez pour le supposer ; mais dès qu'il lira votre lettre que je vais lui envoyer sur le champ , son départ sera résolu sans le moindre délai.

Je lui envoie aujourd'hui vos lettres & celles de Mr. Temple : je compte que vous recevrez sa réponse aussitôt que la mienne.

Apprenez moi au plus vite l'heureuse impression que fera cette bonne nouvelle sur une femme que j'aime & estime infiniment. Adieu , je suis , &c.

IS. F E R M O R.

L E T T R E C X L I I I.

Au Colonel R I V E R S , à Quebec.

Londres , le 8 Avril.

LE bonheur que je goûte , mon cher Rivers , dans un mariage d'inclination , ne me permet pas de vous exhorter à vaincre un attachement qui vous promet la même félicité avec une aussi ai-

mable personne que vous nous la représentez, vous & Miss Fermor.

Je ne puis aussi, mon cher Edouard, sans manquer à l'amitié que je vous ai vouée, sans risquer de répandre l'amertume sur le reste de vos jours, me dispenser de vous dire, quoique j'aie des ordres positifs du contraire, que la tranquillité ou plutôt la vie de votre mère, est en danger, si vous ne renoncez pas à toute idée d'établissement en Amérique, pour revenir d'abord en Angleterre.

L'état actuel de vos affaires, je le fais, ne vous permet pas d'épouser ici cette aimable fille, sans vous réduire à un état fort au dessous de celui dans lequel vous avez été élevé, & que votre naissance vous donne droit de tenir dans le monde.

Rivers, me permettez-vous de satisfaire mon amitié pour vous, me montrerez-vous assez d'estime pour user de tous les droits que notre intimité vous donne sur moi & sur ma fortune. Elle est à vous, & vous pouvez, sans m'incommoder, en prendre ce que j'épargne moi-même : nous en ferons plus heureux, vous le ferez vous-même avec votre chère Emilie, & croyez, mon

D'EMILIE MONTAGUE. 69

ami, que vous ne me devez point d'obligation pour un superflu qui ne fera que corriger l'injustice du sort à votre égard. Je le sens, vous n'êtes pas mon ami, mon frere ; vous m'avez déjà affligé par un premier refus : non, votre amitié n'est pas aussi vive que la mienne ; & vous ne me jugez pas digne de contribuer à votre bonheur !

Je ne vous en parle donc plus jusqu'à ce que vous soyez ici ; j'espère que vous vous embarquerez à la réception de cette lettre.

S'il étoit possible de triompher de votre tendresse pour Miss Montague, ce seroit peut-être le mieux pour vous ; puisque la fortune ne vous a pas aussi favorablement traité que la nature ; mais si vos cœurs sont invariablement attachés l'un à l'autre , si votre amour est tel qu'il méprise toute autre considération , venez dans le sein de l'amitié ; & nous trouverons le moyen de vous rendre heureux.

Si vous persistez à refuser de partager ma fortune , au moins vous me permettez d'user de tout mon crédit pour un frere & un ami qui m'est si cher , & dont le bonheur sera un surcroît au mien.

Je vous parlerai à - présent de moi-même , je veux dire de la plus chere moitié de moi-même , de votre aimable sœur , pour qui mon affection devient chaque jour plus forte & plus tendre.

Oui , mon ami , ma Lucie est plus qu'un ange : chaque jour , chaque moment la rend plus charmante à mes yeux , plus chere à mon cœur : le desir qu'elle a d'être aimée , lui donne mille graces nouvelles. Un air animé par la tendresse charmera toujours infiniment plus que ces beautés mortes qu'on admire froidement. L'amour embellit toutes les formes , il anime tendrement les yeux , il rend le teint vif & frais , il donne des graces , & de la noblesse aux moindres actions , il répand autour de la beauté les rayons de la divinité.

En un mot , ma Lucie est toujours la plus aimable des femmes , plus aimable encore à-présent qu'elle ne l'a jamais été.

Vous me pardonneriez aisément cet épanchement de cœur , vous qui connoissez le prix de la tendresse , & les transports de l'amour.

D'EMILIE MONTAGUE. 72
Adieu ! nous mourons d'envie de vous
embrasser !

Votre ami,
J. TEMPLE.

LETTRE CXLIV.
A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 21 Mai.

VOTRE lettre à Miss Fermor, Madame, que le hazard m'a fait lire la première, a déchiré le bandeau dont l'amour couvroit mes yeux, & m'a montré dans un moment la folie des espérances dont j'aimois à me flatter.

Vous me rendez justice en me croyant incapable de souffrir que votre frere sacrifie la tranquillité, encore moins la vie de son aimable mere à mon bonheur. Je ne doute point qu'il ne prenne le parti de s'embarquer pour l'Angleterre, dès qu'il aura lu vos lettres ; mais connoissant son affection pour moi, je veux lui épargner des regrets, des remords, peut-être des délais : comme il est heureusement absent, je parts moi-même à son insçu, sur un navire qui a passé

Pyver ici, & dans dix jours je ne ferai plus à Quebec.

Rien de plus obligeant que votre invitation, Madame, mais un moment de réflexion vous convaincra qu'il ne me convient pas de l'accepter.

Affurez Mistress Rivers que son fils ne perdra pas un moment, qu'il sera probablement à Londres aussi-tôt que cette lettre; dites-lui que celle qui eut le malheur de le retenir ici ne se pardonnera jamais les maux qu'elle souffre.

Je suis trop affligée pour vous en dire davantage. Adieu, Madame!

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXLV.

A Mifs MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 20 Mai.

J'AI un plaisir inexprimable, ma chere Emilie, à vous dire que j'ai fixé les yeux sur un terrain qui nous promet l'établissement le plus avantageux, & en même temps le plus agréable que la nature puisse offrir dans ce pays.

La

La terre est riche & fertile , le bois seul paiera plus que les dépenses du défrichement. Nous aurons à quelques lieues un établissement considérable , où demeurent de très-aimables gens : ce fera une excellente compagnie pour vous. Nombre d'Acadiens sont déjà venus m'offrir leurs services : ils ambitionnent l'avantage d'être mes vassaux : apparemment que ma figure leur semble d'un bon augure. En un mot , ma très chere , tout rit à mes desirs.

J'ai passé quelques jours chez un officier Allemand , qui est entré depuis peu au service d'Angleterre : il commence aussi un établissement , & quoiqu'il soit encore peu avancé , c'est un charme de le voir accroître son petit domaine par les terres qu'il ne cesse de mettre en valeur ; il a bâti une fort jolie maison , dans une belle situation , & dans un joli goût champêtre ; ses travaux me plaisent infiniment , ils sont l'image de ceux que je projette. Je m'imagine voir mon établissement se former , s'accroître , s'embellir ; je me représente mon Emilie faisant l'ornement de cette demeure délicieuse , je la vois comme la première mere du genre humain , enchantée du spectacle de

cette espece de création , admirer les prodiges qui s'operent sous ses yeux. Emilie , nous serons ici comme Adam & Eve dans le Paradis terrestre.

J'espere vous revoir le premier jour de Juin ; puis-je me flatter que le second fera l'époque qui fixera à jamais le bonheur de ma vie ?

Mes Acadiens , vos nouveaux sujets , attendent dans mon antichambre. Je vais leur donner audience.

Le ciel garde mon précieux trésor , ma chere Emilie ! Adieu !

ED. RIVERS.

LETTRE CXLVI.

A MISTRES TEMPLE , Pall-Mall.

Sillery , le 24 Mai.

EMILIE vous a écrit , son cœur paroît un peu plus tranquille ; j'ignore ses vues , elle m'en fait un mystere , seulement elle parle d'aller passer une semaine à Quebec. Je suppose qu'elle ne se décidera pas avant le retour de votre frere ;

nous ne l'attendons que dans dix jours. Il a écrit à Emilie qu'il se fixoit aux terres qu'il est allé voir, qu'il y fera le plus bel établissement possible. N'importe, soyez sûre qu'il retournera en Angleterre, quand même il ne devoit pas y rester. Je voudrois bien que *Mistress Rivers* se déterminât à revenir ici avec lui. Son projet est trop avantageux pour l'abandonner, le voyage n'est rien, & le climat est le plus sain de l'univers.

Je m'imagine que le Colonel se mariera dès qu'il fera de retour de Montréal, qu'il s'embarquera aussi-tôt après son mariage, qu'il me laissera Emilie, & qu'il reviendra nous retrouver l'année prochaine : au moins tel est le plan que j'ai formé dans mon cœur.

C'est dommage que *Mistress Rivers* ne puisse pas supporter patiemment son absence ; le désir violent qu'elle a de le voir a dérangé tous nos projets. Nous comptons, Emilie & moi, nous former un petit paradis terrestre au Lac Champlain ; *Fitzgérald* m'avoit promis d'acquérir quelques terres dans les environs : que nous eussions coulé de beaux jours dans ce nouveau monde, au sein de l'amitié !

Il n'y a rien de certain , rien de stable dans ce misérable univers : l'existence me paroît d'une bizarrerie capable de me dégoûter. Pardon , Lucie , je me sens d'humeur à philosopher , & mes idées ne sont déjà que trop noires.

Nous avions formé de si jolis plans d'amusement pour cet été : voilà tous nos projets évanouis. Votre frere étoit l'ame de toutes nos parties. C'est une bagatelle ; il est vrai , mais je cherche aujourd'hui à me chagriner.

Je vous charge de rendre Emilie heureuse : si vous y reussissez , je ne me plaindrai plus , quand même je devrois la perdre pour toujours. J'ai mille craintes , mille réflexions tristes : si vous saviez ce qu'elle vaut , vous cherchiez à entretenir leur amour plutôt qu'à l'étouffer.

Ma chere Emilie va ce matin à Quebec ; je lui ai promis de l'accompagner , elle m'attend. Adieu !

Je n'ai pas la force d'écrire : j'ai le cœur ferré de douleur : c'est l'effet de votre lettre ; depuis que je l'ai lue , je suis dans un abattement affreux. Voilà le premier chagrin que je reçois de ma chere Lucie. Je ne suis pas sûre de vous aimer autant à présent , que je vous ai-

D'EMILIE MONTAGUE. 77.
mois avant d'avoir lu cette fatale lettre.
Elle me semble écrite d'un style peu
compatissant ; ma chere , je ne vous
croyois pas si insensible.

Adieu !

Votre fidele ;
ISABELLE FERMOR.

LET T R E C X L V I I .

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 25 Mai.

J'AI perdu Emilie ! Infortunée Isabelle !
Elle est partie pour l'Angleterre ; le navire
a levé l'ancre ce matin ; je l'ai conduite
à bord , je quitte le rivage.

Elle m'avoit caché son projet jusqu'au
moment de son départ. J'ai fait tout ce
que j'ai pu pour la retenir au moins
jusqu'au retour de votre frere ; promes-
ses , prieres , larmes , j'ai épuisé toutes
les ressources de l'amitié : tout a été inu-
tile. » Non , m'a-t-elle dit , je connois
» trop ma foiblesse pour risquer de le
» voir , je connois trop sa tendresse ,
» je veux lui épargner un combat vio-
» lent entre son affection & son devoir.

D iij

» Je n'ai jamais eu dessein de l'épouser
 » qu'avec le consentement de sa mere :
 » une entrevue à Quebec dans les cir-
 » constances présentes ne pourroit être
 » que fort triste pour l'un & pour l'au-
 » tre ; je lui ai donné mon cœur , & je
 » l'aime trop pour l'engager à une dé-
 » marche indigne de lui. Dès que je ferai
 » arrivée à Londres , je verrai sa famille ,
 » & dès que j'aurai rendu mes devoirs à
 » *Mistress Rivers* & à *Mistress Temple* ,
 » je me retirerai chez une de mes tantes
 » en *Berkshire* , où j'attendrai l'arrivée
 » du Colonel.

» J'ai promis à *Mistress Temple* de
 » m'embarquer sur le premier navire qui
 » fera voile pour l'Angleterre ; rien n'est
 » capable de me faire manquer à ma
 » promesse. »

Elle ne craint rien pour elle , mais elle
 se figure mille dangers pour son amant.

Elle s'assit plusieurs fois hier pour écri-
 re à votre frere , toujours ses larmes l'en
 empêcherent ; elle eut pourtant assez
 de force pour lui mander sa résolution ;
 mais ce fut en des termes qui me per-
 suadent qu'elle ne l'eût pas exécutée s'il
 eût été ici.

Elle s'est rendue au rivage avec un

calme apparent qui m'a étonnée ; je l'admire. Dès qu'elle a mis le pied sur le vaisseau , toute sa fermeté l'a abandonnée : elle s'est retirée précipitamment dans la chambre qu'elle avoit retenue , je l'ai suivie , elle a donné un libre cours à sa douleur ; ses larmes couloient en abondance , & je n'ai pu retenir les miennes.

On levoit l'ancre , on m'a avertie de me retirer ; elle a sauté à mon cou , m'a pressée contre son sein en me disant : » Dites-lui que son Emilie. — » Ses sanglots l'ont empêchée d'achever.

Jamais séparation ne m'a tant affectée que celle-là. Lucie , aimez-la , aimez-la tendrement : vous ne pourrez jamais l'aimer seulement la moitié autant qu'elle le mérite.

Elle est restée sur le tillac , les yeux fixés sur la nacelle qui nous avoit conduites à bord , jusqu'à ce que le navire a disparu en tournant la pointe de Levi.

A midi.

Je reçois dans l'instant une lettre de votre frere à Emilie , sans cachet , comme je la lui envoie. Je la joins à celle-

ci, persuadée que c'est la voie la plus sûre pour la lui faire parvenir : il y en a aussi une de Temple à Rivers sur le même sujet que la vôtre du 8 Avril.

Adieu ! je vous écrirai plus amplement dès que je serai un peu remise. Tout à vous.

ISABELLE FERMOR.

(LETTRE CXLVIII.

A Miss MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 28 Mai.

VOUS voir dans une aisance digne de vous, ma chère Emilie, c'étoit mon unique desir ma douce espérance, le noble objet de mon ambition. L'ardeur de mon caractère me flattoit que mes vœux seroient remplis en Canada, puisque la fortune me refusoit ce bonheur en Angleterre.

La lettre que vous trouverez ci-jointe détruit ces flatteuses espérances. Il faut que je retourne immédiatement en Angleterre ; mon cœur ne me l'ordonnant pas, je fais que vous m'en presseriez

D'EMILIE MONTAGUE. 81
vous-même. Je connois trop la bonté
du vôtre pour me flatter de la continua-
tion de votre estime , si j'étois capable
de sacrifier je ne dis pas la vie de ma
mere , mais seulement sa tranquillité ,
au bonheur que je desire avec tant
d'empressement , celui d'être à vous sans
réserve.

Il faut donc me résoudre à voir ma
chere Emilie, le chef d'œuvre des gra-
ces , le modele de la vertu la plus pure ,
dans un état au dessous de sa condition ;
à la voir privée de ces plaisirs , de ces
avantages , de ces honneurs , de cette
fortune qu'elle a si noblement sacrifiée
à la délicatesse de ses sentimens , & , si
j'ose le croire , à la générosité de son
attachement pour moi.

Suyez sûre , ma divine Emilie , que
les inconvéniens attachés à une fortune
aussi modique que celle que je puis vous
offrir , seront adoucis , autant qu'il dé-
pendra de moi , par l'estime la plus
vive , l'amitié la plus parfaite , l'amour
le plus tendre , par ces attentions , ce
desir invariable de plaire , dont le cœur
seul connoît tout le prix.

La fortune n'a point d'empire sur des
cœurs comme les nôtres : nous possé-

dans un trésor au-dessus de tout ce qu'elle peut donner, le bien exquis d'aimer & d'être aimé.

Nos ames ouvertes aux sentimens délicats de l'estime la plus vive, aux émotions les plus douces de l'amour, trouvent l'une dans l'autre tous les biens réels.

Je ferai à vous dès que j'aurai terminé ici mes affaires; j'espère avoir dans peu la satisfaction de présenter ma chere amie, ma divine maîtresse, &, permettez-moi de le dire, ma tendre épouse, à une mere que j'aime & respecte, & à qui vous serez bientôt plus chere que moi-même.

Mon départ pour l'Angleterre, m'oblige de rester à Montréal quelques jours de plus que je ne l'avois projeté: délai dont je souffre trop pour ne le pas abrégier autant qu'il dépendra de moi.

Adieu! Emilie, ma chere Emilie, je manque de termes pour exprimer ma tendresse & mon impatience.

Votre, &c.
E. D. RIVERS.

L E T T R E C X L I X.

A. M. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Moutréal, le 28 Mai.

JE vous dois mille actions de graces ; mon cher Temple, pour votre dernière lettre, quoiqu'elle renverse entièrement le fragile édifice de mon bonheur. Si j'avois pu supposer que mon absence feroit tant de peine à *Mistress-Rivers*, je n'aurois jamais quitté l'Angleterre ; je ne le faisois que pour lui procurer un peu plus d'aifance.

Je sacrifie volontiers tout espoir d'établissement dans ce pays-ci, au plaisir de rendre à son esprit la tranquillité qu'il a perdue par mon éloignement ; mais il n'y a point de considération au monde qui puisse me faire renoncer à épouser la meilleure & la plus parfaite des créatures humaines.

Que n'ai-je une fortune digne d'elle ! C'est moi seul qui forme ce souhait. *Emilie* partagera avec un égal plaisir ma pauvreté comme mes richesses : j'espere

qu'elle me donnera sa main avant notre départ de Quebec. Mon ami, je connois les avantages réels de l'opulence, je suis trop raisonnable pour les mépriser, j'en jouirois comme un autre : je voudrois seulement qu'on ne les estimât pas plus qu'ils ne valent.

Les richesses procurent une infinité de jouissance qu'on n'obtient pas sans elles : elles donnent la puissance, les honneurs, la considération ; mais si, pour jouir de ces biens subalternes, il faut renoncer à des plaisirs plus essentiels, plus solides, plus conformes à notre constitution naturelle, je n'hésite pas un moment à donner la préférence à ceux-ci.

La fortune ne peut rien donner de comparable à la douce satisfaction d'être aimé de la plus tendre & de la plus aimable des femmes.

Vous l'avez éprouvé, mon cher Temple, l'ame est dans un engourdissement léthargique sans la douce chaleur de l'amour : je ne puis pas dire que j'aie vécu jusqu'à l'heureux moment où je vis Emilie, j'usqu'au moment plus délicieux encore où j'appris qu'elle m'aimoit. Adieu !

Votre fidele ami,
E. D. RIVERS.

L E T T R E C L.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 1 Juin.

J E ne puis vous entretenir que d'Emilie : ma plume de concert avec mon cœur se refuseroit à tout autre sujet. Lucie ; je ne fais combien je l'aime que depuis que je l'ai perdue : j'erre avec inquiétude dans tous les endroits où nous avons été ensemble ; chaque lieu me la rappelle , & aucun ne me la rend. Ma mémoire me retrace mille conversations , mille petites confidences que notre amitié nous rendoit si cheres , nos promenades , nos parties de plaisirs , nos fantaisies , nos folies ; mes larmes coulent malgré moi. La nature est plus belle ici que jamais , on me le dit , c'est en vain , elle n'a pas le don de me plaire.

Je parcours les allées où elle aimoit à se promener avec moi , les bosquets dont l'ombrage frais la charmoit , les cabinets de verdure qui lui plaisoient davantage : je préfere tout ce qu'elle préféroit , tout aigrit ma douleur au lieu de la soulager.

Fitzgerald se prête avec indulgence à l'enthousiasme de mon amitié : il me conduit dans tous les endroits propres à me rappeler l'idée de mon Emilie : il me parle d'elle avec des transports qui me montrent la sensibilité & la bonté de son ame : il cherche à soulager mon chagrin par un redoublement d'attentions tendres & délicates.

Quel plaisir , quelles délices , ma chere Lucie , d'être sincérement aimée ! Folle comme je suis de l'admiration de tous les hommes , celle de l'univers entier n'est plus rien en comparaison de la moindre marque de tendresse que je recois de Fitzgerald.

Adieu ! Faute d'occasion pour vous envoyer ma lettre , je la garderai quelques jours sans la fermer.

Le 4 Juin.

Le Gouverneur donne un bal pour la solemnité du jour. Je suis parée pour y aller ; j'irai sans ma chere Emilie : tout contribue à me rendre son absence plus sensible.

Le 5 Juin , au matin.

Nous avons eu la nuit dernière la plus

violente tempête : le bal en a été un peu troublé ; il sembloit que le globe alloit se diffoudre.

Le ciel préserve Emilie de tout danger ! j'ai mille craintes pour elle. Grand Dieu ! s'il lui arrivoit quelque accident !

A midi.

Votre frere est de retour ici depuis près d'une heure : il est accouru à Sillery, sans songer à Quebec ; il a demandé Emilie, & ne pouvoit pas croire qu'elle fût partie. Mon pere lui a annoncé cette nouvelle qu'il pouvoit lire dans mes yeux.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre sa douleur. » Ciel ! s'est-il écrié , elle » est embarquée sans moi ! » Il étoit hors de lui-même , il vouloit la fuivre dans un bateau ouvert , espérant de la rejoindre à Coudre. Mon pere a eu toutes les peines du monde à le retenir , & à lui faire sentir l'impossibilité qu'il y a avoit de la rejoindre : les vents ayant toujours été favorables , elle doit avoir passé le fleuve.

Il a envoyé son domestique à Quebec , avec ordre d'arrêter son passage sur le

premier navire qui partira ; son impatience est inexprimable.

Il venoit dans l'espoir d'épouser Emilie & de la conduire en Angleterre. Il se figure mille dangers pour elle , dont il s'imagine que sa présence l'auroit préservée : en un mot , il a toute la folie d'un amant éperdu.

Je vous enverrai cette lettre par votre frere , avec plusieurs autres , à moins qu'il ne se présente quelque occasion inattendue de vous la faire tenir plutôt.

Adieu , ma très-chere Lucie , Vous êtes au port , faites des vœux pour ceux qui voguent à la merci des flots.

Votre amie ,
S. FERMOR.

LETTRE CLI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

le 6 Juin.

VOTRE frere a arrêté sur son passage un fort beau vaisseau qui mettra à la voile le dix : vous pouvez l'attendre à

toute heure dès que vous aurez reçu cette lettre que je vous envoie, comme je vous le disois hier, par un petit navire qui ayant sa charge complete part une semaine plutôt qu'on ne s'y attendoit.

Rivers engage Fitzgérald à former un établissement dans les terres qu'il avoit lui-même en vue sur la rive du lac Champlain; car pour lui il ne compte pas revenir ici.

J'empêcherai l'exécution de ce projet, si j'ai quelque empire sur l'esprit de Fitzgérald. L'Amérique n'a plus d'attraits pour moi depuis le départ de mes deux amis. Du reste je n'avois pas d'autre motif de desirer de rester dans ce pays, qu'une petite société amusante dont ils faisoient la meilleure partie.

L'esprit d'émulation auroit soutenu mon courage, enflammé mon imagination, & donné du brillant à mes idées. Emilie & moi nous aurions essayé la force de notre génie créateur: nous aurions disputé à l'envi l'une de l'autre à qui eût produit les plus brillantes fleurs, planté les plus belles avenues, formé les plus jolis bosquets, à qui eût pratiqué les grottes les plus agréables

dans des rochers escarpés ; à qui eût mieux appris aux ruisseaux à porter le tribut de leurs ondes pures à nos prairies ; à qui eût percé les plus belles vues , formé les plus charmantes perspectives , donné issue aux plus jolies cascades ; en un mot à qui eût montré la nature sous de plus belles formes.

Sans cesse appliquées à exercer la fécondité de notre imagination , nous aurions joui paisiblement du plaisir d'embellir le séjour de l'amour & de l'amitié ; tandis que nos héros changeant leurs épées en focs de charrue , se feroient occupés de travaux plus utiles , auroient défriché , labouré , semé , recueilli , & fait tout ce qui convient à de bons fermiers ; ou pour m'exprimer d'une manière plus poétique :

*Ils auroient subjugué cette vaste campagne ,
& dompté son génie altier
Aussi rapidement qu'ils conquirent l'Es-
pagne.*

J'entends la Havanne , où l'on m'a dit qu'ils avoient fait glorieusement leur devoir l'un & l'autre , & même un peu plus , si l'on peut dire que dans de telles occasions l'on fasse plus que son devoir : ceci sans vanité.

D'EMILIE MONTAGUE. 91

Enfin leurs travaux utiles auroient eu pour but d'entretenir leur famille, de nous procurer une aisance convenable; nous eussions cherché à leur plaire, à les amuser par nos jeux agréables : juste partage des emplois de la vie humaine, suivant l'intention de la nature, malgré l'exemple contraire des stupides sauvages.

A-présent il n'y a plus de fermiere en Canada qui soit digne de mon émulation; de sorte que je ne trouverois plus de plaisir à ces occupations champêtres, dans la supposition même où l'amitié n'eût pas été l'ame principale de nos amusemens.

Dites mille choses gracieuses pour moi à Mr. Temple, à Mistress Rivers & à ma chere Emilie, si elle est arrivée
Adieu!

Votre fidele,
ISABELLE FERMOR.



LETTRE CLII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 6 Juin 1767.

IL est très-vrai, Milord, qu'il y a encore de missionnaires Jésuites dans les villages Indiens du Canada, & je crains bien qu'ils n'usent de toutes sortes de moyens pour inspirer à ces peuples de l'aversion pour les Anglois; au moins quelques Indiens m'ont dit eux-mêmes qu'ils étoient surpris & choqués que nous ne leurs envoyassions point de missionnaires.

Leurs idées de Religion sont extrêmement bornées, tout est également chrétien pour eux, & ils ne savent pas préférer une forme de culte à une autre. Ils regardent un missionnaire comme un bon pere qui vient leur enseigner la meilleure maniere d'adorer Dieu, qu'ils croient plus propice aux Européens qu'à eux mêmes; comme un ambassadeur du Prince dont il est le sujet, & conséquemment comme une marque d'hon-

D'EMILIE MONTAGUE. 9
neur & une preuve d'estime. Notre négligence sur ce point comparée à l'attention sage & raisonnée des François au même égard, est cause que la plupart des nations sauvages ont toujours eu plus d'attachement pour eux que pour nous.

Les missionnaires François, en étudiant leur langue, leurs mœurs, leurs caractères, leurs inclinations, en se conformant à leur façon de vivre, en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance & leur estime, ont acquis un empire presque inconcevable sur eux. Les nôtres pourroient aisément obtenir le même avantage, si nous savions choisir des gens propres à s'insinuer dans leurs bonnes grâces, & que nous leur fissions un sort tel que le mérite l'importance de leur emploi, & l'utilité que nous en retirerions.

Je crois vous avoir dit, Milord, qu'il y avoit une ressemblance frappante de mœurs entre les Canadiens & les sauvages: je vous en expliquerai la raison: les François n'ont point cherché à donner les mœurs Européennes aux sauvages; ils auroient difficilement réussi; ils ont fait tout le contraire: ils ont laissé le payfan prendre l'indolence naturelle

aux sauvages en tems de paix , avec leur activité & leur férocité dans la guerre : leur goût excessif pour les amusemens champêtres , avec leur haine du travail ; leur amour pour une vie errante , voga-bonde , ainsi que pour la liberté & l'indépendance , en quoi ils ont été merveilleusement aidés par les loix qui sont ici beaucoup plus douces & plus favorables au peuple qu'en France.

Plusieurs Officiers distingués dans les troupes de la colonie se sont fait adopter par des tribus sauvages ; & à la honte de l'humanité , il est plus que probable que quelques-uns d'entre eux n'ont pas rougi de conduire les danses funéraires usitées à l'exécution des prisonniers Anglois , même de partager leurs repas horribles , & de les imiter dans tous les excès de leurs cruautés : cruautés qui font frémir la religion & la nature , & auxquels ces peuples grossiers , que leur ignorance excuse , ont été excités par les colonies Françoises & Angloises dont la fureur diabolique alloit jusqu'à promettre des récompenses à ceux qui leur apporteroient les crânes de leurs ennemis. Rousseau de Geneve a fait une grande dépense d'esprit & d'éloquence pour

prouver que les nations sauvages étoient les plus vertueuses : j'estime & respecte ce philosophe , j'admire ses écrits , mais j'aime encore plus la vérité qui , dans cette occasion , ne me paroît pas être de son côté.

Je ne vois pas que l'on doive tant exalter les vertus de ces peuples assez brutalament esclaves de leurs appétits pour ne pouvoir pas se dispenser de s'enivrer d'eau-de-vie , lorsque l'occasion s'en présente , à un excès si détestable qu'ils commettent alors les plus grands crimes , le meurtre & toutes sortes d'abominations dont ils conçoivent ensuite les plus cruels remords quand leur ivresse est passée.

Il y a de l'injustice à nous accuser de les avoir corrompus , & en particulier de leur avoir donné ce vice qui met l'homme au dessous de la brute : le François & l'Anglois sont généralement sobres. Il est vrai que nous leur avons donné le poison qui leur fait perdre le peu de raison qu'ils ont : ils ne connoissoient point l'eau - de - vie avant leur commerce avec nous ; mais doit-on leur faire un si grand mérite d'une sobriété forcée , lorsqu'ils n'avoient que l'eau de leur rocher pour satisfaire leur soif. ?

Si je puis m'en rapporter tant à mes propres observations qu'au rapport fidele de gens qui ont étudié ces peuples , c'est un fait incontestable que les nations Indiennes les plus civilisées sont les plus vertueuses: ce qui renverse de fond en comble le système idéal de Rousseau. Au reste, ce philosophe n'est pas le seul qui se soit trompé sur cette matiere ; & tous les systèmes semblent s'éloigner de la vérité, au lieu de nous aider à la découvrir.

Le Pere Lafitau , qui nous a donné une savante comparaison des mœurs des sauvages avec celles des premiers Chrétiens, nous fait une relation très-infidele du caractère des Indiens: il a même l'ingénuité de nous prévenir qu'il supprime tout ce qui contredit son système, pour ne dire que ce qui lui est favorable. En vérité, voilà un historien bien exact & bien instructif!

Pour moi, je ne cherche point à faire servir la vérité à mes idées favorites, par un aveugle complaisance pour un vain système, enfant chéri de mon imagination; mais plutôt à la découvrir, soit qu'elle s'accorde ou non avec mon sentiment.

Mes

D'EMILIE MONTAGUE. 97

Mes relations peuvent être fausses, soit que j'aie mal vu, ou que j'aie été mal informé ; mais vous n'aurez point d'erreur volontaire à me reprocher.

Les sauvages ont des vertus, sans doute ; l'équité nous oblige d'en convenir. Dire qu'ils en ont plus que les nations policées, c'est le plus étrange des paradoxes.

Votre Grandeur me demande quel est en général le caractère moral des Canadiens ; ils sont simples, hospitaliers & extrêmement attentifs à leurs intérêts, si ce n'est lorsqu'ils se trouvent en concurrence avec cette paresse innée qui est leur passion dominante.

Ils ont plus de dévotion que de vertu ; de la religion sans mœurs, de l'honneur sans véritable honnêteté.

Je vois que par-tout où regne la superstition, le sens moral est extrêmement foible ; en effet, le principal motif de vertu cesse d'agir dès que le peuple se persuade que des cérémonies extérieures peuvent lui en tenir lieu, & que les crimes s'effacent par des prières.

J'ai oui dire à un homme devenu riche par des moyens illicites, que sa vie avoit été directement opposée aux pré-

ceptes de l'Évangile ; qu'il espéroit néanmoins que le ciel lui feroit miséricorde, & que pour mériter le pardon de ses péchés, il avoit dessein de faire sa fille religieuse, afin qu'elle priât Dieu pour lui.

Cette manière d'être vertueux dans autrui, est assurément fort commode pour les pécheurs qui ont des enfans à sacrifier.

J'aurai encore l'honneur de vous écrire par le Colonel Rivers qui nous quitte dans peu de jours ; en attendant, j'ai celui d'être,

Milord ,

De Votre Grandeur ,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.



LETTRE CLII.

Au Comte de***.

Sillery, le 9 Juin.

Milord,

CETTE Lettre vous fera remise par le Colonel Rivers, un des plus aimables hommes que je connoisse, & que je suis charmé de présenter à Votre Grandeur. Sachant combien vous êtes délicat dans le choix de vos amis, & combien il y en a peu à qui vous accordez votre estime & votre confiance, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de connoître un homme digne de l'une & de l'autre : c'est une acquisition précieuse dans un tems où le mérite réel est si rare.

Le Colonel Rivers sent d'avance l'avantage que je lui procure en l'adressant à un homme d'état qui joint la sagesse & l'expérience de l'age, à la chaleur du sentiment, à la générosité, à la noble confiance, au feu, à la vivacité de la jeunesse.

L'idée de Votre Grandeur au sujet des couvents protestans que l'en pour-

roit établir ici à l'imitation de ceux que nous avons vus à Hambourg , mérite l'attention de ceux qui sont intéressés à cet établissement , sur - tout si l'on abolit les couvents romains , comme il y a toute apparence.

La noblesse est surchargée de famille ; si l'on supprime les couvents , les nobles ne sauront plus où élever leurs filles , ni où placer celles qui passent l'âge convenable pour le mariage. Les maisons religieuses leur sont d'une grande ressource à ce double égard , & une forte raison pour eux de persévérer dans leur ancienne religion.

Cependant , comme il est à propos d'empêcher que les sujets des classes les plus utiles , qui sont les plus basses , n'embrassent cet état , je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux personnes de condition de se faire religieuses : ce seroit donc un privilège de la noblesse , & toutes celles qu'on recevroit seroient obligées de faire preuve de trois quartiers au moins : cette restriction auroit deux bons effets , elle diminueroit le nombre des nones , & leur attireroit une certaine considération.

Je leur accorderois le vœu d'obéissance , & leur interdirois celui de célibat.

Elles pourroient quitter l'état religieux pour se marier , comme celles de Hambourg , & non pour aucune autre raison.

Vous vous rappelez , Milord , qu'à Hambourg toutes les religieuses se réservent le droit de se marier , excepté l'abbesse ; & qu'ayant dit à celle qui étoit alors à la tête de la maison , que vous trouviez cruel pour une personne jeune & belle , que sa dignité lui ôtât un privilège accordé à toutes les autres religieuses , elle vous répondit avec une vivacité & un sourire agréable : « O , Milord , j'ai le pouvoir de résigner ».

Le Colonel Rivers vous donnera une plus ample information de tout ce qui regarde cette colonie : il est plus en état de le faire que moi , ayant visité toutes les contrées du Canada dans le dessein d'y former un établissement que des raisons particulières ont fait manquer.

J'ai l'honneur d'être ,
Milord ,

C. FERMOR.

P. S. Ce que vous me dites des religieuses , dans votre dernière lettre , Milord , me rappelle une anecdote singulière à ce sujet. J'étois il y a

quelques jours chez une Dame Française qui a une charmante fille , de quinze à seize ans , belle comme un amour. Elle me dit qu'elle alloit se faire religieuse. » De quel couvent » avez - vous fait choix , Mademoiselle ?

» J'ai choisi l'Hopital - Général : » qu'en pensez-vous , Monsieur ? ne » mérite-t-il pas la préférence ? »

» Assurément , Mademoiselle ; & » je suis charmé que vous ne vous » fassiez pas Ursuline : la règle y est » si sévère , que vous auriez eu de » la peine à la suivre , étant aussi » jeune , & d'une complexion si » délicate. «

» Il est vrai , Monsieur ; ce n'est » pourtant pas l'austérité de la règle » qui m'en auroit dégoûtée. Mais » l'habit de l'Hopital - Général —

Je fouriois.

» est très - propre ———

» Et très avantageux , Mademoiselle. «

Elle sourit à son tour ; je la laissai pleinement convaincue de la sincérité de sa vocation , aussi - bien que de la décence & de l'extrême

D'EMILIE MONTAGUE. 103
humanité qu'il y a à souffrir que de
jeunes personnes embrassent un genre
de vie si contraire à la nature ,
dans un âge où elles sont de si bons
juges de ce qui peut les rendre heu-
reuses.

LET T R E C L I V .

A Mistrès TEMPLE , Pall-Mall.

Silleri le 9 Juin.

JE vous envoie cette lettre par votre
frere qui s'embarque demain.

Il faut espérer que le tems me rendra
son absence & celle d'Emilie plus suppor-
table ; quant à présent , ma chere Lu-
cie , cette double perte me jette dans un
abattement d'esprit qui ne me permet au-
cune sorte d'amusement.

Je vous en conjure , faites tout l'ima-
ginable pour rendre leur union possible.
Lucie , vous le devez : souvenez-vous que
c'est à votre sollicitation & pour la con-
solation de Mistrès Rivers qu'ils ont sa-
crifié la perspective d'un établissement
qui les auroit conduits au bonheur. Ce

E iv

sacrifice mérite du retour de votre part.
Je voudrois vous en dire davantage,
mais je suis si défolée, si accablée de tristesse, — la plume me tombe des mains.

Aimez ma chere & tendre Emilie : ne souffrez pas qu'elle ait lieu de se repentir de la générosité de sa conduite.

Adieu ! toute à vous pour la vie ,

Votre fidele ,
IS. F E R M O R .

L E T T R E C L V .

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 10 Juin, au soir.

M O N pauvre Rivers ! je crois presque que son départ m'a plus affectée que celui d'Emilie : tant qu'il étoit ici, il me sembloit que je n'avois pas tout-à-fait perdu ma chere amie ; à-présent je souffre doublement de l'absence de l'un & de l'autre.

Rivers m'a demandé mon amitié pour Madame Des Roches en me disant qu'elle la méritoit toute entiere. Il lui a écrit,

& m'a remis sa lettre ouverte avec prieres d'en prendre lecture. Il la remercie, dans les termes les plus affectueux, de ses politesses & de ses attentions pour lui & pour son Emilie : il lui offre ses services en Angleterre au sujet d'une partie de ses biens que quelques gens voudroient s'approprier, sous prétexte que son établissement n'a pas toutes les formalités requises.

Le Colonel m'a avoué, en me remettant cette lettre, qu'il avoit un vif regret de laisser une aussi aimable femme en Cadana, & que l'idée de ne la plus revoir, lui faisoit une peine infinie. J'aime cette sensibilité, cette attention délicate pour une femme qui mérite beaucoup par son amitié désintéressée pour lui.

Fitzgerald est ici ; il fait tout ce qu'il peut pour me consoler de la perte de mes amis : perte cruelle ! absence insupportable ! Lucie, vous les posséderez bien-tôt ; j'envie votre fort.

J'ai occasion d'envoyer la lettre de votre frere à Madame Des Roches, par un François qui est à présent avec mon pere ; je ne la laisserai pas échapper : ces occasions se présentent rarement.

A minuit.

Nous parlons sans cesse de votre frere ; je ne fais si c'est pour nous dédommager de son absence , ou pour nous en affliger davantage. J'admire en lui cette tendresse de cœur , j'ai presque dit cette sensibilité de femme , si rare dans un sexe dont l'éducation est propre à endurcir les affections les plus douces.

Fitzgerald exalte sa vivacité , son jugement , sa générosité , son courage , la chaleur de son amitié.

Mon pere admire sa profonde connoissance du monde , non pas cette défiance générale de tous les hommes à qui l'on donne communément ce nom ; mais ce juste discernement des esprits , ce tact intellectuel qui lui fait distinguer à la premiere vue les caractères vertueux , de ceux dans qui le vice domine , quoiqu'il s'y cache sous des dehors séduisants.

» J'aime encore dans lui , disoit mon
» pere cette noble franchise , cette droi-
» ture d'ame qui est la base de toutes
» les vertus. »

» Cependant , mon cher papa , vous
 » auriez fouhaité que mon Emilie lui
 » eût préféré ce fade blondin , cet infi-
 » pide Baronet , ce George Clayton ,
 » dont tout le mérite est de n'avoir pas
 » assez d'esprit pour être méchant , &
 » dont l'ame insensible n'a jamais su
 » compatir aux malheurs d'autrui.»

» Vous vous trompez , Isabelle ; je
 » n'exigeois point une telle préférence
 » d'Emilie , je la crois impossible ; mais ,
 » elle avoit des engagemens avec Sir
 » George ; & Sir George est riche. Vous
 » avez beau dire , l'amour à jeun fait une
 » triste figure. Ma chere , il faut vivre
 » dans ce malheureux siecle. Nous avons
 » perdu le goût de ces mêts subtils & dé-
 » licats , si vantés dans les Romans , où
 » l'on voit des Princeffes enlevées d'un
 » palais enchanté par leurs amans , dîner
 » magnifiquement en suçant des fleurs ,
 » & en se défaltérant au bord d'un clair
 » ruisseau. Nos corps grossiers ont be-
 » soin d'une nourriture plus solide.»

» Mais , mon cher papa — »

» Mais , ma chere Isabelle — »

J'ai vu que mon pere prenoit la chose
 au sérieux , j'ai changé de conversation ;
 à présent qu'il ne m'entend pas , je vous

proteste que j'aimerois mieux le suc des fleurs & les pattes de mouches avec un cœur aussi noble , aussi généreux que votre frere , que des ortolans & un carrosse à six chevaux avec un bloc aussi froid & aussi insipide que Sir George.

Adieu ! bonne nuit , ma chere Lucie !

Votre fidele ,

IS. FERMOR.

LETTRE CLVI.

A MISTRES TEMPLE , Pall-Mall.

Silléri le 17 Juin.

J'AI reçu & lu un paquet de lettres de ma chere Lucie. Je vous dirai pour répondre à ce qui en fait le principal objet , qu'avant quinze jours vous aurez le plaisir de voir votre frere. Il n'a pas hésité un moment à sacrifier toutes ses espérances dans ce pays , & , qui plus est , le bonheur d'être uni au tendre objet qu'il adore , à la satisfaction de consoler une mere affligée de son absence.

N'oubliez pas ce sacrifice ; j'ai tort de

D'EMILIE MONTAGUE. 109
vous le rappeler , la bonté de votre
ame m'est trop connue pour qu'il me
reste aucune inquiétude sur cet objet.
Vous recevrez mon Emilie comme une
amie , comme une sœur qui mérite votre
estime & votre tendresse , qui a perdu
une fortune immense , & encouru la
critique amere du Public , par son géné-
reux attachement pour votre frere.

Ce que vous me dites de Ladi H—
m'afflige , & ne me surprend pas : je l'ai
connue particulièrement ; ses parens la
sacrifierent dans la fleur de son âge à
leur avarice & à leur ambition , en lui
faisant épouser un vieux gentilhomme
qui n'avoit que sa noblesse & ses riches-
ses pour compenser ses infirmités & son
humeur bizarre. Ma pauvre amie a suc-
combé victime de ses regrets. Son ame
formée pour les délices de l'amitié , les
cherchoit en vain dans un cœur usé , &
de plus aigri par la maladie. Elle les eût
trouvées ailleurs , si sa vertu ne s'y fût
pas opposée. Ainsi la tyrannie de ses
parens , la tendresse de son cœur , &
le sentiment délicat de l'honneur l'ont
mise au tombeau.

Ciel ! quels reproches son pere bar-
barbare doit se faire , s'il est encore

sensible aux cris de la nature qui lui redemande sa fille moissonnée comme une tendre fleur , au printemps de ses jours !

C'est une grande pitié , ma chere , que le bonheur ou le malheur de notre vie soit ordinairement déterminé avant que nous en puissions juger sainement.

Entraînées par la coutume , par le préjugé , par l'exemple , nous suivons le torrent de la foule , & nous sommes bien avancées dans la carrière de la vie , avant que nous ayons réfléchi que nous vivons.

Que nous sommes heureuses vous & moi , Lucie , d'être nées de parens qui , loin de forcer notre inclination , ont tâché de nous inspirer des sentimens généreux ! Ils n'ont point rempli nos cœurs d'orgueil & d'avarice , ils ne nous ont point appris à nous conduire par des vues d'un sordide intérêt dans un choix d'où dépend notre félicité sur la terre ; ils ont cultivé les vertus & les bonnes qualités que la nature a mises dans nous ; ils nous ont appris à estimer les charmes de l'amitié , à les sentir , à les goûter , à les préférer aux richesses dont ils n'ont point exagéré le prix à nos yeux.

D'EMILIE MONTAGUE. IIR

Mon pere, il est vrai, ne donne point dans les idées romanesques que j'aime à l'excès parce qu'elles s'accordent avec la vivacité de mon imagination ; jamais aussi il ne m'a parlé en faveur d'un amant qui n'avoit pour mérite, qu'une grande fortune : je me souviens même que s'étant présenté un parti avantageux à tous égards, excepté du côté des qualités personnelles, mon pere témoigna en cette occasion autant de répugnance que moi-même : c'étoit pourtant un Officier de son régiment, qui m'offroit une fortune immense.

Si j'ai quelque connoissance du cœur humain, je dois être heureuse avec Fitzgerald, ou ce sera ma faute.

J'ai pourtant une crainte : si lorsque nous ferons mariés, le calme de la vie conjugale ne s'accordoit pas avec ma vivacité naturelle, & que l'esprit de coquetterie reprit le dessus ? Ma passion pour l'admiration est naturellement forte, & elle s'est prodigieusement accrue par l'ardeur avec laquelle je m'y suis livrée : le succès m'a gâtée sur ce point ; car, sans vanité, je plais infiniment aux hommes.

Un certain pressentiment me dit que

je ferai bientôt à même d'éprouver la force de mes bonnes résolutions : mon pere & Fitzgerald ont eu ce matin une conférence ensemble dont j'ai entendu quelques mots, il y étoit question de moi.

Depuis que je n'ai plus personne à aimer que mon cher Irlandois, j'en suis dix fois plus amoureuse. Mon amour est comme les rayons du soleil, qui reunis en un seul centre, acquerent un plus grand degré de chaleur.

Une de mes surprises, c'est que je ne m'ennuie pas de lui, quoiqu'il soit éternellement à mes côtés ; il faut avouer aussi qu'il possède l'art exquis de se varier, mieux que personne au monde. Ce fut cette variation agréable de caractère qui me frappa d'abord dans lui : l'idée d'avoir six amans en un seul me plût extrêmement. Il dit la même chose de moi, & je conviens que nous avons l'un & l'autre une infinité de jolis caprices qui, en amour, valent tous les mérites possibles.

N'avez-vous pas remarqué, Lucie, que la même personne est rarement l'objet de l'amour & de l'amitié ? Les vertus qui commandent l'estime n'inf-

D'EMILIE MONTAGUE. 113
pirent pas souvent un sentiment plus
tendre.

L'amitié s'attache à des vertus plus
réelles , plus solides , telles que la pro-
bité , la constance , l'égalité de caractère.
L'amour , au contraire , admire sans
savoir souvent ce qu'il admire ; il se fait
une idole pour l'encenser ; il change les
défauts en perfections ; il s'amuse d'une
folie , d'un caprice , & pour tout dire
en un mot :

L'Amour est un enfant qui s'amuse d'un rien.

Ecrivez-moi , je vous prie , dès qu'E-
milie sera arrivée : je suis d'une impa-
tience extrême. Et mon cher Rivers ,
où est-il ? qui me donnera de ses nou-
velles ? Le ciel leur envoie des vents
favorables !

Adieu !

Votre amie ,
I s. F E R M O R.



L E T T R E C L V I I .

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 30 Juin.

VOUS vous trompez fort, ma chere Lucie, dans l'idée que vous vous formez de la société de ce pays. Tout bien considéré, j'aime mieux vivre à Quebec que dans aucune ville d'Angleterre, excepté Londres; l'on a ici un ton aisé, commode, extrêmement agréable, les objets sont aimables, & le genre des amusemens nous les présente dans ce qu'ils ont de plus attrayant.

Lorsque votre frere & mon Emilie étoient ici, je ne songeois pas à quitter le Canada; mais leur absence laisse dans mon cœur un vuide difficile à remplir. J'aimai Emilie dès l'enfance, & il y a une douceur particuliere dans ces amitiés, qui naissent avec nous, croissent avec nous & se fortifient à mesure que nous avançons en âge. Il y avoit aussi je ne fais quoi de romanesque & de singulièrement plaisant dans notre recontre

dans cette terre étrangere , où nous ne devons guere espérer de nous revoir après avoir été séparés , lorsque le Colonel Montague quitta le régiment où mon pere servoit.

En un mot, tout contribuoit à nous rendre cheres l'une à l'autre ; & toutes ces circonstances augmentent aujourd'hui l'amertume d'une seconde séparation.

Pour votre frere , je l'aime tant , qu'il faut toute la candeur & la générosité de Fitzgerald , pour ne pas concevoir au mois quelque ombrage de la vivacité d'une telle amitié.—

Une lettre de Madame Des Roches.—

Elle déplore la perte de nos deux aimables amis , & me prie de les assurer de son éternel souvenir. Elle félicite Emilie de la possession du cœur le plus digne d'être aimé : elle ne conçoit pas de bonheur plus grand sur la terre que celui d'une femme destinée à passer ses jours avec le Colonel Rivers , à lui donner des marques de sa tendresse , à faire passer dans son ame les transports délicieux dont elle doit être enivrée. Elle dit que le ciel lui ayant refusé ce bonheur , elle renonce pour jamais au mariage , à un état où il ne lui seroit plus per-

mis de se souvenir de lui avec tendresse ; elle croit qu'il est heureux pour elle que votre frere ait quitté le Canada : parce qu'il lui eût été impossible de le voir avec indifférence.

Ceci entre nous , ma chere ; il ne seroit pas prudent de le répéter ni au Colonel , ni à son Emilie. Je voulois leur envoyer sa lettre , mais lorsqu'elle parle de votre frere , c'est une chaleur de style , une effusion de cœur , un épanchement de tendresse qui ne pourroient que leur causer des regrets en leur montrant l'excès de son affection pour lui : ses expressions sont infiniment plus fortes & plus animées que les termes dans lesquels je vous rends ses sentimens.

J'ai dessein de lier une amitié étroite avec elle , parce qu'elle aime mon cher Rivers : elle aime aussi Emilie , au moins elle se l'imagine ; car je doute qu'il puisse y avoir une amitié véritable entre des rivales ; elles seront toujours bien ensemble dans l'éloignement où elles se trouvent l'une & l'autre , & j'espere qu'Emilie lui écrira.

Croiriez - vous qu'elle me demande comme une grace spéciale , de lui procurer un portrait de votre frere à son in-

chere , je n'y puis plus tenir , c'est un charbon ardent sur ma langue , ma plume vous l'écrit malgré moi , je suis mariée depuis quinze jours. Mon pere a voulu tenir mon mariage secret pendant quelque temps , pour des raisons qui me paroissent assez légers ; mais cela est plus fort que moi. Je hais les secrets , ils ne conviennent qu'aux politiques , & aux gens dont les pensées & les actions ne peuvent pas supporter le grand jour.

J'ai des idées plus raisonnables que personne sur cette matiere. La Providence nous a donné à tous le don de la parole , & de plus à nous autres femmes , une démangeaison de babiller , une inaptitude naturelle à garder un secret , comme un excellent moyen d'éventer les systêmes de trahison , & les autres méchancetés que nous tramons continuellement contre nos semblables.

Un homme sensé & très-versé dans la connoissance de ses semblables avoit coutume de dire que le secret étoit un être chimérique , qu'il n'y avoit rien de pareil dans la nature : maxime très-vraie , au moins je la crois telle ; & très-salutaire , que je conseille à toutes les meres , les tantes , les nourrices &

les gouvernantes d'inculquer profondément dans l'esprit des jeunes Demoiselles.

C'est justement comme si je disois: voici Madame Fitzgérald! c'est pourtant encore un secret ici: il ne le fera pas longtemps, suivant mes principes, & la nature des choses. Je trouve mon pere bien plaisant: je passerai subitement, aux yeux du public, de l'état de fille à celui d'une femme de six semaines, sans avoir été une nouvelle mariée: en vérité! cela ne m'amuse point. Mon pere, vous avez beau dire, je parlerai.

L'aimable mari! poli! galant! je crois qu'ils le font tous la premiere quinzaine, surtout lorsque le mariage est accompagné de circonstances aussi romanesques & aussi intéressantes que le mien: j'en suis encore enthousiasmée, sûrement mon enthousiasme m'ouvrira la bouche. Nous nous sommes mariés aux Trois-rivieres, sans autres témoins que mon pere & Madame Villiers, qui n'a pas encore divulgué le mystere; aussi je vous la donne pour un prodige de discrétion, & je serois tentée de croire qu'elle n'a que les traits d'une femme.

Les Demoiselles de Quebec font scan-

dalifées que le Capitaine Fitzgérald soit si long-tems ici ; bon , il faut les laisser un peu dans le doute ; elles aiment le scandale , chacun doit s'amuser suivant son goût. Adieu !

Fille je vous aimai , femme je vous adore.

IS. FITZGERALD.

P. S. De grace , ma chere , mariez Emilie ; tout le monde se marie ; il n'y a que ma pauvre petite Emilie—.

LETTRE CLIX.

Au Comte de * * *.

Silleri , le 10 Juin.

J'A I le plaisir de vous apprendre , Milord , que je viens de marier ma fille au Capitaine Fitzgérald , avec qui j'ai tout lieu d'espérer qu'elle fera heureuse. C'est le second fils d'un Baronet Irlandois , d'une fortune honnête , & il jouit dès-à-présent de cinq cens livres Sterling de revenu , indépendamment de sa commission. Quant aux qualités personnelles , je
lui

D'EMILIE MONTAGUE. 121
lui connois de la probité, du jugement,
de l'esprit, de l'honneur, & une tendre
affection pour ma fille.

Mon départ de ce pais est remis à quel-
que tems, parce que j'ai dessein d'amener
ma fille avec moi, ainsi que son mari,
afin de solliciter pour lui une majorité; &
je compte dans cette occasion sur les bon-
tés dont Votre Grandeur m'a donné des
preuves si marquées dans d'autres cir-
constances.

Cet événement me cause d'autant plus
de joie, que le caractère léger d'Isabelle
me faisoit craindre qu'elle ne fît un choix
inconfidéré. Leur mariage n'est point en-
core public, pour des raisons de famille
dont il est inutile de vous importuner.

Dès que j'aurai obtenu un congé pour
moi & pour M. Fitzgérald, je disposerai
toutes choses pour notre départ, quoi-
que je quitte avec regret le Canada, sur-
tout dans cette saison.

Ce climat agréable & sain toute l'an-
née est délicieux en été. Un homme à
mon âge ne peut guère quitter sans pei-
ne la douce & vive influence d'un soleil
tel que nous l'avons ici. La température
y est comme en Italie, ou dans les pro-
vinces méridionales de la France, sans

cette pesanteur étouffante qui accompagne ordinairement les grandes chaleurs en Angleterre.

La vie est un amusement continuel si l'on veut ; tous les jours d'été sont remplis par des parties de campagne les plus charmantes. Il y a ici bonne compagnie, des gens d'esprit & de mérite, & presque qu'autant d'urbanité & d'élégance que dans les grandes villes. Je quitterai le Canada dans un tems où l'on voudroit y venir.

Je ne faurois vous dire combien le ton d'une petite société comme celle-ci dépend du caractère personnel du Gouverneur. C'est un bonheur—

Le départ précipité de celui qui se charge de vous faire passer ma lettre en Angleterre, & qu'on appelle à bord, m'oblige de finir subitement.

J'ai l'honneur d'être,

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.

L E T T R E C L X.

A M. J. T E M P L E , Ecuyer , Pall-Mall.

Silléri , le 13 Juin.

VOUS avez bien raison , mon cher Temple : rien de plus charmant dans la nature qu'une Angloise vive & enjouée ; je me flatte que vous en faites la douce expérience , vous & *mio caro sposo*. Il seroit à souhaiter que ce caractère fût moins rare : par malheur , mes belles compatriotes , je ne dis pas seulement celles de la capitale , mais toutes les Angloises en général , ont je ne fais quelle espece de réserve , un certain vernis de pruderie qui les rend presque maussades , qui au moins les empêche d'être aussi aimables , soit dans l'état de fille , soit en ménage , qu'elles le font naturellement.

Ces prudes , craignant de témoigner trop d'envie de plaire aux hommes , tombent dans une espece de misantropie qui confine de près le manque d'éducation : elles s'efforcent de cacher , sous un dèdain affecté , cette vive sensibilité de cœur , cette tendresse délicate qui rend

doublément aimables celles qui s'y livrent avec confiance.

Leur amitié est fymmétrifiée , contrainte , maniérée ; elles ont toujours la règle & le compas à la main pour déterminer ce qu'elles peuvent montrer de leurs sentimens ; elles semblent douter qu'une femme modeste puisse avouer qu'elle aime , même son mari , & se persuaderoient presque que les affections ont été mises dans nos cœurs pour y rester cachées.

Quel est l'effet de ce beau raffinement ? C'est que les Angloises avec autant de droit naturel de charmer qu'aucunes femmes de l'univers , ont le talent merveilleux de plaire moins.

Emilie est-elle arrivée ? Je n'ai plus rien à dire. Adieu ! —

A midi.

Je reprends ma lettre pour vous annoncer que nous partons dans six à sept semaines : papa vient de me le dire ; je suis à présent la plus heureuse des femmes.

Ce pays-ci est charmant , le climat divin . Silleri un paradis terrestre ; mais

D'EMILIE MONTAGUE. 125
il y a près d'un an que nous y sommes,
l'on s'ennuie de tout avec le tems,
n'est ce pas, mon cher Temple?

Je verrai donc Emilie, j'agacerai Rivers, sans parler de vous & de ma chere petite Lucie.

Adieu ! le mariage m'a rendu paresseuse ; je crois que désormais Fitzgérald fera mon Secrétaire, excepté pour les billets doux dont je m'acquitterai certainement mieux que lui.

IS. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXI.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Douvres, le 8 Juillet.

ARRIVÉE dans la minute, ma chere Isabelle, après un voyage très-agréable, je pars immédiatement pour Londres, d'où je vous écrirai dès que j'aurai vu Mistris Rivers. Je vous avoue que je redoute cette entrevue : l'idée seule m'en fait trembler d'avance ; je la ver-
ra pourtant, je lui ouvrirai mon cœur,

Fij

au sujet de son fils ; après quoi , je la laisserai maîtresse de mon sort : car , malgré l'excès de mon amour pour Rivers , je ne l'épouserai point sans le consentement de sa mere.

Mon cher Rivers ! je suis dans des tranfes continuelles : puisse le ciel le protéger contre les dangers dont je suis heureusement échappée !

Je n'ai que le tems de vous écrire un mot par un vaisseau qui met à la voile pour Quebec : un officier qui se rend à bord se charge de vous remettre ma lettre.

Je vous souhaite toute sorte de bonheur. De tendres complimens de ma part au Capitaine Fermor & à Mr. Fitzgerald.

Adieu ! Toute à vous, de tout mon ame,

EMILIE MONTAGUE.

LET T R E C L X I I.

A Miss F E R M O R , à Silleri.

Londres , le 19 Juillet.

J'ARRIVAI ici hier au soir , ma chere Isabelle je suis chez une amie , je viens d'envoyer chez M^ll^les Rivers , j'attends sa réponse à tout moment ; mon impa-

fience est extrême , mon cœur palpite ; j'espere & je crains. Au moins une seule chose lui fera plaisir & la préviendra en ma faveur : mon arrivée lui présage le retour de son fils.

Si la sensibilité rend les personnes qui en sont douées , capables du plus grand degré de bonheur , avouons aussi , ma chere , qu'elle est la source des plus vives allarmes. Ce que je souffre dans cet instant est inexprimable. J'étois sur le point de partir pour la campagne sans voir *Mistress Rivers* , sans lui faire dire mon arrivée. Si elle refuse de me voir , si elle me reçoit avec froideur — pourquoi m'exposer à un refus , ou à une reception indifférente ? Je devois attendre le retour de *Rivers* ; je me suis trop pressée , ma vivacité m'a séduite. Pourquoi aller importuner sa famille ? Je donnerois tout au monde pour n'avoir pas envoyé ce message : c'étoit seulement pour lui faire savoir que je suis arrivée , que son fils se porte bien , qu'il peut arriver à toute heure , qu'elle-

On frappe à la porte : je tremble sans savoir pourquoi. Un laquais de *Mistress Temple*. Une voiture s'arrête, le cœur me bat , c'est-elle avec son mari , ils entrent.

A une heure.

Ils sont sortis , & reviendront me prendre dans une heure : ils veulent absolument que j'aïlle dîner avec eux , ils disent que *Mistress Rivers* est impatiente de me voir. *Isabelle* , je n'ai jamais rien vu de si poli , de si délicat , de si affable , que leur conduite à mon égard. Témoins de ma confusion , ils ont fait ce qu'ils ont pu pour me remettre , sans faire semblant de s'en appercevoir. Ils se sont informés de *Rivers* sans affectation , comme d'une personne qui leur eût été plus chere qu'à moi. Ils m'ont témoigné le plus vif empressement de faire connoissance avec moi , & m'ont demandé mon amitié de la maniere du monde la plus flatteuse. Combien *Mistress Temple* ressemble à son aimable frere ! Ce sont les mêmes yeux , même sensibilité , même douceur d'expression ; je ne crois pas qu'il y ait une femme plus charmante sur la terre. Je l'aime déjà , mon cœur se sent attiré vers le sien : je me suis surprise deux ou trois fois les yeux fixés sur elle avec une attention dont j'ai rougi. Combien les pa-

D'EMILIE MONTAGUE. 129
rens de Rivers me sont chers ! Je crains
qu'il n'y ait eu de l'impolitesse dans ma
confusion ; mais ils ont eu la bonté de ne
s'en pas appercevoir.

J'aurois presque oublié de vous dire
qu'ils m'ont beaucoup demandé de vos
nouvelles , disant mille choses obligean-
tes & affectueuses de vous & du Capitai-
ne Fermor.

Mon esprit est dans une agitation diffi-
cile à décrire : la joie , l'inquiétude , le
doute , l'espoir , la crainte , une timidité
dont je ne puis triompher , toutes ces pas-
sions m'agitent quand je pense que je vais
voir *Mistress Rivers*.

Il faut que je fasse ma toilette : je con-
tinuerai ma lettre quand j'aurai fait cette
visite , & vous en donnerai des nouvelles.

A minuit.

J'ai vu *Mistress Rivers* , ma chere *Isa-
belle* : cette entrevue que je redoutois a
été la plus gracieuse , & je me la rappelle
avec la plus vive satisfaction. Oh ! que je
jugeois mal de la meilleure des femmes !
Elle m'a reçue à bras ouverts , comme
une mere qui retrouve un enfant chéri
qu'elle avoit perdu , elle m'a embrassée ,

F v

pressée contre son sein ; ses larmes couloient en abondance ; elle m'appelloit sa fille , son autre Lucie. Elle m'a fait mille questions au sujet de son fils , elle vouloit savoir tout ce qui le regardoit , jusqu'aux moindres bagatelles , quel air il avoit , s'il parloit souvent d'elle , quels étoient ses amusemens , s'il étoit toujours aussi aimable , aussi beau que lorsqu'il avoit quitté l'Angleterre.

Je lui répondois quelquefois en hésitant , mais avec un plaisir qui transportoit mon ame : je crois n'avoir jamais paru avec tant d'avantage qu'aujourd'hui.

Ne m'accusez pas d'une sotte vanité , si je vous dis que j'avois pris beaucoup de peines pour plaire , que j'avois même fait une toilette un peu plus élégante & plus magnifique qu'à l'ordinaire , dans la vue de justifier la tendresse de Rivers. Vous savez , ma très-chère , que je n'ai jamais été fort vaine pour moi même , mais je le suis pour lui. Emilie Montague ne recherche point l'admiration , mais l'amante de Rivers doit être admirée de tout le monde : je desire d'avoir toutes les graces , toutes les perfections de mon sexe , pour en faire un sacrifice digne de Rivers , en montrant à sa famille que lui

D'EMILIE MONTAGUE. 131
feul peut m'inspirer de la tendresse, que
je vis pour lui seul.

Mistress Rivers vouloit que je passasse
un mois avec elle ; mon cœur y eût con-
senti volontiers ; j'ai pourtant eu le cou-
rage de résister à ses sollicitations & à
mes desirs. Je pars dans trois jours pour
Berkshire. J'ai promis d'aller demain avec
eux à Richemond, c'est une partie que
M. Temple a eu la politesse de proposer
pour moi.

Comme la saison s'avance, les navires
se hâtent de mettre à la voile pour Que-
bec : il en part un demain, par lequel
je vous envoie cette lettre. Je vous écri-
rai encore dans peu de jours par le
paquetbot.

Adieu, ma très-chère amie.

Votre fidele,
EMILIE MONTAGUE.

P. S. Surement le Colonel arrivera
bientôt. Vous pouvez juger, Isa-
belle, combien je serai impatiente
jusqu'à son retour.

L E T T R E C L X I I I .

Au Capitaine F E R M O R , à Silleri.

*Douvres , le 24 Juillet ,
à onze heures.*

J'ARRIVE , mon cher ami , après un passage assez agréable en lui-même , mais que mes craintes continuelles pour Emilie ont rendu extrêmement pénible & chagrin. Chaque coup de vent me faisoit trembler pour elle : je me figurois mille dangers imaginaires que ma raison n'avoit pas la force de dissiper.

Nous avions bon vent ; notre vaisseau n'a pas laissé pourtant d'être tourmenté par les flots. La mer étoit grosse ; & comme ces houles sont des marques qu'il y a eu un tems orageux & des vents contraires , je me suis imaginé qu'Emilie avoit effuyé une tempête , & cette idée terrible ne m'a presque pas quitté.

En entrant dans la Manche nous avons vu une chaloupe vuide , abandonnée aux vagues , & des débris flottans ; j'ai cru que le vaisseau qui portoit Emilie avoit

D'EMILIE MONTAGUE. 133

fait naufrage : aussi tôt j'ai été saisi d'une frayeur mortelle , cette vue m'a percé le cœur ; quand nous avons été à terre , je n'osois presque demander si elle étoit arrivée.

Je l'ai fait cependant d'une voix mal assurée , & j'ai eu le bonheur d'apprendre que le vaisseau étoit heureusement arrivé. L'on m'a dépeint tous les passagers , & je n'ai pas eu de peine à y reconnoître ma chere Emilie.

Je la reverrai dès ce soir : flatteuse espérance que tu es chere à mon cœur !

Il se présente une occasion de vous envoyer cette lettre par la nouvelle York : je vous écris tandis que l'on me prépare une chaise de poste.

Adieu , mon ami !

ED. RIVERS.

P. S. J'écrirai à ma chere petite Isabelle dès que je serai à Londres. Je ne saurois vous exprimer ce que j'ai senti en voyant les côtes d'Angleterre : j'ai revu ces rochers blancs avec un transport mêlé de respect ; ma joie eût été complete , sans les frayeurs mortelles qui m'agitoient. L'on m'avertit que ma chaise de poste est prête. Adieu !

L E T T R E C L X I V .

A Mifs F E R M O R , à Sillieri.

Rochester, le 24 Juillet.

JE suis obligé d'attendre ici dix minutes ; un Canadien qui est avec moi , est allé remettre quelques lettres dont il s'étoit chargé. Délai cruel ! mais quelque impatient que je sois de revoir Emilie , je ne puis me résoudre à laisser seul en chemin un étranger qui s'est confié à moi. Pour adoucir l'amertume de ce moment je commence une lettre pour ma chere Isabelle. Emilie est heureusement arrivée : je l'ai mandé ce matin au Capitaine Fermor.

Mon cœur est à son aise , & ma joie éclate malgré moi. Mon compagnon de voyage est étonné de la beauté & de la richesse de l'Angleterre depuis ce qu'il a vu dans le comté de Kent. Je lui fais observer tout ce qu'il y a de plus remarquable sur notre route : il est enchanté des points de vue. Je suis si glorieux de mon pays , que mon ame semble se di-

later ; l'excès de mes transports vient d'une autre cause. Le jour est beau , le nombre des troupeaux qui paissent sur le penchant des collines , la propreté des maisons , l'air d'opulence qui regne par-tout , doivent nécessairement frapper un étranger qui n'a jamais vu que les graces sauvages de la nature sans culture.

Le Canada a ses beautés , mais elles sont d'un autre genre. Isabelle , c'est une heureuse disposition , que d'être toujours content où l'on est. A Quebec le Canada me plaçoit plus que l'Angleterre : ici l'Angleterre me plaît davantage.

Mon pauvre Canadien ! il n'a point d'amante à revoir à Londres : il n'est point attendu par la plus tendre des meres : il ne retrouvera point une famille à la quelle il est cher.

S'il tarde plus long-tems , je suis déterminé à commander une autre chaise , & à lui laisser mon domestique.

Il vient. Adieu , ma chere petite Isabelle ! Je comptois vous envoyer cette lettre de Londres ; mais à ce moment il arrive dans l'auberge , un officier de ma connoissance qui va s'embarquer à Douvres pour la Nouvelle York , & qui se

136 HISTOIRE
charge de vous la faire passer. Adieu!
Votre, &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CLXV.

A M^{IS} FERMOR, à Silleri.

Londres, le 25 Juillet.

JE suis le seul ici, ma chere Isabelle, qui conserve assez de tranquillité d'ame pour vous dire que Rivers est arrivé. Il a fait arrêter sa chaise de poste au bout de la rue, & m'a envoyé son domestique pour me dire de prévenir sa mere sur son arrivée, afin de lui épargner les transports d'une surprise capable de lui causer une altération dangereuse. Je suis descendu à l'appartement de M^{IS}ters Rivers & lui ai dit que j'avois vu un ami qui avoit laissé son fils à Douvres, & qu'il seroit bien-tôt ici. En effet il est arrivé quelques minutes après.

Je n'entreprends pas de vous peindre cette entrevue : quoique préparée, elle n'a pas été moins touchante. Nous avons eu toutes les peines du monde à modérer

les transports de *Mistress Rivers*, elle s'est presque évanouie. Elle pressoit son fils entre ses bras, l'arrosait de ses larmes, vouloit parler, & sa voix expiroit sur ses levres. *Rivers* n'étoit pas moins affecté, quoique d'une maniere différente. Jamais il ne parut plus beau; une tendresse mâle & affectueuse, le respect filial, une vive joie, répandue sur toute sa personne, lui donnoient un air qu'il est impossible de rendre. Il parloit d'aller dès ce soir en *Berkshire*: cette proposition a paru faire tant de peine à sa mere qu'il a écrit à *Miss Montague* pour lui dire la raison qui l'empêchoit de l'aller voir aujourd'hui, & que demain nous nous proposons d'y aller tous, dans l'espérance de la ramener avec nous.

Vous l'avez bien pensé, chere *Isabelle*: la nature les a formés l'un pour l'autre. Nous ferons tout pour les rendre heureux: ils le feroient dès demain sans l'extrême délicatesse de *Rivers*. S'il étoit à ma place & que je fusse à la sienne, je me laisserois faire le bien que nous lui souhaitons & qu'il ne veut pas accepter.

Lucie me demande. Adieu ! Croyez-moi pour la vie.

Votre fidele
& parfait ami,
J. TEMPLE.

LETTRE CLXVI.

A Mifs FERMOR , à Sillieri.

Pall-Mall , le 29 Juillet.

ISABELLE , félicitez votre amie. Rien n'égalé mon bonheur. Rivers est arrivé , il se porte bien , il m'aime ; je suis chere à sa famille , je le vois sans contrainte. Chaque moment me prouve davantage l'excès de son affection ; ses attentions pour moi sont inexprimables ; ses yeux me disent sans cesse qu'il m'aime plus que la vie.

Je suis pour quelques jours chez sa sœur , il demeure chez Mistrés Rivers , mais nous sommes toujours ensemble. Nous allons la semaine prochaine à la terre de Mr. Temple dans le comté de Rutland ; ils n'étoient restés en ville que

pour attendre le Colonel. Cette terre n'est qu'à six milles du bien paternel de Rivers, qu'il céda à sa mere lorsqu'il partit pour l'Amérique. Elle le presse à présent de le reprendre; le Colonel n'en veut pas entendre parler. Il persiste à exiger que *Mistress Rivers* garde sa maison de ville, & continue à vivre indépendante.

Cette conduite pleine de tendresse pour une si bonne mere, me le rend mille fois plus cher, quoiqu'elle nous fasse perdre l'espérance d'être unis. Je ne m'imaginois pas, *Isabelle*, qu'il me fût possible de l'estimer plus que je ne faisois.

Quand nous ne devrions jamais vivre ensemble que sur le ton d'amis, sans espérer une union plus étroite, sa tendresse fera toujours le bonheur de ma vie. Le voir, l'entendre, lui parler, être son amie, être la confidente de ses desseins, de ses pensées, des sentimens tendres & généreux de sa belle ame, c'est pour moi un plaisir délicieux que je préfere à l'empire du monde.

Mes notions de l'amour sont peut-être singulieres, elles n'en sont ni moins justes ni moins naturelles; je les trouve dans un cœur où il n'y a point d'artifice.

Est-ce aux ames vulgaires à juger des sentimens & des transports d'un amour qu'elles n'ont jamais éprouvé ? J'aimerois autant qu'un aveugle jugeât des couleurs.

Les ames sensuelles ou indifférentes s'accorderont à condamner ma tendresse comme une passion romanesque : à la bonne heure ; & que me fait le jugement des ames sensuelles ou insensibles ? Ma chere Isabelle, il y a bien peu de personnes qui soient capables d'aimer. Elles sentent de la passion , de l'estime , même un sentiment mêlé de passion & d'estime , qui imite l'amour ; mais elles ne connoissent point cette flamme pure , cette vive tendresse qui nous met hors de nous-même ; cette généreuse affection qui nous fait sacrifier nos intérêts particuliers , au bien , au bonheur , à la gloire de l'objet aimé ; cette extase délicieuse qui fait que l'ame absorbée dans l'objet qu'elle adore ne voit que lui dans l'univers.

Oui , mon cher Rivers , je vis , je respire , j'existe pour vous seul , foyez heureux , Emilie n'aura rien à desirer.

Ma chere amie , vous qui connoissez l'amour , pardonnez les transports d'un cœur blessé par ce Dieu.

D'EMILIE MONTAGUE. 141

J'espere aussi que vous aurez changé d'état depuis mon départ. Vous méritez d'être heureuse, & je crois Fitzgérald plus capable que personne de faire votre bonheur, comme il mérite que vous fassiez le sien. Ne différez plus une union qui vous promet de si beaux jours. En vérité, ma bonne amie, je vous ai vu quelques fois vous jouer cruellement de sa tendresse, & j'ai été étonnée qu'avec une bonté naturelle telle que je vous la connois, vous puissiez ainsi tourmenter un cœur qui vous adore. L'en avez-vous dédommagé ?

Adieu, ma chere Isabelle !

Votre affectionnée,

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXVII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Londres, le 1 Août.

LE Lord Comte de *** n'étant pas en ville, je suis allé à sa campagne à Richmond, & je lui ai remis votre lettre.

Je ne puis assez vous remercier, mon cher ami, de m'avoir procuré l'honneur de sa connoissance : j'ai passé une partie de la journée à Richemond ; quel charme dans sa conversation ! Sa politesse, son savoir, sa profonde connoissance des hommes, son affabilité, rendent sa vieillesse charmante : sa vivacité surtout est étonnante. Quel feu, quelle chaleur dans ses discours ! A peine puis-je me croire plus jeune que lui. Qu'étoit-ce à vingt-cinq ans ?

Il m'a chargé de vous dire qu'il emploieroit son zele & son crédit pour Fitzgérald, & qu'il desire de vous revoir en Angleterre le plutôt qu'il sera possible : il vous estime infiniment.

Nous allons partir pour la terre de Mr Temple située dans le Comté de Rutland.

Je suis &c.

ED. RIVERS.



L E T T R E C L X V I I I.]

Au Capitaine F E R M O R , à Silleri.

*Du Comté de Rutland,
le 4 Août.*

JE vous écris , mon cher ami , d'une des plus belles maisons de campagne que l'on puisse voir : la situation est des plus agréables , j'y jouis de la société de quatre personnes qui me sont infiniment chères. Je suis ici comme le maître de la maison , sans en avoir les embarras. L'attention & l'amitié de Temple , la tendresse prévenante de ma mere & de ma sœur ne me laissent rien à desirer. Emilie est avec nous , je goûte un charme inexprimable dans sa présence : elle est adorée de toute ma famille , je la vois sans contrainte , nous vivons dans la même maison , elle est comme ma sœur , nous sommes ensemble sur ce ton d'aïfance que donne l'amitié la plus intime : cependant je ne suis pas heureux.

C'est que le bonheur auquel j'aspire me fait perdre le goût du bonheur pré-

sent. Je desire avec impatience le moment fortuné qui doit nous unir à jamais ; & les difficultés qui naissent de tous côtés , en irritant mes desirs , empoisonnent des jours qui , sans cela , seroient pour moi les beaux jours de l'âge d'or.

La modicité de ma fortune est le plus grand obstacle dans ce séjour du luxe & du faste. Je cherche , j'imagine , je voudrois trouver moyen de mettre cette charmante créature dans un état convenable à mes vœux : cette inquiétude me tourmente , ma raison ne sauroit en triompher.

Je ne puis vivre sans elle , je me flatte que notre union est presque aussi nécessaire à son bonheur. Je crains pourtant de l'exposer aux inconvéniens d'un état de médiocrité , que je dois d'autant plus lui épargner , qu'elle les sentiroit fortement à cause de la vivacité de sa tendresse pour moi.

Je n'ai que ma demi-pension & quatre mille livres sterlings : j'ai toujours vécu avec ce qu'il y a de plus grand en Angleterre : mes connoissances étoient plus proportionnées à ma naissance qu'à ma fortune. Ma mere me presse de reprendre mon patrimoine que je lui ai laissé : elle
veut

veut se réduire à vivre ou avec nous ou avec Lucie , ou alternativement chez sa fille & chez son fils. Je m'oppose fortement à ce projet. Je veux que ma mere conserve sa maison de ville & sa maniere de vivre accoutumée.

Temple m'offre une partie de sa fortune , & je l'accepterois , sans cet esprit d'indépendance qui ne me permet pas de recevoir de tels bienfaits , même de Temple mon ami & mon frere.

J'ai formé mille projets , aucun ne me plaît , aucun ne me paroît d'une exécution aisée. Je dois aller voir demain notre petite terre avec Mistress Rivers : c'est une partie privée que nous devons faire elle & moi ; nous ne l'avons communiquée à personne. Nous serons seuls , nous parlerons de tout à loisir.

Mon esprit est à présent dans une agitation inexprimable ; mes pensées se confondent & se détruisent ; il faut pourtant que je me détermine à quelque chose , Emilie est délicate : elle ne s'acomoderoit pas de vivre long-temps chez ma soeur comme l'enfant de la maison ; & moi je ne puis vivre sans la voir.

Je ne me suis jamais informé du bien d'Emilie ; je fais pourtant qu'il n'est pas

considérable , deux mille livres sterlings , au plus , peut-être moins.

Nous saurons nous contenter de peu , encore faut-il vivre déceimment. Je ne souffrirai point qu'Emilie , après avoir refusé un carosse à six chevaux , fasse des visites à pied. Il lui faut un équipage modeste à la bonne heure , mais j'en veux un pour elle : j'ai un grain de vanité pour mon Emilie.

Si ma mere vouloit se résoudre à venir avec nous en Canada , tout seroit arrangé ; mon devoir & mon bonheur s'accorderoient ensemble , & dans notre situation présente ils me semblent presque incompatibles.

Emilie paroît au comble de ses desirs : on ne diroit pas , à voir sa douce tranquillité , qu'elle aspire à un autre état que celui dont elle jouit. Elle est mon amie , ma soeur , elle s'en contente , sans desirer une union plus intime. Je ne fais que penser d'une tranquillité qui imite l'indifférence : pourquoi n'a-t-elle pas une impatience égale à la mienne ?

La voiture est à la porte , Miss Rivers m'attend.

Mille prospérités au Capitaine Fermor , mon ami , & à tous ceux qui l'intéres-

D'EMILIE MONTAGUE. 147
sent ; je crois pouvoir y comprendre à
présent M. Fitzgérald.

Adieu , charmante Isabelle !

Votre, &c.
E. D. RIVERS.

LET TRE C L X I X.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

le 6 Août.

J'AI examiné la maison & les terres avec
Mistress Rivers , dans la vue de me déter-
miner à quelque plan de vie.

Vous ne sauriez croire combien j'ai
été agréablement affecté en revoyant
cette demeure chérie , qu'une absence de
plusieurs années me rend encore plus
agréable. Je volois de chambre en cham-
bre , je parcourois précipitamment tou-
tes les allées du jardin , je devois des
yeux chaque objet , il n'y avoit pas un
arbre , pas un bosquet qui ne me rappel-
lât quelque plaisir , quelque douce pen-
sée. J'ai senti , pour me servir de l'ex-
pression pathétique de Thomson , mille

petites tendresses tressaillir dans mon cœur, en revoyant cet heureux théâtre de mon enfance. La présence de ma mere, de cette bonne mere à qui je dois tout mon bonheur, lui donnoit un nouvel agrément.

Mais pour revenir à l'objet de notre voyage, la maison est trop vaste pour la terre, quand même elle m'appartiendroit, toute entiere; c'est un défaut que l'on passe aisément.

Il y a plus de meubles qu'il n'en faut pour ma famille, en y comprenant ma mere: ils ne sont pas du dernier goût, mais la plupart sont très-bons, & je suppose qu'Emilie m'aime assez pour vivre avec moi dans une maison dont l'ameublement n'est pas tout-à-fait à la mode. Elle est au-dessus des petits desirs de la vanité, sur-tout lorsqu'ils se trouvent en concurrence avec les sentimens de l'amour.

La maison est logeable, & nous y pouvons vivre commodément: c'est déjà un point; mais ce n'est pas le principal. De quoi vivrons-nous? cette considération mérite tous nos soins, quoique comme amans, nous dussions ne nous en pas inquiéter extrêmement.

Ma mere me presse toujours de prendre ce bien ; comme elle voit ma répugnance , elle me propose de lui céder ma demi-pension à la place, quoique de moindre valeur, disant qu'elle lui suffira avec son douaire qui consiste dans deux cens livres sterlings de revenu, pour entretenir sa maison de ville ; car je ne veux absolument pas qu'elle s'en défasse. Outre qu'elle aime Londres, il est bon qu'elle ait une maison qu'elle puisse habiter, au cas qu'elle vint à se dégoûter de vivre avec nous.

Cette proposition est plus acceptable : nous calculerons, Temple & moi ; & si nous trouvons que ma mere ne manque de rien avec le peu dont elle se contente, j'accepterai son offre pour l'amour d'Emilie.

Je crois que ce sera obliger *Mistress Rivers*, que de lui fournir une occasion d'exercer sa générosité, & de contribuer à mon bonheur. Je suis tout hors de moi même depuis cette nouvelle ouverture, je forme mille projets d'amélioration & d'embellissement ; je détourne le cours des ruisseaux, je plante des avenues, je forme des bocages, je me promene & me repose sous les ombrages

que mes mains ont conduit & ménagés.

La situation de la maison est charmante ; & malgré ma passion pour les beautés sauvages de l'Amérique , je sens renaître mon premier goût pour les agrémens plus réguliers & plus doux de mon pays natal. Nous n'avons ici ni cascades , ni îles enchantées , ni aucune de ces vues magnifiques dont les Canadiens ont droit de se glorifier ; mais nous avons des scènes plus touchantes & plus riantes , de belles prairies émaillées de fleurs , des champs couverts de riches moissons , des jardins de délices , tout ce que le bon goût peut inventer de plus élégant & de plus beau , tout ce qu'une culture bien dirigée peut produire de riche & de gracieux.

Je commence à penser que je puis posséder mon Emilie , sans la priver des aïssances de la vie : nous vivrons commodément dans cette retraite , même avec une sorte d'opulence ; la retraite , a mille charmes pour les amans , & nous saurons la rendre encore plus délicieuse. En un mot , je crois que nous pouvons *vivre* ici , en prenant ce mot dans le sens des amans , & non pas dans celui que lui donne le beau monde , qui

D'EMILIE MONTAGUE. 157
ne conviendra jamais que l'on puisse
vivre sur une petite terre de quatre cens
livres sterlings de revenu.

Le temps fera peut-être davantage
pour nous : après tout, je suis d'un âge
& d'un tempérament à espérer.

Tout le monde ici vous salue tendre-
ment.

Adieu, mon très-cher ami!

ED. RIVERS.

LETTRE CLXX.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 6 Août.

MON pere & Fitzgérald ayant reçu
plutôt qu'ils ne pensoient le congé
qu'ils ont demandé, nous nous propo-
sons de quitter le Canada dans cinq à
six jours.

Je jouis d'avance du doux plaisir de re-
voir ma chere Angleterre, de revoir des
amis que j'aime si tendrement. Cette joie
anticipée ne m'empêche pas de regretter
les plaisirs que j'ai goûtés dans ce nouveau
monde : je ne croyois pas que les pré-

paratifs de ce départ me seroient si sensibles : je regrette ces charmantes scènes de mille agrémens , les bords fleuris de ces ruisseaux dont nous aimions tant le murmure , Emilie & moi , ces bois où nous avons fait des promenades si agréables avec un petit nombre d'amis choisis : je suis encore attachée à ces magnifiques paysages , à ces situations uniques , à ces beautés grandes & sublimes qui annoncent la main inimitable de la nature qui les forma. Je voudrois transporter tout cela en Angleterre.

Un soupir m'échappe malgré moi , chaque fois que je passe devant un endroit remarquable par quelque agrément particulier , j'éprouve un attendrissement que ne méritent pas des objets inanimés.

Il faut que je fasse encore une visite aux nayades de Montmorenci : c'est le moins que je leur dois.

A onze-heures du soir.

Je reviens de l'assemblée du Gouverneur , où il y a aujourd'hui quinze jours que l'on m'annonça sous le nom de Madame Fitzgérald : j'ai peut-être oublié de

vous le dire. Cette annonce mortifia deux ou trois femmes judicieuses qui avoient décidé sensément que Fitzgerald avoit trop de jugement pour penser à épouser une petite créature aussi coquette qu'Isabelle Fermor.

J'ai été fort sérieuse pendant toute l'assemblée, malgré l'envie que j'avois d'être vive & enjouée à mon ordinaire. C'étoit pour *la dernière fois* que je m'y trouvois, cette idée me chagrinoit. Pour *la dernière fois!* me disois-je. Je quitte avec peine non-seulement tout ce qui m'est cher, mais encore toutes les personnes qui m'avoient été indifférentes jusqu'à ce moment.

Cette idée de *dernière fois* a quelque chose d'affligeant, lors même qu'il ne s'agit que de lieux ou de personnes pour qui on n'a pas une affection particulière.

Je vais demain prendre congé des Ursulines. Quoique les nonnes me touchent peu, je ne les verrai pas *pour la dernière fois*, sans être attendrie, & j'en rapporterai ici un air triste & mélancolique.

Je fais chaque jour des visites d'adieu aux payfans de notre voisinage, je leur parle de leurs fermes, je fais de petits

présens à leurs enfans, & j'apprends à leurs femmes à être de bonnes ménagères. Je suis l'idole des gens de la campagne, plus de cinq milles à la ronde : ils me disent que je suis la meilleure femme du monde, la plus aimable, la plus généreuse ; ce seroit mille fois dommage, ajoutent ces bonnes gens, qu'elle fût damnée.

Adieu ! Dites mille choses pour moi à mes bons amis, s'ils sont arrivés.

Le 7, à onze heures.

Je reçois un gros paquet de lettres de *Mistress Melmoth* pour *Miss Montague* : je les lui rendrai moi-même, car je ne crois pas qu'elles pussent arriver avant moi en Angleterre.

Adieu ! Toute à vous, pour toujours.

IS. FITZGERALD.



LETTRE CLXXI.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

*Silléri le 7 Août,
à une heure après midi.*

J'AI fait ma visite aux Ursulines : elles témoignent beaucoup de regret de me voir partir : elles me promettent leurs prières pour la prospérité de mon voyage , & quoique bonne protestante , je leur fais gré de cette marque de leur affection.

Il y en a quelques-unes que j'emmenerois volontiers avec moi. Ma petite nonnette , c'est ainsi qu'on appelle l'aimable fille que j'ai vu prendre le voile , n'a pu retenir ses larmes quand je lui ai fait mes adieux ; j'ai vu dans ses yeux une affliction qui m'a extrêmement affectée.

L'ancienne supérieure est aussi fort triste de mon départ : » ma chere Dame , » me disoit-elle , est-il bien vrai ? Est-ce » donc pour la *derniere fois* ? nous ne vous » reverrons plus » ?

Qu'il y a de douceur à être aimée. Je

ne croyois pas être si chérie en Canada. J'ai bien tort de la quitter ; peut-être personne ne m'aimera en Angleterre.

Oui , Fitzgérald m'aimera , & je me flatte d'avoir de bons amis dans la famille de ma chere Lucie.

Adieu ! je vous écrirai deux mots le jour de notre embarquement , par un autre navire qu'on dit meilleur voilier que le nôtre , & qui pour cette raison doit arriver avant nous.

Aimez-moi , comme vous aime

Votre fidele ,

IS. FITZGERALD.

LET TRE CLXXII.

A MISTRES TEMPLE , Pall-Mall.

Sillery, le 11 Août.

NOUS nous embarquons demain ; j'espère vous embrasser dans moins d'un mois , si le vent continue à nous être favorable.

Je reviens de Montmorenci , où j'ai offert un sacrifice aux Dieux tutélaires

D'EMILIE MONTAGUE. 157
de ces lieux , que j'ai vus *pour la dernière fois*.

Fitzgerald étoit feul avec moi : nous avons vifité toutes les grottes de ce rocher. Nous avons dîné dans l'ifle , & après ce frugal repas , nous avons cueilli des fleurs , élevé un autel de gazon , & fait une libation de vin à la Déesse de la riviere , le tout fuivant le rit des bons payens.

Nous y fommes restés jufqu'au déclin du jour : circonstance qui , jointe à l'idée de *dernière fois* , répandoit autour de nous une espece de solemnité sombre & lugubre , augmentée encore par le bruit de la cascade , & le sifflement des vents dans le bois.

J'ai mille choses à faire , & je n'ai qu'un moment pour les faire. Adieu!

L'on m'appelle : c'est Madame Des Roches ; elle est bien bonne de nous venir voir de si loin.

Le 12.

Nous nous rendons à bord aujourd'hui à une heure. Madame Des Roches nous accompagnera jufqu'à sa terre , où son bateau doit venir la prendre pour la mettre chez elle. Elle m'a fait présent

d'une belle paire de bracelets ; elle envoie à votre frere un nœud d'épée magnifique , & une belle croix de diamans à Emilie : je suis chargée de toutes ces richesses.

Si nous l'emmenions avec nous en Angleterre—je ne crois pas qu'elle en fût fâchée : j'en ai presque envie. En vérité ! c'est pitié qu'une si aimable femme passe sa vie dans les bois du Canada. De plus, on pourroit la convertir , & le prétexte de la religion peut bien autoriser un enlèvement.

Votre frere est un excellent missionnaire pour les belles incrédules : celle-ci en particulier est très-disposée à l'écouter favorablement. Je crois réellement que je l'enleverai , ne fût-ce que pour le bien de son ame.

Un seul inconvénient m'arrête : si Fitzgerald s'avisait de préférer la tendresse à la vivacité , je courrois des risques ; il y a dans les yeux de cette aimable veuve une langueur tout-à-fait séduisante.

Adieu !

IS. FITZGERALD.

LETTRE CLXXIII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Aux Kamaraskas, le 14 Août.

JE multiplie mes lettres en raison de mon amitié : seulement deux ou trois lignes , ma chere amie , pour vous dire que nous sommes arrivés heureusement ici , & que le vent nous promet de continuer à être favorable. Madame Des Roches qui se rend chez elle , se charge d'envoyer d'abord cette lettre à Quebec pour être mise à bord d'un navire prêt à mettre à la voile : je me fers de ces différentes voies de vous faire parvenir de mes nouvelles , afin d'être plus sûre que de tant de lettres vous en recevrez quelques-unes.

Nous avons sur notre navire une Françoise dont la superstition nous amuse : elle a jetté une partie de sa parure à la mer pour se rendre les vents propices , & a promis je ne fais quelles offrandes à Saint Joseph , patron du Canada , si nous arrivons sans accident en Angle-

terre. J'observerai à cette occasion que l'absurdité de la superstition moderne égale celle de l'ancienne , & qu'elle ne la surpasse pas. L'espece de folie de cette bonne Dévoté a l'autorité des auteurs classiques pour elle : & je me souviens qu'Horace , saisi de peur au fort d'une tempête , promet au Dieu Neptune des actions de grace , & lui voue ses habits dégouttans de l'eau de la mer.

Le batteau est prêt à recevoir Madame Des Roches : cette séparation me coûte ; & l'affliction peinte dans ses yeux me flatteroit encore davantage , si je ne savois que le souvenir de Rivers & d'Emilie y ont la plus grande part. Elle a écrit quatre à cinq lettres au Colonel depuis que nous sommes à bord , très-tendres sans doute , puis elle les a déchirées : enfin elle vient de lui écrire un simple compliment , comme sur une carte , pour le remercier de ses offres de services. Le billet est court , cérémonieux & indifférent ; cependant j'ai vu qu'elle avoit du plaisir à l'écrire parce qu'il s'adresse à votre frere. Elle me demandoit s'il n'y avoit point d'indécence à elle à lui écrire , & si elle n'eut pas mieux fait de s'adresser à Emilie , j'ai ri

D'ÉMILIE MONTAGUE. 161
de sa simplicité , & elle a signé le billet
qu'elle m'a remis en rougissant.

Elle ressemble moins à une veuve Fran-
çoise , qu'à une fille Angloise qui aime
pour la première fois : au lieu de la vive
légèreté des femmes de sa nation , elle
a la folle tendresse des femmes de la
nôtre.

Peut être aussi que , quand le cœur
est réellement touché , les sentimens de
toutes les nations se ressemblent : je n'en
doute pas. Seulement , parce que les
Françoises sont en général plus coquettes
& moins portées à l'amour romanesque ,
que les Angloises , nous sommes toutes
surprises de trouver cette extrême sen-
sibilité d'ame dans une femme où nous
ne la supposons pas.

Du reste , toute règle a ses exceptions ;
& vous pouvez dire qu'à l'égard de l'a-
mour, votre Isabelle semble avoir changé
de nation avec Madame Des Roches.

Le vent souffle & enfile les voiles ; la
belle veuve est priée de se retirer , le
capitaine murmure de ce délai.

Adieu , ma chère Madame Des Ro-
ches ! je l'embrasse *pour la dernière fois* :
mot cruel , mot désolant dont je sens
toute l'armertume ; je crains qu'elle ne

la sente encore plus vivement que moi : en quittant la dernière amie de Rivers, elle semble quitter Rivers pour toujours.

Encore un regard sur les beautés sauvages & sublimes de la nature, que je laisse derrière moi. Adieu ! cher Canada ! adieu ! demeure fortunée des nymphes bocagères ! Mon cœur se rappellera toujours avec plaisir les heures délicieuses que j'ai passées dans ces lieux enchantés.

Le ciel soit avec ma Lucie, & envoie des vents propices à ses amis !

Je vous aime sur mer comme sur terre.

IS. FITZGERALD.

LETTRE CLXXIV.

A Mifs MONTAGUE.

De l'Isle de Bic, le 16 Aout.

NE m'ayez pas d'obligation, ma chère, de vous écrire à bord d'un vaisseau. Je manque ici d'occupation, je vous écris pour mon amusement plutôt que pour le vôtre, mais mon cœur vous donne la préférence.

D'EMILIE MONTAGUE. 163

Nous avons des Françoises avec nous ; qu'elles ressemblent peu à Madame Des Roches ! j'en suis excédée, quoi qu'il y ait si peu de temps que nous soyons ensemble.

Le vent est contraire, & nous sommes à l'ancre sous l'Île de Bic : Fitzgérald nous propose d'aller dîner à terre ; l'Île a une fort belle apparence d'ici, il faut espérer que de plus près elle ne sera pas moins agréable.

A sept heures du soir.

Nous revenons de l'Île où nous avons passé quelques heures fort agréables. Nous avons dîné sur le gazon sous le couvert d'un joli bois dont la forme & les arbres plantés les uns au dessus des autres en amphithéâtre & dans une espèce de confusion symétrique, imitent assez bien Silleri pour nous en retracer le souvenir.

Nous nous sommes promenés après le dîné, nous avons cueilli des framboises ; au milieu de notre promenade ; lorsque nous nous y attendions le moins, nous avons été agréablement surpris de rencontrer une vue qui traversé toute

l'île, & qui certainement a été percée par l'équipage de quelque vaisseau de guerre ; tandis qu'il étoit à l'ancre.

D'une petite élévation nous découvririons les deux rives, & toutes les deux ont je ne fais quoi de grand qui élève l'Âme. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on voit le fleuve couler doucement ; mais du côté du Sud, qui est le plus couvert, l'eau agitée par le vent, notre vaisseau dont tous les pavillons étoient déployés, obéissant au mouvement que lui donnoient les flots, quelques maisons dispersées çà & là que l'on appercevoit dans le lointain au travers des arbres, formoient une perspective des plus charmantes.

Je voudrois bâtir une maison dans cette île : c'est dommage qu'un aussi joli endroit soit inhabité : j'aimerois à être reine de l'île de Bic.

Fitzgerald a gravé mon nom sur l'écorce d'un érable, assez près du rivage : voilà un mari galant, qu'en dites-vous, ma chère ? Peut-être pensoit-il prendre possession de cette île pour moi.

Nous allons faire une partie : il faut passer le temps à quelque chose. Adieu, pour le présent.

D'EMILIE MONTAGUE. 165

Le 18 Août.

Il fait un temps charmant aujourd'hui nous pêchons sous l'île de la Magdeleine ; l'air est calme , la surface de l'eau légèrement ridée autant qu'il faut pour faire danser les rayons du soleil sur les flots , les poissons jouent à fleur d'eau : l'île est à une juste distance pour nous former un agréable point de vue ; en un mot ce parage est délicieux.

J'apperçois une maison dans l'île , dont la situation me paroît si belle , que je ne me soucie plus d'en bâtir une à Bic. Je voudrois bien aller à terre , dans cette maison , pour m'y rafraîchir , ne fut-ce que d'un peu de lait , mais on ne peut pas aborder commodément de ce côté. L'île semble d'ici défendue par un rempart régulier de rochers.

Le vent se leve : notre pêche est finie pour le présent. Je ne crois pas que nous ayons désormais des journées aussi amusantes que celles-ci. Nous allons perdre la terre de vue : l'idée seule d'aller nous jeter sur le vaste océan me pénètre d'horreur. J'aime à jouir

à la fois des quatre élémens, la terre surtout — elle fuit devant nous.

Votre amie,
IS. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXV.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

En mer, le 26 Aout.

NOUS venons de rencontrer un navire de la Nouvelle York qui va à Londres ; & comme le temps est calme, le Capitaine de ce navire est venu à notre bord. Fitzgérald lui a présenté une bouteille d'excellent vin de Madere, pour me donner le temps de vous écrire un mot par cette voie, car il se pourroit qu'il arrivât en Angleterre avant nous. Nous nous portons tous à merveille, ma chere Lucie, & j'espere avoir dans peu la satisfaction de vous le dire de vive voix. Je vous envoie tout ce que j'ai griffonné avant que nous eussions perdu la terre de vue

D'EMILIE MONTAGUE. 167

car depuis je n'ai pas eu assez de force pour écrire, ni pour faire autre chose.

C'est un grand plaisir, que de rencontrer un navire en mer, & de renouveler avec nos semblables un commerce entièrement interrompu. Je sens à cette heure toute l'inconstance de notre espèce : nous nous ennuyons bientôt de la compagnie que nous avons à notre bord, & nous nous imaginons toujours que celle que le hazard nous présente vaut beaucoup mieux.

Cet esprit d'inconstance a tant d'ascendant sur moi, que j'aurois volontiers changé de navire si mon pere & Fitzgerald eussent voulu y consentir. J'éprouve la même chose sur terre dans une voiture, lorsque j'en vois une autre passer; & quand j'y réfléchis, je suis bien aise d'avoir quitté le Canada, avant que d'en être dégoûtée.

Nous avons eu jusqu'ici un passage assez désagréable, & un temps à découvrager une voyageuse plus intrépide que votre amie : il est étonnant qu'il y ait des hommes, & même des gens riches qui se fassent marins de profession par goût pour la mer : & quel plaisir peuvent-ils trouver dans ce genre de vie?

Il faut que l'amour du gain soit bien fort pour leur faire embrasser un état où il n'y a que danger, peine & misere, où ils sont privés de toutes les commodités que peuvent procurer la nature & l'art, de tous les agrémens de la société, en un mot où ils sont séparés du reste des hommes. Quelle bizarrerie d'amasser des richesses par une profession qui les met hors d'état d'en jouir ? La gloire même n'est pas un dédommagement suffisant pour un genre de vie si pénible & si désagréable.

Pour moi, j'aimerois mieux être un petit payfan sur un coin de terre, quelque peu fertile qu'il fût, mangeant tranquillement un morceau de pain dans une cabane, & cultivant un petit jardin de roses, que Lord Grand-Amiral de la flotte Angloise.

Indépendamment des dangers que l'on court sur mer, le temps que l'on passe sur cet élément ne doit pas être compté dans la somme de notre existence : c'est une misere réelle, au moins pour les trois quarts, & il vaut mieux ne pas exister que de souffrir.

J'ai la mer en horreur, & dans ce moment tout ce qui m'environne me fait
peine :

D'EMILIE MONTAGUE. 169
peine : c'est cette vilaine mer qui me
met tant de noir dans l'imagination. Je
détesterois la vie des marins , quand elle
n'auroit pas d'autre inconvénient que
de nous tenir attachés ensemble plu-
sieurs semaines de suite , dans un même
espace borné , avec les mêmes gens.
Cette idée n'est pas supportable.

Sans la ressource des cartes , je serois
morte de chagrin , avant que d'avoir fait
la moitié de la traversée. Que ne don-
nerois-je pas pour voir les rochers
blancs d'Albion ? Angleterre ! chere
Angleterre !

Adieu ! le chagrin me suffoque , je
n'en puis dire davantage. Je ne vous
écrirai pas avant mon arrivée , je ne
ferai que m'affliger.

IS. FITZGERALD.

LETTRE CLXXVI.

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Douvres, le 8 Septembre.

NOUS venons de prendre terre , ma
chere Lucie ; nous ferons demain à Lon-
III Partie. H

dres. Nous nous arrêtons un jour en route, parce que mon pere veut présenter Mr. Fitzgerald à un de nos parens qui demeure à quelques milles de Cantorbery.

Quel plaisir de mettre le pied sur la terre ferme ! quel vilain élément que l'eau ! J'en ai encore des vapeurs quand j'y pense. Je me suis informée ici de votre frere & d'Emilie : car j'étois partie de Quebec avant que je pusse avoir avis de leur arrivée : comme il n'y a pas encore bien longtemps qu'ils ont passé, on m'en a donné de bonnes nouvelles.

Adieu ! Si vous êtes à Londres, vous nous verrez au moment que nous arriverons. Si vous êtes à la campagne, nous vous écrirons sur le champ.

Où trouverai-je Emilie ? je meurs d'envie de la voir. Est-elle encore Miss Montague ?

Adieu ! Toute à vous ,

Votre Fidele ,

Is. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXVII.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Temple-boufe ,
le 11 Septembre.*

VOTRE lettre , ma chere Ifabelle , m'est parvenue à la campagne par la poste. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la nouvelle de votre heureuse arrivée m'a fait de plaisir.

Tous nos voyageurs font à terre avec leurs trésors : vous sentez que nous avons eu plus d'inquiétudes pour des amis si chers que le marchand pour son or & ses épiceries. Vous avez prolongé nos craintes & nos inquiétudes, en revenant dans des temps différens.

J'espere que l'avenir nous dédommagera du passé : vous pouvez maintenant faire revivre votre petite coterie , avec une augmentation de quelques amis & amies qui vous aiment sincèrement. Ma chere Ifabelle ! quand aurai-je le bonheur de l'embrasser ?

Emilie , encore Miss Montague , est chez une de ses parentes en Berks'ire ,

pour terminer quelques affaires avant son mariage avec le Colonel : car nous nous flattons que tous les obstacles qui s'opposoient à cette union seront bientôt levés.

Je commence à être un peu jalouse de cette petite Emilie , elle m'enlèvera tous les cœurs : elle partage l'amitié de ma mere & de tout le monde.

Nous revenons à Londres la semaine prochaine. Vous prendrez un appartement chez nous en ville, & vous reviendrez à la campagne avec nous : ce seroit nous défobliger que d'agir autrement.

Mon frere est à son petit bien, à six milles d'ici, où il fait quelques changemens pour la réception d'Emilie. Il lui fait préparer un appartement qui sera d'une élégante simplicité : il ne faut pas le lui dire, nous voulons lui ménager le plaisir de la surprise. Sa chambre à coucher, & deux petits cabinets à côté, l'un de toilette ; l'autre pour une petite bibliothèque ; feront des miniatures, & la dépense du tout est une bagatelle.

Je suis seule dans le secret : j'ai vu ce matin l'appartement, il est gai & riant, d'une propreté élégante, il me plaît infiniment. Vous jugez bien qu'on n'a

D'EMILIE MONTAGUE. 173
pas épargné les fleurs , parce qu'Emilie
les aime à la folie : tous les cadres sont
en guirlandes & en festons ; Rivers n'a
rien oublié de tout ce qui plaît à son
amante. Il est heureux que les goûts
d'Emilie ne soient pas dispendieux ; au-
trement il se ruineroit pour les satisfaire.

Il a commandé une jolie voiture , c'est
encore un secret pour Emilie , car elle
n'en veut point avoir.

Leur revenu peut monter en tout à
cinq cens livres sterlings. C'est bien peu ,
sans-doute ; ce fera assez pour les rendre
heureux, vu leur économie & les arran-
gemens qu'ils ont pris pour ne pas dé-
penser au-delà.

Mon frere écrira par le premier cou-
rier à Mr. Fitzgérald. Nous le saluons
tendrement lui & le Capitaine Fermor.

Adieu ! Toute à vous ,

LUCIE TEMPLE.



L E T T R E C L X X V I I I ,

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 13 Septembre.

JE vous félicite , mon cher ami , sur votre heureuse arrivée & sur votre mariage. Vous êtes plus heureux que moi , mais je vous aime trop sincèrement pour vous envier votre bonheur.

Emilie m'a promis de me donner sa main dès que quelques petites affaires de famille seront arrangées ; je me flatte que ce délai ne passera pas la semaine prochaine.

Dès qu'elle m'eût fait cette promesse , elle me pria de lui permettre de se retirer en Berkshire jusqu'à la conclusion de notre mariage. Cette demande me parut raisonnable , j'en sentis la décence & ne m'y opposai pas. Elle me dit qu'elle avoit aussi quelques affaires à régler avec la parente qu'elle a dans cette province.

Ma mere m'a fait reprendre mon bien de patrimoine dont je lui avois laissé

D'EMILIE MONTAGUE. 175
l'usu-fruit , & se contente de ma demi-
pension de Colonel. Elle y perd beau-
coup : elle dit qu'elle y gagne en me
rendant heureux. Elle a exigé que je
lui donnasse cette satisfaction ; je n'ai
pu la refuser , j'ai cru devoir sacrifier
ma répugnance à l'excès de tendresse
qui accompagnoit cette proposition.

Je ferai valoir une partie de la terre
par moi-même : ce qui me mettra en
état d'entretenir un petit équipage pour
Emilie & pour ma mere qui vivra la
plupart du tems avec nous , & d'avoir
une table honnête & toujours un cou-
vert pour un ami.

Emilie fera chargée de la basse-cour
& du jardin. Elle a une passion pour les
fleurs , qui me fait d'autant plus de plai-
sir , qu'elle fera pour elle une source
continuelle d'amusement. L'idée seule
de la rendre heureuse me donne tant
de satisfaction , que la moindre bagatelle
me paroît un objet considérable , dès
qu'elle peut l'amuser , ne fut-ce qu'un
instant. Je voudrois inventer pour elle
de nouveaux plaisirs.

Nous serons heureux , l'un & l'autre ;
je l'espere , parceque j'ai de justes no-
tions de l'état où je vais entrer : notions

d'autant plus sûres qu'elles sont plus éloignées de ces idées romanesques qui ne servent qu'à dessécher la vraie source du bonheur.

J'ai eu, une fois dans ma vie, un attachement assez semblable à celui du mariage, avec une veuve de condition dont j'avois fait la connoissance en pays étranger. J'avois passé près d'une année entière avec elle, séparé du reste du monde dont je m'étois séquestré pour lui consacrer tous mes instans, lorsqu'une fièvre me l'enleva : cette perte me coûta bien des larmes, & je fus long-tems à m'en consoler. Je l'aimois tendrement ; mais cet amour, comparé à celui que je fens pour Emilie, est comme un grain de fable par rapport au globe de la terre, ou comme le poids d'une plume relativement à la pesanteur immense de l'univers.

Le mariage est sans contredit l'état de bonheur le plus parfait qu'il y ait sur la terre, lorsque l'estime & l'amour conservent leur première vivacité ; mais l'amour est une plante tendre & délicate qui a besoin d'une culture assidue pour conserver sa vigueur, surtout dans le cœur des hommes ; je l'avoue en rougissant.

Pour les femmes, elles font naturellement plus constantes, l'éducation perfectionne en elles cette heureuse disposition : un mari, qui a la politesse, les attentions & la délicatesse d'un amant, sera toujours aimé. Cela n'est pas aussi généralement vrai de notre côté : j'ai vu quelquefois des femmes très-aimables, & d'une extrême délicatesse de sentiment, ne pas conserver l'affection de leur mari.

Je fais, mon cher ami, que nous ne devons pas nous attendre que la vie soit un ravissement continuel d'amour ; le mariage le plus heureux n'est guere exempt de quelques momens de langueur : je ferai mon possible pour les éviter, persuadé qu'on le peut.

L'ivresse de l'amour diminuera nécessairement après le mariage : la possession tranquille de l'objet aimé, doit rendre la passion moins violente, en faisant cesser les craintes & les espérances qui l'exaltoient. Cette passion tumultueuse se transforme alors en une tendresse plus charmante parce qu'elle est plus douce, c'est pour-ainsi-dire, une tranquillité voluptueuse : le plaisir persévère, même sans diminution sensible ; il ne fait que changer de nature.

Ma sœur se flatte que vous accorderez quelques mois à son amitié & à celle de M. Temple ; j'ose joindre mes prières aux siennes pour obtenir la même grace, à laquelle j'ai quelque droit par la vivacité de mes sentimens pour vous.

Ma petite ferme ne peut attirer que des amis de cœur : elle ne m'en plaît pas moins pour cela. Un des plus grands inconvéniens de l'opulence & de la grandeur, est de nous rendre esclaves de mille gens que l'on ne voit que par décence, & sur un ton de cérémonie.

Après tout, je crois que la plus agréable & la plus libre de toutes les conditions est celle d'un petit Gentilhomme de campagne qui vit de ses rentes, & qui connoît assez le monde pour ne pas envier les richesses de ses voisins.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher Fitzgérald, & dites-moi si je puis vous être bon à quelque chose, quoique je puisse bien peu.

Vous verrez Miss Montague avant moi ; vous la verrez plus aimable & plus charmante que jamais.

Si Miss Fitzgérald a quelques ordres à me donner, elle jugera par moi

D'EMILIE MONTAGUE. 179
zele du plaisir que j'aurai à les exécuter.
Adieu! croyez moi pour la vie.

Votre fidele
E D. RIVERS.

LE T T R E C L X X I X.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté
de Rutland.

Londres, le 15 Septembre.

LES marques de votre amitié, mon
cher Rivers, doivent flatter particulié-
rement un homme qui connoît votre
mérite aussi-bien que moi. Je vous re-
mercie sincerement & de votre lettre,
& de vos offres obligeantes de service,
dont j'uferai librement lorsque l'occasion
s'en présentera.

Je me réjouis dans l'idée que vous se-
rez bientôt aussi heureux que moi-même.
Les notions que vous avez de l'état du
mariage sont très-justes, furtout par rap-
port aux mariages d'inclination, & j'ai
le bonheur d'en faire la douce expé-
rience.

Hvj

Jamais je n'aimai si tendrement ma chere Ifabelle, que depuis qu'elle s'est donnée à moi. Mon cœur reconnoît combien il lui a d'obligations pour avoir mis son fort entre mes mains. Cette confiance me la rend chaque jour plus chere. J'estime, comme je le dois, ces attentions fines qui donnent sans cesse une nouvelle tendresse à notre affection.

Il est vrai, sa présence ne me cause plus cette émotion tumultueuse que j'éprouvois auparavant ; mais je sens toujours un égal plaisir à la voir : une joie aussi vive, quoique plus tranquille.

Je vous avouerai que j'avois une prévention très-forte contre le mariage, si forte que l'amour seul pouvoit en triompher. L'idée d'un lien indissoluble me donnoit de l'aversion pour tout engagement sérieux. Je m'attachai à la plus charmante, à la plus séduisante des femmes, sans penser aux suites que pouvoit avoir le plaisir que je prenois à la voir. Je la trouvois aimable, sans soupçonner que je l'aimois : les douceurs que je goûtois dans sa conversation me paroissoient un pur effet de ces charmes irrésistibles dont tout le monde étoit frappé comme moi. La préférence qu'elle

D'ÉMILIE MONTAGUE. 181

me donnoit sur tout le reste des hommes flattoit ma vanité ; je supposois toujours que je pourrois cesser de voir cette syrene enchanteresse , dès que je le voudrois. Tout cela n'étoit qu'un jeu de mon imagination. L'amour se glissoit dans mon cœur à la faveur d'une méprise flatteuse ; & en badinant je me forgeois des chaînes où je me trouvai pris lorsque je ne songeois qu'à m'amuser.

Nous n'avons point encore vu Miss Montague , mais nous partons vendredi pour Berkshire ; Miss Fitzgérald a des lettres pour elle qu'elle sera bien aise de lui remettre elle-même. Je vous écrirai dès que nous l'aurons vue.

L'invitation de Mr. & de Miss Temple est trop gracieuse pour que nous ne l'acceptions pas. Nous attendons aussi avec impatience le moment où nos affaires nous permettront de vous aller voir à votre terre.

Adieu ! Je suis & serai toujours ,

Votre ami ,
I. FITZGÉRALD.

 LETTRE CLXXX.

Au Capitaine FITZGÉRALD.

*Stamford, le 16 Septembre
au soir.*

ETANT ici pour quelques affaires ; mon cher ami , je reçois votre lettre à temps pour y répondre ce soir. Nous comptons être à Londres d'aujourd'hui en huit jours ; & j'espère que ma chere Emilie ne différera pas beaucoup plus à me donner sa main. Je vous envie le bonheur de la voir vendredi.

Je suis enchanté que vous ayez pris le parti du mariage , parce que je ne connois personne qui soit plus propre que vous à faire un bon mari ; ce fut la premiere pensée qui se présenta à mon esprit au premier moment que je vous vis.

Savez - vous , mon cher Fitzgerald , que si votre syrene enchanteresse ne m'eût pas prévenu , je vous destinois pour ma sœur ?

Dans ces regards indifférens , au-

travers de cet air inattentif & sans souci, j'appercevois un sens droit, une raison pure, un cœur sensible qui me faisoient souhaiter que Lucie pût vous inspirer de l'attachement : je songeois au moyen de vous faire faire connoissance ensemble, persuadé que votre mérite réciproque se feroit bientôt sentir de part & d'autre.

Mais vous voilà si heureusement pourvus tous les deux, que je ne regrette pas que mon projet n'ait point réussi : ou plutôt il a réussi, puisque vous jouissez du bonheur que je voulois vous procurer.

Il y a quelque chose dans votre personne & dans vos manieres, qui doit plaire infiniment aux femmes. Avec une figure extrêmement agréable, vous avez un air vif & noble qui leur promet un protecteur zélé ; un regard spirituel qui annonce un commerce amusant ; une sensibilité affectueuse qui caractérise un ami & un amant : à quoi je dois ajouter un goût passionné & une attention marquée pour les femmes, avec une indifférence polie pour les hommes dont la vanité du sexe est plus flattée que de toute autre chose.

Vous êtes de tous les hommes celui

que j'aurois le plus craint d'avoir pour rival ; *Mistress Fitzgerald* m'a dit que vous lui aviez tenu le même langage à mon égard.

Heureusement , nos goûts étoient différens. Les deux objets de notre tendresse étoient peut-être également aimables ; mais ce n'est pas la beauté seule qui plaît : le caractère touche pour le moins autant qu'elle. Vous étiez charmé de l'enjouement de *Miss Fermor* , de sa vivacité , de ce ton de gaieté qui donne de l'ame à tout ce qui l'environne ; tandis que mon cœur étoit épris de cette langueur touchante , de cet attendrissement séducteur , de cette douce sensibilité que je voyois dans les yeux & dans l'air de ma chere *Emilie* , & que je préfere à cette aimable vivacité qui vous touche davantage.

La vraie sensibilité d'ame a un charme vainqueur dont on est affecté malgré soi, lors même que l'on n'en est pas l'objet. Il y a une certaine sensation voluptueuse à être témoin de l'affection qu'un autre inspire.

Il est tard , & mes chevaux sont à la porte. Adieu !

Votre fidele ami ,
E. D. RIVERS.

LETTRE CLXXXI.

A Miss MONTAGUE, à Rose-hill,
en Berkshire.

Temple-bouse, le 16 Septembre.

JE n'ai que le temps de vous dire, ma chere Emilie, que le ciel favorise votre amour. Il écarte à jamais l'inquiétude de votre cœur, & de celui de Rivers : des ames aussi sensibles & aussi généreuses sont faites pour goûter un bonheur pur & sans mélange d'amertume.

Vous vous plaigniez, vous & mon frere, de vous trouver dans la dure nécessité de réduire ma mere à un revenu un peu moindre que celui dont elle avoit joui jusqu'à ce moment. Un événement inattendu lui rend plus que ce qu'elle a sacrifié à sa tendresse pour son fils.

Un parent éloigné qui avoit de grandes obligations à son pere, vient de lui en marquer sa reconnoissance en lui envoyant le contrat d'une rente via-

gere de quatre cens livres sterlings dont il lui fait une donation pure & simple.

Mon frere est à Stamford, & ne fait pas encore cette faveur signalée de la fortune.

J'aurai de ses nouvelles par le premier courier.

Adieu ! ma chere Emilie !

Votre affectionnée
L. TEMPLE.

Fin de la troisieme Partie.

HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.
QUATRIEME PARTIE.

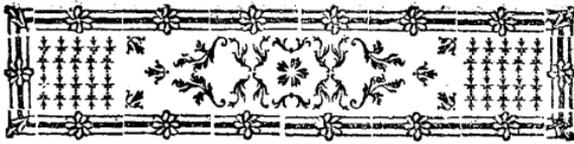
HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE,
PAR L'AUTEUR DE
JULIE MANDEVILLE.
TRADUITE DE L'ANGLAIS.

QUATRIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.
Et se trouve à Paris,
Chez LE JAY, rue S. Jacques, au-dessus de
la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE CLXXXII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,
Comté de Rutland.

Rose-hill, le 17 Septembre.



POUVEZ-vous me faire sérieu-
fement une pareille question ?
Quel sujet avez-vous de sup-
poser que j'aie jamais senti le
plus foible amour pour Sir George ?
Non, mon cher Rivers, votre Emilie
n'avoit point encore aimé lorsqu'elle
vous vit pour la première fois. Le plus

aimable & le plus charmant des hommes pouvoit seul toucher mon cœur, & m'inspirer une véritable affection, par cette heureuse harmonie de pensées & de sentimens que je remarquai entre lui & moi.

Oui, Rivers, nos ames se ressemblent parfaitement: quand vous parlez, je crois que mon cœur vous inspire: j'ai pensé, j'ai senti tout ce que vous dites; mais vous donnez toutes les graces du langage aux pensées & aux sentimens de votre Emilie.

J'estimois Sir George; je le voyois comme un homme que l'on me destinoit pour époux. Je croyois qu'il m'aimoit, & que la reconnoissance m'obligoit au retour. Entraînée par le zèle de mes parens pour ce mariage, je souffrois ses affiduités, plutôt que je ne les approuvois: je suivois le torrent, parce que je n'avois pas la force de lui résister. Je n'en aimois point d'autre: j'attribuois ce défaut d'affection à une insensibilité naturelle. Tout ce que je sentois pour le Capitaine Clayton, étoit une estime languissante, & je tâchois de me persuader que c'étoit de l'amour. Quand je vous vis, l'illusion cessa.

D'EMILIE MONTAGUE. 7

Vos yeux, mon cher Rivers, me firent sentir dans un instant que j'avois un cœur; vous passâtes quelques semaines avec nous à la campagne: avec quel transport je me rappelle ces doux momens! Comme mon cœur palpitoit lorsque vous approchiez de moi! Quel charme je trouvois dans votre conversation! Je vous écoutois avec une émotion délicieuse dont je n'étois pas maîtresse. Je m'imaginois que votre présence faisoit le même effet sur toutes les femmes qui vous voyoient. Ma tendresse s'accrut imperceptiblement, sans que je sentisse les conséquences d'une inclination à laquelle je me livrois avec tant de délices.

Enfin je sentis que je vous aimois, & j'ignorois encore quels étoient vos sentimens pour moi; mon cœur pourtant se flattoit de vous avoir inspiré une tendresse égale, au moins il le désireroit. Les circonstances où je me trouvois éloignoient une explication qui m'auroit flattée: mais l'amour a mille moyens de se faire entendre. Oh! que j'étois enchantée de ces attentions délicates, de ces prévenances, de ces tendres soins qui me disoient que je vous

étois chere , fans le dire à d'autres qu'à moi !

Vous souvenez-vous , Rivers , de ce jour où nous prenions le frais dans un bosquet assez près du fleuve ? Tout le monde se leva pour aller voir passer un navire : Sir George étoit de la partie. Je me levois pour suivre les autres ; vous me dîtes d'arrêter , & vous le dîtes avec un regard qu'il étoit impossible de ne pas comprendre. Imprudente que j'étois ! je restai , n'ayant pas la force de vous refuser cet acte de complaisance qui me faisoit autant de plaisir qu'à vous. Vous me prîtes la main , vous la ferrâtes en me regardant avec des yeux où l'amour le plus fort étoit peint.

Mon cher ami , dans ce doux moment Emilie fit vœu de n'être jamais à d'autres qu'à vous ; elle fit vœu de ne pas sacrifier le bonheur de ses jours à une fidélité romanesque pour un homme qu'on lui avoit donné pour amant sans consulter son inclination. Je résolus d'avouer à Sir George , s'il étoit nécessaire , la tendresse que vous m'aviez inspirée , & d'intéresser en ma faveur son estime & sa commiseration , afin

D'EMILIE MONTAGUE. 9

qu'il me dispensât de tenir un engagement qui me rendoit malheureuse.

Avec un cœur brûlant d'amour pour la vertu, & aussi jalouse que je la suis de ma réputation, quel fort cruel eût été le mien, si je ne vous avois vu que lorsque j'eusse été l'épouse d'un autre ?

Tel est le pouvoir de la sympathie qui nous unit, que cette vertu, ce sentiment d'honneur, ce puissant amour de la réputation qui agit si fortement sur les ames sensibles & tendres, n'eût servi, au moins je le crains, qu'à rendre plus vifs & plus cuifans les désirs d'un amour sans espérance.

Quel bonheur pour moi de vous avoir vu avant que mon état me fît un crime de vous aimer ! Je frémis d'horreur quand je pense aux maux qui me menaçoient, si je vous eusse connu quelques mois plus tard.

Je reviens d'une visite que j'ai faite à quelques milles d'ici ; à mon arrivée je trouve une lettre de ma chere Miss Fermor : elle sera demain ici. Que je languis de la voir & de lui parler de Rivers !

L'on m'interrompt : adieu !

Votre fidelle

EMILIE MONTAGUE.

A 5

 LETTRE CLXXXIII.

A Mistress TEMPLE.

*Rose-hill, le 18 Septembre
au matin.*

JE reçois dans ce moment la lettre de ma chere Mistress Temple : elle peut juger des transports de ma joie en apprenant l'heureux événement qu'elle m'annonce. Mon cher Rivers avoit sacrifié, à quelques égards, les devoirs de l'amour filial à l'excès de sa tendresse pour moi. Ce sacrifice, je l'avoue, me faisoit une peine capable d'empoisonner les douceurs que je me flattois de goûter dans la société d'un homme aussi aimable. A présent je puis être à lui sans avoir la douleur de sevrer en aucune façon la meilleure des meres, des aïssances & des agrémens de la vie dont elle a joui jusqu'ici.

Je serai certainement heureuse, ma chere amie, si l'extrême délicatesse de ma tendresse ne devient pas pour moi un tourment. La possibilité d'être un

D'EMILIE MONTAGUE. 11

jour moins chère à mon amant , me cause de vives alarmes. Je l'aime au point de ne pouvoir survivre à la perte de son affection. Il n'y a rien que je ne puisse souffrir pour lui ; chagrin , malheur , indigence , je puis tout supporter, pourvu qu'il m'aime ; si je perds son cœur , je perds tout ce qui m'attache à la vie. Pourrois-je voir ses regards animés par le feu de l'amour prendre le froid glaçant de l'indifférence ? Non , ma chère Lucie , j'en mourrois de douleur.

Pardonnez , ma chère amie , l'excès de ma sensibilité : ayez de l'indulgence pour un cœur blessé par le trait le plus aigu de l'amour. Pourquoi craindrois-je ? Fut-il jamais de tendresse égale à celle de Rivers ? Le caprice peut-il faire changer un cœur comme le sien ? Je m'occuperai tous les jours de ma vie du soin de mériter son affection.

Je veux bannir à jamais de mon esprit des craintes qui l'offensent , & qui , si je m'y livrois , détruiroient le bonheur de ma vie.

J'attends à tout moment Mr. & Miss Fitzgerald. Adieu ! Toute à vous .

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXXXIV.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 17 Septembre.

Vous dites vrai, mon cher Fitzgerald : l'amitié, comme l'amour, est plutôt un enfant de la sympathie que de la raison. Quoique produite par des qualités bien différentes de celles qui inspirent de l'amour, elle naît en un moment, comme lui. Elle aime la liberté, comme lui, & la gêne la fait languir.

Ces deux affections ont encore cela de commun, qu'elles s'enflamment subitement, par une espèce de charme inexplicable & tout-à-fait incompréhensible, lorsque deux personnes, dont les âmes sont à l'unisson, se rencontrent l'une l'autre, quoiqu'elles puissent aussi se rencontrer souvent sans éprouver aucun de ces deux sentimens.

Il est donc ridicule aux autres de vouloir nous marquer les objets, soit de notre amitié, soit de notre amour. Ni l'un ni l'autre ne se commande : notre choix

doit être parfaitement libre , si nous voulons être heureux en amitié comme en amour.

Une liaison indifférente , une simple habitude peut produire à la longue une estime froide & languissante ; une affection réelle se fait sentir d'abord par une impression vive & subite. Le temps lui donne une nouvelle force à mesure qu'il fait connoître d'une manière plus intime le mérite de la personne qui en est l'objet ; mais elle est l'ouvrage d'un moment , ou elle n'est rien.

J'ai éprouvé moi-même la puissance de cette sympathie par rapport à vous : j'avois la plus forte prévention en votre faveur , avant que je connusse combien vous étiez digne de mon estime. Votre air & vos manières honnêtes firent sur moi , au premier abord , une heureuse impression qui me porta à vous supposer des vertus dont je voyois l'auguste caractère empreint sur votre front.

Il n'est pas toujours sûr de se livrer avec tant de confiance au premier sentiment , quoiqu'en général le visage soit un miroir fidele de l'ame.

Je compte me rendre à Londres dans quatre à cinq jours.

Ma mère reçoit dans ce moment une seconde lettre de son parent , qui doit venir la trouver & lui proposer pour moi sa fille , avec vingt mille livres sterlings à la conclusion du contrat , & promesse du reste de son bien à sa mort.

Comme le défaut d'Emilie , si toutefois l'amour peut lui en trouver un , est un excès de générosité romanesque , ce qui est le défaut des ames les plus pures , je désirerois de l'épouser avant qu'elle ait connoissance de cette proposition , de peur qu'elle ne s'imagine me donner une preuve de tendresse en voulant me rendre riche aux dépens de mon amour : ce qui seroit véritablement faire mon malheur.

Je vous conjure donc , vous & Mistrers Fitzgerald , de rester à Rose-hill , & de l'empêcher de revenir en Ville , jusqu'à ce qu'elle soit irrévocablement à moi. Notre parent peut avoir communiqué son dessein à des personnes moins prudentes que notre petite société , de sorte que Miss Montague pourroit en entendre parler , si elle étoit à Londres.

Indépendamment de la juste crainte que j'ai de ses idées romanesques , j'ai

trop de délicatesse pour ne pas désirer qu'elle ignore cette proposition , aux termes où nous en sommes ensemble : ce seroit comme si je voulois me faire un mérite d'un refus qui ne me coûte absolument rien.

Ce n'est pas à vous , mon cher ami ; que je dois dire que les biens de la fortune ne sont rien pour moi , sans celle pour qui seule je désire une aisance honnête & proportionnée à son état. Vous connoissez mon cœur : il pense sur cela comme doit penser tout homme qui aime.

Je puis dire plus : sans mon mariage avec l'aimable Emilie , qui mériteroit tous les trésors , si la fortune devoit aller de pair avec les qualités de l'ame , je ne désirerois pas un shilling plus que je n'ai. Tout m'est indifférent , excepté l'indépendance. Les richesses ne sont pas capables de me rendre plus heureux. Au contraire elles peuvent nuire à mon bonheur , suivant le plan que je me suis fait , en me forçant de donner à des personnes indifférentes , que la fortune ne manque pas de rassembler autour de nous , suivant le train ordinaire du monde , des heures précieuses consacrées à l'amitié & à la tranquillité domestiques.

Je trouve mon revenu actuel suffisant à mes besoins, & justement proportionné aux désirs du sage; c'est avec sincérité & dans un esprit vraiment philosophique que je fais cette prière du Prophète Roi: » Ne me donnez ni pauvreté ni richesse.

J'aime naturellement la médiocrité: j'ai toujours eu de l'aversion pour ces belles & brillantes perspectives de fortune dont se repaissent les âmes vulgaires. J'aime les vallons, je n'ai jamais eu de goût pour les vues trop étendues.

Je hâterai mon retour le plus qu'il me sera possible; j'espère être Lundi prochain à Rose-hill. Je serai en proie à l'inquiétude la plus vive jusqu'à ce que Miss Montague m'ait promis irrévocablement sa foi.

Dites à Mistress Fitzgerald que je suis impatient de la voir & de lui baiser la main.

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE CLXXXV.

Au Capitaine FERMOR.

Richemond , le 18 Septembre.

J'Arrive à Richemond après un voyage de quelques semaines : je suis charmé d'apprendre votre retour , & impatient de vous voir ; car je suis assez heureux pour n'avoir pas survécu à mon impatience.

Comment se porte ma chere petite Isabelle ? Je l'aime plus que jamais ; ne le dites pas au Capitaine Fitzgerald, il en seroit alarmé : je suis un rival redoutable , autant qu'on peut l'être à quatre-vingts ans.

Je vous suis extrêmement obligé , mon cher Fermor , de m'avoir fait connoître un homme aussi aimable que votre ami le Colonel Rivers.

Je commence à sentir que je deviens vieux ; aussi je suis très-reconnoissant des visites que me font les jeunes gens , & je regarde toutes les nouvelles connoissances au-dessous de trente ans , comme des acquisitions auxquelles je n'avois pas

droit de m'attendre, & l'agrément qu'elles me procurent, comme un surcroît de jouissance propre à me consoler des inconvéniens inféparables de la vieillesse.

Vous savez que j'ai toujours fait beaucoup plus de cas des qualités personnelles que des avantages extérieurs & accidentels : ceux qui possèdent les premières ont droit de s'en glorifier.

La jeunesse, la santé, la beauté, l'esprit, sont des biens réels, en comparaison desquels les richesses & les honneurs ne sont que des biens imaginaires. Je pense donc qu'un jeune homme qui rend visite à un vieillard, un homme en santé qui va voir un malade, un homme d'esprit qui passe quelques heures avec un sot, & même un homme d'une belle figure qui veut bien se trouver dans la compagnie d'un finge, leur sont une grande grace, quelque différence qu'il puisse y avoir entre eux par rapport au rang & à la fortune.

Le Colonel me fit l'honneur de rester avec moi un jour entier, & je ne me rappelle pas d'en avoir passé souvent d'aussi agréables. Le désir que j'avois de faire honneur à votre recommandation flatteuse pour moi, & la grande envie

que j'avois d'engager votre ami à multiplier ses visites, me firent oublier mon âge dans le dessein de le lui faire oublier, s'il étoit possible ; & il vous aura dit sans doute que la conversation fut vive & enjouée.

Je vous attends avec Mr. & Mistress Fitzgerald, me flattant que vous me ferez l'amitié de passer ici quelque temps.

J'ai le plus excellent vin du monde, & je le goûte aussi-bien qu'à vingt-cinq ans.

Adieu ! Je vous suis tout dévoué.

H—.

LET TRE CLXXXVI.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield ;
Comté de Rutland.

Rose-hill, le 18 Septembre.

MA lettre étoit partie, mon cher Rivers, lorsque j'ai reçu votre dernière.

La vive émotion que je ressentis & qui éclata malgré moi en voyant Sir George, lorsque vous vintes ensemble à

Montréal, vous fait craindre que je ne l'aimasse : vous êtes jaloux de la rougeur qui me couvrit le visage, lorsqu'il entra dans l'appartement où j'étois : vous vous rappelez cette circonstance avec regret ; vous vous persuadez en un mot qu'il y a eu un temps où j'avois quelque degré de tendresse pour lui ; & vous désirez que je vous dise quelle fut la cause de cette confusion sensible dont je fus saisie à sa vue.

Je me rappelle aussi-bien que vous cette vive émotion : ma confusion étoit si grande que je ne pus la cacher ; mais, Rivers, Sir George étoit-il seul ? Avez-vous oublié qu'il étoit avec le plus aimable des hommes ?

Sir George étoit beau ; j'ai souvent admiré sa personne, je l'avoue ; mais c'étoit l'admiration que l'on donne à une belle statue. J'écoutois froidement son amour, je n'avois garde d'être émue en le voyant. Quand vous parûtes, Rivers, mon cœur tressaillit, je rougis, je pâlis ; mes yeux s'attendrirent, j'étois éperdue, je tremblois, & chaque tremblement annonçoit le vainqueur de mon ame.

Nos amis viennent d'arriver : on m'appelle. Adieu ! Soyez sûr que votre Emilie

D'EMILIE MONTAGUE. 21

n'a jamais soupiré que pour Rivers.

Je suis à vous sans réserve & pour la vie.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXXXVII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield ;
Comté de Rutland.

Londres, le 18 Septembre.

JE reçois dans ce moment votre lettre : nous partons dans dix minutes pour Rose-hill, où je finirai cellé-ci, voulant vous donner des nouvelles de votre Emilie.

Vous avez raison de vouloir tenir secrète la proposition qu'on vous fait : la circonstance vous en fait une loi, comptez sur notre discrétion ; cependant je vous souhaiterois le bien, s'il étoit possible de l'avoir sans la personne.

Je ne vous ferai pas compliment sur votre désintéressement dans cette occasion ; ce seroit vous offenser. Vous ne pouviez pas agir autrement. Vous êtes conséquent, & c'est tout.

Je serois assez de votre goût par rapport à la situation d'une terre : une maison enfoncée dans un bocage agréable, où la vue ne s'étend pas plus loin que la juste portée de l'œil, annonce un maître heureux dont les désirs bornés trouvent chez lui de quoi se satisfaire ; au lieu qu'une vue qui s'étend au loin, marque un homme qui cherche le bonheur au delà de ses possessions.

J'aime la campagne : le goût des scènes & des amusemens champêtres est une inclination née avec nous. Après avoir cherché en vain le plaisir dans les ouvrages de l'art, nous sommes forcés de revenir au point d'où nous sommes partis ; nous ne trouvons de véritable contentement que dans l'aimable simplicité de la nature.

Rose-hill, au soir.

Je crains qu'Emilie ne sache déjà votre secret : elle n'a presque fait que pleurer depuis que nous sommes arrivés. Comme il est temps d'envoyer ma lettre à la poste, je vous dirai seulement que nous resterons ici jusqu'à votre retour que je vous conseille de hâter le plutôt qu'il vous

D'EMILIE MONTAGUE. 23

sera possible. Venez essayer les pleurs
de votre belle amante.

Adieu!

Votre ami

J. FITZGERALD.

LETTRE CLXXXVIII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,
Comté de Rutland.

Rose-hill, le 18 Septembre.

SI je n'étois pas aussi sûre que je la
suis de votre estime & de votre ami-
tié, mon cher Rivers, je ne vous deman-
derois qu'en tremblant la grace que je
vous prie de m'accorder.

Différons notre mariage de quelques
jours, mais ne me demandez pas la rai-
son de ce délai.

Vous avez toute ma tendresse, mon
ame est entierement à vous, vous m'ê-
tes plus cher que la vie, je vous aime
comme jamais femme n'a aimé, je ne vis,
je ne respire que pour vous, je donne-

rois ma vie , s'il étoit nécessaire , pour contribuer à votre bonheur.

Où trouver des termes capables d'exprimer l'ardeur dont mon ame brûle pour le plus chéri des hommes ? Comment le convaincre de mes sentimens ? Et que je souffre de me voir obligée de lui faire une demande à laquelle mon cœur répugne-en m'en faisant un devoir !

Rivers ne peut douter de la tendresse d'Emilie : il n'en doute pas ; je ferois défolée , si je pouvois supposer qu'il en doutât un instant. Ce que je souffre dans ce moment est inexprimable.

Mon cœur est trop agité pour vous en dire davantage ; je vous écrirai de nouveau dans quelques jours : peut-être ferai-je alors un peu plus tranquille. Pour le présent , je suis si troublée , que je ne fais ce que je voudrois vous dire. Mais je suis sûre que je vous aime , que je n'aime que vous , que vous ne sauriez concevoir , que je ne puis moi-même vous exprimer à quel excès vous m'êtes cher.

Adieu ! Rivers , mon cher Rivers !

Votre fidelle

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE

LETTRE CLXXXIX.

A Mifs MONTAGUE, à Rose-hill
Berkshire.

Bellfield, le 20 Septembre.

NON, Emilie, vous n'avez jamais aimé: il y a long-temps que je suis choqué de votre tranquillité, je dirois presque, votre indifférence à l'égard de notre mariage. Je me serois alarmé de cette scrupuleuse délicatesse qui vous a fait quitter la maison de ma sœur, si l'amour n'avoit pas mis un bandeau sur mes yeux.

Fille cruelle! je le répète, vous n'aimez jamais. Vous avez de l'amitié pour moi; mais vous ne connoissez point cette passion ardente, ce tendre enthousiasme qui absorbe tous nos goûts, qui occupe toutes les facultés de notre ame: votre amour est dans l'imagination, & non dans le cœur.

Les protestations réitérées de tendresse, qui remplissent votre dernière lettre, sont des aveux de votre indiffé-

rence. Vous dites trop souvent que vous m'aimez : cette envie inquiète de me convaincre de votre affection , montre évidemment que vous sentez combien j'ai de raisons d'en douter.

Vous m'avez mis dans l'état le plus terrible : mille craintes , mille doutes , mille inquiétudes accablantes se succèdent tour-à-tour dans mon ame. Peut-être un homme plus heureux , —

Non , Emilie , quoique hors de moi-même , je ne ferai point injuste : je ne vous soupçonne point d'inconstance , je ne me plains que de votre froideur. Vous n'avez jamais senti cette vive impatience qui caractérise l'amour : si vous la connoissiez , vous ne condamneriez pas un homme qu'au moins vous estimez , à en souffrir les terribles tourmens.

Si vous avez une juste raison de différer notre mariage , pourquoi m'en faire un mystère ? N'ai-je pas quelque droit de savoir ce qui me regarde de si près ? Et quelle raison pouvez - vous avoir ? N'êtes-vous pas maîtresse de vous-même & de vos actions ?

Ma chere Emilie , vous avez honte de m'avouer l'insensibilité de votre cœur. Vous croyiez aimer ; vous vous trom-

piez, & vous n'osez convenir de votre méprise.

Il n'y a plus de raisons de fortune qui puissent vous porter à différer notre union ; des propos vagues ne sont pas capables de vous faire retracter une promesse, qui doit me rendre le plus fortuné des mortels. Si je possède votre cœur, je suis plus riche qu'un Monarque de l'Orient.

La vie étant aussi courte qu'elle l'est, ma très-chère amante, il importe peu quel rôle nous y jouions. Est-ce la richesse qui fait le bonheur ?

Les tendres affections sont les seules sources des vrais plaisirs. Les titres les plus grands & les plus respectables aux yeux de la raison, sont les doux noms d'ami, d'époux & de père. Rivers attend tout son bonheur de l'amour social.

Ma chère Emilie, vous n'avez qu'un seul moyen de me convaincre de votre tendresse. Je pars dans douze heures pour Rose-hill. Donnez-moi votre main au moment que j'arriverai, ou avouez que Rivers ne vous fut jamais cher.

Ecrivez-moi la réception de celle-ci, & envoyez-moi votre lettre à la maison de ma mère à Londres : je ne puis sup-

porter plus long-temps cette cruelle incertitude.

Il n'y a pas d'être sur la terre aussi malheureux que je le suis dans ce moment : jamais je ne connus aussi bien qu'à cette heure tout l'excès de mon amour pour vous. Emilie , il faut ou que vous soyiez à moi , ou que je cesse de vivre.

LETTRE CXC.

Au Capitaine FITZGERALD , à Rose-hill
Berkshire.

Bellfield , le 20 Septembre.

VOS soupçons étoient justes : ce que je craignois est arrivé. Emilie a sans doute entendu parler de la proposition que l'on a faite à ma mere pour moi , & par une vaine apparence de générosité tout - à - fait incompatible avec l'amour , elle veut différer notre mariage , jusqu'à l'arrivée de cet honnête parent qui vient si mal-à-propos troubler ma félicité.

Je suis excessivement choqué de la ma-

niere dont elle m'écrit à ce sujet. J'ai déjà éprouvé, par rapport à Sir George Clayton, que ces sentimens portés à l'excès, ne sont point ceux d'un cœur véritablement épris. Je crains donc que cette démarche romanesque ne soit l'effet d'une insensibilité naturelle dont je ne la croyois pas capable; & que son affection pour moi ne soit que de la pure amitié portée à un degré un peu plus vif que dans les ames ordinaires: ce qui, je l'avoue, ne suffiroit pas pour contenter mon cœur. Je voudrois remplir, absorber, occuper, posséder toutes les facultés de sa belle ame; sans cela je ne puis être heureux.

J'ai trop long-temps permis à la prudence de différer mon bonheur: je ne puis plus vivre sans elle. Si elle m'aime, elle me donnera jeudi sa main.

Adieu! Je ferai à Rose-hill presque aussi-tôt que ma lettre.

Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CXCI.

Au Colonel RIVERS, à Londres.

Rose-hill, le 21 Septembre.

EST-IL possible ? Rivers peut-il douter de la tendresse de son Emilie ? N'ai-je pour vous que de l'estime ? Mes yeux ont-ils si mal rendu les sentimens de mon cœur ? S'ils ont pu vous tromper à ce point, ils ne méritent pas de voir la lumière.

Vous me reprochez de ne point partager votre impatience. Rivers, mon cher Rivers, ne voulez-vous rien accorder à la modestie & à la délicatesse de mon sexe ? Si vous pouviez voir ce qui se passe dans mon ame, vous cesseriez de m'accuser de froideur & d'insensibilité.

O mon cher amant ! avez-vous oublié ces précieux momens, où doutant des sentimens de votre cœur, mes yeux pleins de langueur vous faisoient un aveu si passionné de ma foiblesse ? où chacun de mes regards étoit un transport d'amour que je ne pouvois réprimer ? où

enivrée du plaisir de vous voir , j'oubliais que j'allois être la femme d'un autre ?

Je ne vous en dis pas davantage : c'en est déjà trop à votre gré. La tendresse d'Emilie déplaît à Rivers : il se plaint qu'elle lui répète trop souvent qu'elle l'aime.

Je n'ai qu'un moyen de vous convaincre de mon affection ; je ne puis vous en donner qu'une preuve certaine. Je vous la donne cette preuve : je ferai à vous quand il vous plaira, dût la perte de l'un & de l'autre être la suite de notre union. Tout est examiné, dès que votre bonheur en dépend : aucune considération ne m'arrête. Puis-je vous refuser quelque chose ?

Vous êtes l'arbitre de mon sort , je n'ai de volonté que la vôtre. Je vous prie cependant de croire que j'ai eu de très-fortes raisons de chagriner un instant un amant que je chéris plus que moi-même : vous connoîtrez un jour jusqu'à quel excès je vous aime.

Si l'on m'offroit l'alternative de régner sur l'univers ou sur votre cœur , je n'hésiterois pas un instant à vous sacrifier

L'empire du monde entier, dussé-je même ne vous plus voir de ma vie.

Je ne conçois pas de bonheur égal à celui d'être aimée d'un homme qui est à mes yeux le plus aimable de son sexe. Jugez de-là si c'est par légèreté ou pour une raison frivole que j'ai voulu différer un événement qui doit me procurer la douce satisfaction de mettre mon bonheur à faire le vôtre.

Je vous conjure seulement de ne me point demander le motif de ce délai que je désirois, jusqu'à ce que je juge à propos de vous le dire. Oubliez jusqu'alors que j'aie pu vous faire une pareille proposition.

Ne me refusez pas, mon cher Rivers, cette preuve de votre complaisance, à moi qui ne fais rien vous refuser.

Adieu ! Toute à vous,

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXII.

A Miss MONTAGUE, à Rose-hill
Berkshire.

*Londres, le 21 Septembre, à deux
heures après midi.*

POUVEZ-VOUS, mon ange, me pardonner l'excès de mon impatience, & l'attribuer à sa véritable cause, à l'excès de mon amour ?

Ai-je bien pu reprocher à ma chère Emilie les douces expressions de sa tendresse ? Je suis un monstre de vous en avoir fait un crime ; je déteste le moment où ma main téméraire vous a écrit cette indigne lettre.

Soyez sûre que je me conformerai en tout à vos désirs : il n'y a point de conditions que je n'accepte volontiers pour posséder la plus aimable des femmes.

Je suivrai de près le domestique qui vous rendra ce billet : je serai à huit heures à Rose-hill.

Adieu ! ma très-chère Emilie !

Votre fidele amant ED. RIVERS.

B 3

LETTRE CXCIIL.

A Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, à Temple-
house, Comté de Rutland.

*Rose-hill, le 21 Septembre;
à neuf heures du soir.*

MA chere Emilie consent à me donner sa main : elle a hésité , elle a fait quelques difficultés ; sa tendresse a enfin triomphé de toutes ses répugnances. Demain la plus aimable des créatures se donne à moi.

Nous partirons aussi-tôt après la bénédiction nuptiale , pour nous rendre chez vous , où nous arriverons le lendemain pour dîner. Ainsi je vous prie de différer le voyage que vous vous proposez de faire à Londres , jusqu'à la semaine prochaine ; à la fin de laquelle nous irons à Bellfield. Le Capitaine Fermor & Mistress Fitzgerald viennent avec nous. La parente d'Emilie , Mistress H. . . . a des affaires qui l'empêchent d'être de la partie. M. Fitzgerald est obligé de rester un mois à Londres pour y conclure l'affaire de sa majorité.

D'EMILIE MONTAGUE. 35

Jamais Emilie ne m'a paru si belle ni si aimable que ce soir : c'est un mélange de pudeur & de tendresse répandu sur toute sa personne, & sensible dans toutes ses manieres, qui la rend charmante au-delà de toute expression.

Adieu ! Je dois compte à l'amour de tous mes momens, & cette courte absence est un vol que je lui fais. Dites mille choses pour moi à ma mere & à Lucie.

Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CXCV.

A Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, à Templehouse, Comté de Rutland.

*Rose-hill, le 22 Septembre,
à 10 heures.*

JE suis le plus heureux des hommes, mon cher Temple ; Emilie m'a donné sa main. Qu'elle est aimable ! qu'elle est charmante ! Que ne puis-je vous peindre ses graces, son air décent, cette douce-majesté que tempere un sourire semblable à celui des anges : ses yeux ont une ten-

dre langueur , qui se sent & ne s'exprime pas ; ses joues ont ce rouge délicat de la pudeur & de l'amour le plus pur.

J'envie au Capitaine Fermor le bonheur d'être avec elle dans la même chaise de poste , & je crains de tenir mauvaise compagnie à *Mistress Fitzgerald* , qui veut absolument que je sois son *Sigisbée* pour ce voyage.

Adieu ! Nos chaises nous attendent.

Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CXC.V.

Au Capitaine FITZGERALD.

Temple-house , le 29 Septembre.

JE voudrois de tout mon cœur , mon cher *Fitzgerald* , que vous fussiez ici avec nous. Je regrette que tous mes amis ne soient pas témoins de mon bonheur.

Il me sembloit que ma tendresse pour *Emilie* étoit aussi grande que le cœur humain en est capable ; & il me semble à présent qu'elle s'accroît sans cesse :

chaque moment la rend plus chere à mon cœur.

La délicateffe angélique de fa belle ame est inconcevable. N'eût-elle pas d'autres charmes , je l'adorerois pour cette feule qualité. Quel lustre la modestie donne à la beauté !

Nous allons demain à Bellfield. Je suis d'une impatience extrême de voir ma tendre amie dans son petit empire. La nombreuse compagnie que nous avons fans cesse chez Mr. Temple , commence à m'ennuier : je ne voudrois pas , pour toute sa fortune , être condamné à mener une pareille vie. Je veux être maître d'employer mon temps comme il me plaît : je soupire après l'ombrage frais de ma solitude , & les paisibles douceurs de l'amitié.

Que les hommes connoissent peu le véritable bonheur ! Les plaisirs dignes de nos désirs sont à la portée de tout le monde.

Insensibles aux jouissances réelles, nous allons chercher au loin ce qui est à côté de nous. Faussement persuadés que les richesses sont nécessaires pour nous rendre heureux , nous perdons en de vaines poursuites des heures précieuses faites

pour jouir. Nous négligeons les plaisirs purs & innocens qui conviennent à la constitution de notre être , pour nous livrer à de vains projets d'établissement & de fortune que nous ne verrons jamais réalisés : ainsi s'écoulent inutilement des jours que les délices de la société devroient remplir.

Venez nous rejoindre , mon cher Fitzgerald. Il ne manque plus que vous pour compléter le petit cercle de nos amis.

Votre affectionné ED. RIVERS.

LETTRE CXCVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield , le 3 Octobre.

QU'IL y a de plaisir à obliger les personnes que l'on aime ! Je suis transporté de joie en voyant combien Emilie est enchantée des petits embellissemens que j'ai faits à son appartement. J'ai tâché de le rendre aussi gai , aussi riant que l'aurore d'un beau jour : on diroit qu'il a été orné par les mains de l'amour. Elle a une chambre à coucher,

un cabinet de toilette d'un côté, & de l'autre un petit cabinet de livres dont je me suis interdit l'entrée. Je fais combien il y a de plaisir à avoir quelque endroit que l'on puisse dire être à soi seul, une espèce d'asile sacré où l'on puisse se retirer, loin de la société des personnes mêmes qui nous sont les plus chères.

C'est un plaisir dont j'ai toujours joui presque depuis mon enfance; aussi c'est un des premiers que j'ai voulu ménager à ma chère Emilie.

Je lui ai dit que j'espérois pourtant être quelquefois du nombre des confidens qu'elle admettroit dans cet appartement secret. Elle m'a regardé avec un tendre sourire, le sourire de l'amour, qui m'a causé un ravissement inconcevable pour quiconque n'est pas né avec un cœur aussi sensible que le mien.

Non, mon cher Fitzgerald, je n'avois pas encore été véritablement heureux jusqu'à ce jour. J'aimois, j'étois aimé: cet attachement réciproque dont je vous ai parlé, & que la mort seule put rompre, avoit des douceurs. Mais j'étois fâché que l'objet de ma tendresse eût perdu l'estime du monde, & cette idée suffisoit pour empoisonner mon bonheur.

Mon amante avoit mon estime, parce que je connoissois son cœur ; j'aurois voulu la voir également estimée des autres.

Avec Emilie, je jouis de cette satisfaction dans toute son étendue : elle est adorée de tous ceux qui la voient : tout le monde l'admire, l'estime & la respecte.

Elle semble ne priser l'admiration universelle qu'elle excite, qu'autant qu'elle flatte la vanité de son amant. Quelles délices de la voir, lorsque tous les yeux sont attachés sur elle, chercher les miens & s'y fixer avec une attention qui la rend insensible à tout autre objet, comme si tous les suffrages réunis ne valaient pas le mien au jugement de son amour !

Je goûte les douceurs de l'amitié aussi bien que les plaisirs de l'amour. Si vous étiez ici, mon cher Fitzgerald, vous verriez le groupe le plus joli & le plus heureux qu'il y ait sur la terre : j'en excepte l'aimable Isabelle, dont l'enjouement naturel ne peut cacher le chagrin que lui cause votre absence.

Revenez, mon cher ami, hâtez-vous, & nous n'aurons plus rien à désirer.

Adieu ! Tout à vous,

Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CXCVII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté
de Rutland.

Londres, le 8 Octobre.

VOUS êtes bien cruel, mon cher Rivers, de me faire une si vive peinture d'un bonheur que je ne puis partager. Vous me réduisez à la condition cruelle de Tantale.

Malgré ce dépit, je suis fâché de rompre votre joli groupe d'amis; mais il est absolument nécessaire que le Capitaine Fermor & Isabelle reviennent immédiatement à Londres pour y arranger quelques affaires de famille qui doivent être terminées avant que je puisse conclure pour la majorité que j'ai en vue.

D'ailleurs, je ne me soucie guère de laisser plus long-temps Isabelle avec vous: elle me parle avec tant d'emphase de vos attentions & de vos complaisances pour *Mistress Rivers*, que je commence à craindre qu'elle ne me regarde comme un mari inattentif & indifférent lorsqu'elle reviendra.

Vous me paroissez en train non-seulement de gâter votre femme , mais aussi la mienne , ce qu'il faut que je prévienne , tandis qu'il en est encore temps.

Dites mille choses gracieuses de ma part à vos Dames.

Adieu ! Je suis pour la vie ,

Votre ami J. FITZGERALD.

LETTRE CXCVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield , le 12 Octobre.

VOYEZ l'artifice ! Vous mériteriez , Fitzgerald , que je retinsse par force la charmante Isabelle , & j'en suis violemment tenté. Passe pour le Capitaine Fermor ; enlevez-nous tous les hommes , si vous voulez ; mais pour les femmes , je ne puis pas supporter la perte d'une seule , sur-tout du mérite de celle que vous reclamez.

Si je n'étois pas plus amant que mari , je ne vous réponds pas que je ne prisse ma revanche.

Pour me rendre heureux , il faut me

mettre au milieu d'un cercle de femmes aussi charmantes que le sont celles qui sont ici rassemblées avec moi, & chasser de la maison tous les autres hommes.

Je suis le plus grand monopoleur du sexe qu'il y ait : je le suis à un degré qui n'est pas supportable ; en un mot je ne trouve de goût que dans le commerce des femmes : je préfère leur charmant babil à toute la raison & à toute la science du monde.

Je ne veux pas dire par là qu'elles aient moins de bon sens que nous, ni qu'elles soient moins capables de science, ni même que le savoir convienne moins au sexe.

Au contraire, toutes les connoissances qui tendent à faire l'agrément de la société, à polir les mœurs, à rendre la vie humaine plus douce, me paroissent convenir particulièrement aux femmes.

Vous ne méritez pas une plus longue lettre.

Adieu ! Je suis toutefois sans rancune ;
 Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CXCIX.

A MISTRESS FITZGERALD.

Bellfield, le 12 Octobre.

JE sens, ma chère Isabelle, combien je mérite peu les louanges dont me comble Rivers : elles ne m'en font pas moins précieuses. Il me flatte, & moins je suis digne de ses flatteries, plus elles me font de plaisir, parce que je les regarde comme des transports aveugles de son amour, de cet amour qui peint tout en beau, qui donne de la réalité aux phantômes de l'imagination, qui transforme les défauts en agrémens.

J'aime mieux être aimable à ses yeux qu'à ceux de l'univers entier : ou, pour parler plus exactement, pourvu que je continue à lui plaire, l'admiration de tout l'univers est indifférente pour moi : si j'ai soin de mes foibles attraits, si je désire d'être belle, c'est uniquement pour justifier la préférence qu'il m'a donnée.

Que ces ombrages sont charmans ! qu'ils ont d'attraits ! S'ils en avoient moins, la présence de mon bien-aimé

les embelliroit. Tous les objets me paroissent plus aimables depuis l'heureux moment où je le vis pour la première fois. Sa tendresse m'a donné une nouvelle existence plus excellente que celle que j'avois auparavant.

Vous avez bien raison, ma chere amie : le ciel nous destine au bonheur, même dans cette vie ; & nous remplissons notre destinée lorsque nous sommes heureux sans nuire à la félicité d'autrui.

Nous lisons cette maxime dans le grand livre que la providence tient ouvert devant nous. La nature entière nous sourit, la terre s'embellit des plus vives couleurs, les animaux se jouent dans la campagne, les oiseaux forment dans les airs des concerts mélodieux. Livrons-nous à une joie innocente, c'est se conformer à l'ordre de la nature, & à la volonté de cet Etre bien-faisant à qui nous devons l'existence.

Si le Créateur suprême eût voulu que nous fussions tristes & mélancoliques, il eût couvert la terre d'un crêpe noir, & non de cette agréable verdure, le symbole charmant de l'alégresse.

On m'appelle. Adieu ! ma très-chere Isabelle.

Votre fidelle amie EMILIE RIVERS.

LETTRE CC.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 14 Octobre.

VOUS me flattez agréablement, mon cher Fitzgerald, par les louanges que vous donnez à Emilie. C'est à présent qu'il faut la voir : c'est une sérénité qui enchante : chaque moment ajoute à ses charmes. Je suis étonné qu'un homme puisse la voir sans l'aimer.

Toute aimable qu'elle est, sa beauté est son moindre mérite : la finesse de son esprit, les belles connoissances dont elle l'a orné, la tendresse, la sensibilité, la modestie, la droiture ingénue de son ame, sont des qualités presque divines que l'on admire en elle.

Je n'ai jamais vu dans aucune femme ni dans aucun homme, tant de politesse avec une aussi belle simplicité de mœurs ; elle a conservé cette candeur, cette innocence, cette pureté de sentimens, qui, comme des parfums subtils, s'évaporent aisément dans le grand monde.

Je la quitte souvent pour avoir le plaisir

fir de la revoir : je fais de petites courses dans les environs : ces courtes absences donnent une nouvelle vivacité à notre tendresse. Tout soin, toute pensée étrangère à mon amour, me quitte à la vue de ce temple de l'idole de mon cœur : Emilie vient au devant de moi : les graces l'accompagnent, le plaisir la précède ; ses yeux brillent d'un éclat plus vif quand j'approche d'elle ; elle reçoit mes amis avec les plus vifs transports d'amitié, parce que ce sont mes amis : j'envierois les égards qu'elle leur témoigne, si je ne savois pas qu'ils se rapportent à moi.

Elégante dans ses ajustemens, elle est au comble de la joie, lorsqu'elle s'aperçoit que sa parure me plaît. Ce qui me charme le plus, c'est sa tendresse pour ma mere, dont le cœur est partagé entre elle, Lucie & moi.

Mon bonheur surpasse toutes mes espérances. Un peu plus de fortune, & il ne me resteroit rien à désirer.

Ne croyez pourtant pas, mon cher Fitzgerald, que ce souhait trouble ma tranquillité : je suis assez riche pour moi-même, je le suis même assez pour Emilie ; l'amour qui occupe nos ames, nous rend insensibles au faste & au luxe. Mais

je ne me trouve pas assez riche pour recevoir mes amis comme je le désirerois, ni pour jouir quelquefois du plaisir divin de faire des heureux.

Nous ferons obligés, pour faire honneur à nos amis, & soutenir le ton de décence qui peut nous les conserver, d'être d'une attention un peu trop scrupuleuse sur la gestion de nos modiques revenus : notre affection mutuelle nous rendra cette tâche facile.

Mon âme est tellement possédée de cette charmante créature, que je crains de vous fatiguer, en vous parlant sans cesse de mon amour. Je veux m'étudier à réprimer les faillies de ma tendresse, & vous écrire sur des objets ordinaires.

Je suis de plus en plus attaché à la façon de vivre que j'ai choisie; quand j'aurois les richesses du Roi Attale, je passerois la plus grande partie de l'année à la campagne : j'emploierois ces biens uniquement à aggrandir ma maison pour la remplir d'amis.

Bellfield est dans une agréable situation, quoiqu'il n'y ait rien qui approche de ces magnifiques scènes auxquelles nos yeux se sont accoutumés en Canada. La maison est sur le penchant d'une montagne,

tagne, exposée au soleil du midi : au pied de la montagne, au-delà du jardin, coule un petit ruisseau, qui semble se perdre vers la droite dans une petite isle d'osiers, avec un pont rustique qui conduit dans une belle prairie, où paissent à présent de nombreux troupeaux.

Emilie fait des plans pour l'embellissement du jardin : elle en fera l'année prochaine un lieu de délices, un paradis digne de ses habitans fortunés. Elle a déjà formé des allées dans le bois, des bosquets fleuris, des boulingrins, & tous les embellissemens que le goût, conduit par l'économie, a pu inventer.

De mon côté, je fais le cultivateur, je plante des arbres dans les terrains qui me paroissent les plus convenables à leur espèce : & cherchant, en bon citoyen, à faire le bien public en faisant le mien, j'éleve des chênes, qui dans la suite porteront le tonnerre anglois dans les pays lointains.

Je crois qu'il n'y a pas de meilleurs citoyens, ni de meilleurs sujets que nous autres Gentilshommes de campagne, malgré notre passion pour l'indépendance.

Heureux à peu de frais, nous n'en-

vions point le bonheur d'autrui. Nos vœux & nos occupations sont également utiles & agréables. Si nous cherchons à accroître notre fortune , c'est toujours par des moyens aussi avantageux à la Patrie qu'à nous-mêmes. Nous ne formons point de projets d'ambition que l'honnêteté ne puisse approuver : nous ne portons point le Gouvernement à servir nos desseins particuliers aux dépens du bien public.

Ce sont les prodiges , les hommes vendus au crime , ou bien ceux qui n'ayant rien , n'ont rien à perdre ni à ménager , qui deviennent des Clodius & des Catilina.

L'amour de l'ordre , ce goût de la beauté morale , si naturel aux hommes vertueux , élevés dans une enfance honnête , est le plus fort lien d'une soumission raisonnable.

En vain les esprits factieux employeront-ils les plus vives déclamations pour aigrir & soulever un homme qui se sent heureux & tranquille : jamais ils ne lui persuaderont qu'il est opprimé.

Convaincu de l'excellence de notre constitution , dans laquelle la liberté & l'autorité royale sont pesées d'une main

D'EMILIE MONTAGUE. 51

sûre, il ne cherchera point à renverser des bornes qui font la sûreté de l'une & de l'autre : il ne la détruira pas sous prétexte de l'affermir : il ne portera point la coignée à l'arbre respectable qui lui prête son ombre favorable pour s'y reposer au sein de la tranquillité.

En un mot, je suis sûr, mon cher, que vous pensez avec moi qu'un homme qui a du jugement, de la vertu, une aisance honnête, une vraie liberté, & une femme aimable qu'il adore, obéira gaiement à des loix qui lui assurent la possession de tous ces biens, & au Prince sous la douce protection duquel il en jouit.

Adieu ! Croyez-moi toujours sincèrement.

Votre ami E. D. RIVERS.

LETTRE CCI.

Au Capitaine FITZGERALD.

Le 17 Octobre.

JE sens plus fortement chaque jour, mon cher Fitzgerald, combien il est sage & avantageux pour notre bonheur,

de ne point épuiser la sensibilité naturelle de notre cœur par une multitude d'intrigues galantes avant le mariage.

Temple aime ma sœur, il est heureux avec elle; son bonheur n'est pourtant pas de la même espèce que le vôtre & le mien. Lucie est belle, & il la trouve telle : elle est aimable, & il l'estime; il la préfère à toutes les autres femmes; mais il n'éprouve point cette délicatesse exquise de sentiment, ce frémissement voluptueux, cette vive sensibilité, qui font les délices de l'amour, & dont la privation n'est pas suffisamment compensée par les plus grandes richesses.

Son affection n'est que de la passion, & par conséquent elle peut changer. La nôtre est une tendresse de cœur que le temps rendra sans cesse plus vive & plus agréable.

Le désir est la fièvre de l'ame; sa santé est cet état de tranquillité délicieuse, lorsque le cœur se meut d'un mouvement doux & uniforme, sans être violemment agité. Cette tranquillité se trouve seulement où l'amitié est la base de l'amour, où notre bonheur n'est ni une tâche ni une peine pour l'objet aimé; en un mot, dans un mariage d'inclination.

D'EMILIE MONTAGUE. 53

La passion est une tempête sur l'océan de la vie , & l'amour un vent favorable qui nous conduit au port du bonheur.

La dissipation & un cercle continuel d'amusemens chez soi , conserveront probablement à ma sœur ce qui reste de sensibilité au cœur de mon ami Temple ; au lieu que son amour languiroit dans la retraite , qui a tant de charmes pour des ames comme les nôtres.

Vous l'avouerais-je , mon cher Fitzgerald ? je crains que Lucie ne soit pas toujours aussi heureuse qu'elle l'est à présent. C'en est assez sur un sujet qui m'a larme.

Adieu !

Votre affectionné

E. D. RIVERS.

LETTRE CCII.

Au Colonel RIVERS , à Bellfield , Comté de Rutland.

Londres , le 19 Octobre.

Rien , mon cher Rivers , ne prouve mieux le prix de l'amitié , que l'envie qu'elle excite. Le monde nous par-

donneroit tout autre avantage, tel que la fortune, le génie, la beauté, plutôt que celui d'avoir un fidele ami. Toute ame intéressée conçoit un sentiment d'envie à la vue de ces liaisons intimes qui font le charme de la vie sociale, & dont nos petits préjugés ridicules nous empêchent de goûter les douceurs.

Ceux qui n'ont ni assez de sensibilité pour éprouver une affection si généreuse, ni assez de mérite pour l'inspirer, ne manquent pas de haïr les hommes plus heureux qu'eux à cet égard. Ils regardent un ami comme un trésor inestimable, mais hors de leur portée : ce qui leur donne de l'aversion pour tous ceux qui possèdent un bien auquel ils aspirent vainement.

Pour moi, j'aimerois mieux être mille fois la dupe des faux amis, que de renoncer à l'amitié, dans la crainte de n'en point trouver de véritable.

Les dupes sont heureuses, au moins pendant un temps; au lieu que les cœurs froids, bornés, soupçonneux, ne connoissent point la vivacité des affections sociales, ni les plaisirs qui y sont attachés.

Notre bonheur semble suivre la pro-

portion de notre confiance dans les vertus d'autrui : l'un diminue à mesure que l'autre s'affoiblit.

Le Lord Halifax , trop vivement frappé de cette basse jalousie , si humiliante pour la nature humaine , conseilloit à sa fille de n'avoir jamais de ces liaisons d'amitié , ou de ces *cordialités* , comme il les appelloit , parce qu'elles pouvoient lui attirer la haine & l'envie du monde. Ainsi il aima mieux lui apprendre à être artificieuse , prude , intéressée , que de l'exposer à être dupe de son cœur.

Après la tendresse de ma chere Isabelle , je ne fais rien qui me fasse tant de plaisir que votre amitié : je ne la donnerois pas pour les trésors du plus puissant Monarque de l'Orient.

J'estime Temple, j'aime sa compagnie ; il est gai , il est amusant ; mais je ne me sens point pour lui l'affection que j'ai pour vous. Il me semble pourtant que vous n'avez pas sujet de craindre pour le bonheur de votre sœur. Il l'aime ; elle a un esprit qui fait se multiplier avec une agréable variété , de petits caprices qu'elle rend aimables & séduisans , & mille qualités de ce genre , qui attache-

ront plus un cœur tel que celui de Mr. Temple, que son mérite, ou même la beauté de sa personne.

Elle est belle, d'une beauté ravissante, plus belle que le cher objet de ma tendresse, & , si vous me permettez de le dire, plus belle qu'Emilie. C'est-à-dire qu'elle est telle aux yeux d'un Peintre; car, pour un amant, il n'y a rien d'aussi beau que sa maîtresse.

Votre sœur est très-aimable; mais je crois Isabelle mille fois plus capable d'exciter une passion; & , à parler suivant les principes d'une raison libre de préjugés, celle qui, *selon moi*, a l'art d'inspirer la plus forte tendresse, est, *selon moi*, la plus belle femme à tous égards. C'est dans cette foi que je veux vivre & mourir.

J'ai idée, Rivers, que nous ferons toujours heureux vous & moi. Nous nous sommes mariés par une inclination fondée sur une sympathie réelle, par un goût vif mêlé d'estime. La délicatesse, la tendresse, la vertu de nos aimables compagnes, promettent d'entretenir la vivacité de notre amour.

Nous avons l'un & l'autre une extrême sensibilité : nous aimons le com-

merce des femmes : nos cœurs n'ont point été gâtés par des liaisons indignes de nous.

L'on m'interrompt ; & je suis obligé de vous dire adieu !

Votre ami

J. FITZGERALD.

P. S. Isabelle vous écrit. Je serai jaloux.

LETTRE CCIII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

Londres, le 19 Octobre.

JE meurs d'envie de retourner à Bellfield, mon cher Rivers ; j'ai une belle passion pour votre petit bois : il est charmant pour un bois anglois ; mais il n'approche pas de votre bois de Montmorenci ; le cher petit Sileri encore —

Mais revenons aux bocages de Bellfield : votre petit bois a quelque chose d'enchanteur ; sans parler des beautés de détail, le tout ensemble est très-sédu-

fant. Songez pourtant que je ne connois point de paradis terrestre sans un Adam ; ainsi je menerai Fitzgerald avec moi la première fois que j'irai vous voir.

Ayant une aussi agréable retraite , qu'est-ce qui pourroit désormais vous engager à affronter les périls du terrible océan pour retourner en Canada ? Je suis étonnée de la folie des hommes qui s'exposent à la peine , à la misère , à la mort , qui courent le monde entier par avarice & par ambition , lorsqu'un toit rustique , la douce haleine des zéphirs , le murmure d'un clair ruisseau , un gazon fleuri , leur offrent chez eux les plus délicieuses jouissances.

Vous autres hommes , vous êtes des animaux voraces & féroces , avec votre esprit entreprenant & votre ambition absurde : il vous faut toujours plus de terre que vous n'en pouvez cultiver , & plus d'argent que vous n'en pouvez dépenser.

Cette poursuite continuelle des richesses , cette fureur d'accumuler dans laquelle on vous élève , corrompt vos cœurs , & vous ôte la moitié des plaisirs de la vie. Je ne ferois cependant pas aussi libre dans mes réflexions sur votre

sexe, si je n'en exceptois Rivers & *mio caro sposo*. Je l'ai souvent dit : vous avez tous les deux quelque chose de la sensibilité & de la générosité des femmes.

Savez-vous, mon cher Colonel, que je m'imagine que vous & Fitzgerald serez toujours d'heureux maris? Vous devez ce bonheur en partie à vous-mêmes, en partie à vos femmes. Vous avez l'un & l'autre une tendresse mâle, une vraie générosité, qui vous portent à aimer des personnes qui vous ont confié leurs destinées, sans parler du petit avantage d'avoir épousé deux des plus aimables femmes que l'on puisse voir.

A parler en philosophe, vous ne pouvez pas dire, mon cher Rivers, que le feu de l'amour, comme le feu ordinaire, s'éteigne par trop ou trop peu de nourriture.

A présent Emilie & moi, soit dit sans vanité, outre les agrémens de la figure, & une extrême sensibilité d'une espece tout-à-fait agréable, nous avons une juste idée des causes & des effets, une certaine pudeur naturelle, la réserve, la délicatesse d'une fille que l'on conduit au lit nuptial, qui, je me flatte —

M'entendez-vous, Rivers? Pour moi

je ne fais pas bien si je m'entends moi-même.

Quoi qu'il en soit , tout ce que je veux dire est qu'Emilie & moi , nous pouvons passer aisément pour les deux plus charmantes femmes qu'il y ait , & que l'homme qui nous quittera pour d'autres , perdra certainement au change.

Je crois Lucie aussi belle que nous ; mais ses charmes n'ont pas un aussi excellent sujet sur qui opérer. Temple est aimable , d'une jolie figure , d'un mérite au-dessus du commun , & il l'aime ; mais il n'a pas cette tendresse de cœur que j'admire dans deux jeunes hommes de ma connoissance. Il est riche aussi , mais qu'importe d'être riche ?

Certes , mon cher Rivers , il n'y a rien de plus absurde , ni de plus destructif du vrai bonheur , que les fausses notions que l'on donne aux enfans de l'état du mariage. Si c'est une aimable fille , modeste , vertueuse , remplie de talens , on lui promet un époux riche avec un carrosse à six chevaux : si c'est un jeune homme de mérite qui se porte au bien , on lui fait espérer une femme d'une fortune énorme.

La plupart de ces belles promesses

D'EMILIE MONTAGUE. 61

font ordinairement fans effet, & lorsqu'elles se réalisent, on n'a que la consolation de reconnoître, mais trop tard, que les objets après lesquels l'on soupiroit avec tant d'ardeur, ne font réellement rien pour le bonheur.

Y a-t-il une Reine sur la terre, la moitié aussi heureuse que les deux petites folles qui font le sujet de ma lettre, quoique mariées à deux pauvres diables, tels que Rivers & Fitzgerald? Non certainement.

Ainsi finit mon sermon. Adieu!

Votre très-obéissante
H. FITZGERALD.

LETTRE CCIV.

A M. J. TEMPLE, Ecuyer, Templehouse, dans le Comté de Rutland.

Bellfield, le 21 Octobre.

Vous riez de mon enthousiasme; mon cher Temple, sans considérer qu'il n'y a point d'ouvrage d'esprit, point d'effort de génie, d'imagination ni de cœur, sans une étincelle de ce feu divin.

Tout languit fans l'enthoufiafme : le génie, la vertu, le plaifir, l'amour même. Tout ce qui embellit le cours de notre vie, ce qui épure nos goûts, ce qui exalte nos affections, ce qui élève nos penfées, a fa fource dans ce principe vivifiant.

Je me fais gloire d'être enthoufiafte en tout, & infiniment plus dans ma tendrefle pour Emilie, que dans tout le refte.

Je fuis un vrai Dom Quichotte en amour. Pour elle j'attaquerois des châteaux enchantés; pour elle je combattrois des géants.

L'infenfibilité ralentit les refforts qui font mouvoir le cœur humain : elle eft ennemie des plaifirs, des richesses, de la gloire, en un mot de tout ce qui peut nous attacher à la vie.

Vous me fouhaitez plus de bien que je n'en ai : je vous fais gré de votre fouhait; mais c'eft un point qui ne m'inquiete guere.

Ces favoris de la fortune, riches de plufieurs mille livres fterlings de revenus, & qui n'en ont pas encore affez pour fatisfaire leurs vaftes défirs, aspirent à de nouvelles richesses, & s'ima-

ginent que fans elles , tout homme est malheureux : ils se trompent grandement.

La vraie béatitude est dans la médiocrité dont je jouis ; je suis d'une indifférence parfaite pour les plaisirs qui tirent leurs charmes , non du sein de la nature , mais de l'opinion , de la mode & du caprice.

Ma maison est beaucoup plus petite que la vôtre : elle est bien située & assez grande pour ma fortune ; l'appartement d'Emilie est sur-tout d'un goût élégant.

J'ai un équipage , non pour le faste , mais pour l'usage ; & mon aimable compagne le préfère avec moi au luxe , à la pompe , à la magnificence dont elle auroit pu jouir avec un autre.

Les fleurs de mon jardin sont aussi belles que celles du vôtre , mes pêches sont d'un éclat aussi vif que les vôtres. S'il y a une rose plus vermeille que les autres ou d'une odeur plus douce , s'il y a une pêche dont l'éclat annonce un goût plus exquis , je la cueille pour Emilie ; elle la reçoit avec transport , comme un présent de l'amour.

A certains égards , nous sommes plus heureux , parce que nous sommes moins

riches. Notre médiocrité nous oblige à d'heureuses distractions qui nous éloignant de temps en temps l'un de l'autre, font le meilleur préservatif contre ce refroidissement qui naît de l'habitude d'être trop souvent ensemble, le seul inconvénient que l'amour fondé sur le goût & l'amitié doit craindre.

S'il dépendoit de moi de remplir mes désirs, j'ajouterois un peu à mon revenu, & cela plus pour l'amour des autres que de moi-même.

J'aime le plaisir, & je crois que nous sommes obligés en conscience de rendre la vie aussi agréable que le permettent nos devoirs envers les autres; mais le philosophe ami du vrai bonheur, le cherche où il est, non dans la vaine satisfaction d'une vanité puérile, mais dans les affections naturelles au cœur humain, qui sont les seules sources raisonnables du plaisir réel.

Lorsque je me promène sous ces ombrages délicieux avec ma chère Emilie; lorsque je contemple ses beaux yeux qu'une langueur naïve & sans fard attendrit; lorsque j'entends le doux son de sa voix; lorsque mille petites bagatelles qui échappent à tous les yeux, excepté

à ceux de l'amour , trahissent les sentimens secrets d'un cœur où la vérité & la tendre délicatesse ont fixé leur empire , je ne connois point d'Epicurien qui ne doive être envieux de mon sort.

Votre fortune , mon cher Temple , peut-elle faire plus que de vous rendre heureux ? Si elle ne le peut pas , qu'ai-je besoin d'un surcroît de richesses ? Croyez-moi , rien ne m'est plus indifférent que ce que vous me souhaitez ; je suis dix fois plus ambitieux de former un joli parterre de fleurs pour mon Emilie.

Vous observez judicieusement qu'il n'y a rien de plus insipide que des femmes qui n'ont jamais vécu qu'avec des femmes : permettez-moi d'ajouter qu'il n'y a rien de si peu poli que des hommes qui n'ont jamais vécu qu'avec des hommes.

Le désir mutuel de se plaire dans un commerce animé par le goût , réglé par la délicatesse & le sentiment de l'honneur , déploie avec avantage les graces de la figure & de l'esprit , & développe les douces affections de l'ame : il donne aussi les belles manieres , ce ton aisé , cette vivacité , & cet enjouement qui

ne s'acquiert que dans les cercles mêlés d'hommes & de femmes.

Souvenez-vous que vous nous avez promis, vous & ma chere Lucie, de dîner demain avec nous : c'est une petite partie de famille, pour procurer à ma mere le plaisir de voir ses enfans rassemblés autour d'elle, sans étrangers. J'ai conservé mes plus beaux fruits pour ce jour-là : nous prendrons le thé dans l'appartement d'Emilie, où nous dînerons aussi.

Adieu !

Votre ami

ED. RIVERS.

P. S. Je veux vous faire goûter demain de meilleur raisin que vous n'en avez à Temple-houfe. Vous vous imaginez, vous autres millionnaires, que vous avez seuls tout ce qu'il y a de bon : j'espère vous faire voir l'année prochaine que vous vous trompez en mille choses différentes. J'aurai des roses, des jasmins, des bocages parfumés, des — comme il n'y en a point. Vous verrez les prodiges qu'opérera le goût d'Emilie fécondé de mon industrie.

LETTRE CCV.

A MISTRESS FITZGERALD.

Bellfield, le 22 Octobre.

FINISSEZ vite vos affaires, ma chere amie, & revenez à Bellfield. Nous sommes impatiens de vous revoir. Que vous êtes aimable, de nous amener M. Fitzgerald ! C'est ajouter à nos plaisirs : sans lui, nous ne possédons que la moitié de vous-même.

Je meurs d'envie de babiller avec vous : c'est peu d'être heureuse, si l'on n'a pas une confidente de son bonheur, à qui l'on communique librement tous les transports de sa joie. Il me faut une amie comme Isabelle, à qui je parle sans cesse de ma tendresse & de mon bien-aimé, qui m'en parle sans cesse, qui me pardonne mes folies : il faut que je vous raconte mille petits traits de cette affection tendre & pure, vive & ardente, qui fait tout le bonheur de mes jours : il faut que je vous peigne les attentions délicates, les soins flatteurs de ce cher

amant, mille fois plus tendre encore ; plus prévenant & plus amoureux, depuis qu'il est mon mari.

Vous êtes la seule femme au monde à qui je puisse parler avec tant de confiance de l'amour de Rivers pour moi, sans vous offenser, parce que vous êtes la seule dont le bonheur égale le mien.

La tendresse & la délicatesse du cœur de Fitzgerald ressemblent parfaitement —

Pardon : l'on vient. Adieu ! pour un moment.

C'étoit Rivers qui m'apportoit un bouquet. Croyant que c'étoit ma mere, j'ouvre précipitamment : j'apperçois le Colonel, je me rappelle ce que je viens d'écrire, sa vue me couvre de confusion ; il sourit, & devinant le sujet de mon embarras, il me dit : » Je vous » laisse, Emilie ; vous écrivez, & je vois » à la tendre rougeur qui anime votre » teint, que vous parlez de votre » amant ».

Je vous l'ai déjà dit, il ne veut voir absolument aucune des lettres que j'écris ; sa raison est qu'il perdrait trop en les voyant, parce qu'il gêneroit la liberté de ma plume lorsque je parle de lui.

Vous voyez combien je suis folle : ma tendresse est une extravagance : je vous ai prévenue , & vous m'avez promis de l'indulgence.

Rivers nous jettoit hier des fleurs , à Lucie & à moi , en nous promenant dans le jardin. J'attrapai une violette, je la baifai par un mouvement involontaire , & la mis dans mon sein. Il s'en aperçut , & je vis dans ses yeux un sentiment délicieux qu'il n'est pas possible d'exprimer. Que ces petits jeux ont de douceurs ! que ces plaisirs , tout extravagans qu'ils paroissent, sont préférables à la joie brillante & pompeuse des cours.

Qu'il badine joliment ! Il met une grace infinie dans les moindres bagatelles : en quoi n'excelle-t-il pas ?

Comme les fleurs d'automne sont sur le point de passer , il a donné des ordres pour se procurer les plus printanieres : car il va au-devant de tout les desirs de son Emilie.

Avez-vous jamais vu une aussi belle automne que celle-ci ? Riez , si vous voulez : je vous jure que je n'en ai jamais vu d'aussi agréable : une pareille saison me semble préférable au printemps. Il

faut nous venir voir avant que le beau temps soit passé.

Je vais prendre l'air avec ma mere: Rivers nous accompagne à cheval. Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où il porte les égards pour nous.

Adieu! Ma mere me fait dire qu'elle est prête. Isabelle, ma chere Isabelle, aimez toujours

Votre fidelle
EMILIE RIVERS.

LET TRE C C VI.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 23 Octobre.

UN Auteur a dit : » Le bonheur des » hommes vertueux dans l'autre vie » consistera à jouir de la société des es- » prits semblables au leur ». Pourquoi ne ferions-nous pas tous nos efforts pour nous procurer dès-à-présent autant de ce bonheur que nous en pouvons goûter ici-bas ?

Ceci sert de préambule à une suppli-

que que nous adreſſons au Capitaine Fermor , à l'aimable Ifabelle , & à Mr. Fitzgerald , pour les prier très-inſtamment de nous venir voir , ſans délai , à notre petite ferme de Bellfield : nous ne recevons plus d'excufes ; toutes vos affaires doivent être finies depuis le temps que vous êtes à Londres.

Je viens de faire une promenade dans le bois qui eſt derrière ma maifon , avec Miſtreſs Rivers & ma chere Emilie. N'avez-vous point envie de le voir avant la chute des feuilles ? Hâtez-vous , il va perdre ſes agrémens avec ſa verdure ; bientôt ſon feuillage ſi agréablement varié , fera enterré ſous la pouſſiere.

L'automne ſeroit une charmante faiſon , ſi elle ne nous annonçoit pas l'hiver qui approche à grands pas. La ſérénité de l'air , la douceur du vent d'oueſt , le mouvement des feuilles qui tombent , le bruit que celles qui couvrent déjà la terre , font ſous nos pas , la variété de leurs vives couleurs , donnent à la campagne un certain air vivant & animé qui nous affecte d'une manière tout-à-fait agréable.

Avouons auſſi , en paſſant , que nous autres gens d'une imagination vive , nous

avons de grands avantages sur les autres : nous ne nous bornons point aux scènes qui s'offrent à notre vue : le cercle des temps & des saisons est trop étroit pour fixer notre attention. J'ai déjà prévenu le printemps : voyez le chevre-feuille & la rose sauvage fleurir dans mes bosquets, & parfumer presque l'air qu'on y respire.

A midi.

Je reçois dans ce moment votre lettre.

Ce que vous me dites de Miss H... me fait de la peine. Sa trop grande simplicité lui a fait commettre des indiscretions dont il ne faut pas accuser son cœur.

Il n'est pas rare de voir les actions les plus innocentes, ou même les plus louables, blâmées par le monde : cependant, comme nous ne pouvons pas ôter aux autres les préjugés qui les dominent, la prudence veut que nous les ménagions dans les choses indifférentes.

On doit suivre & respecter les coutumes, ainsi que les loix & la religion de son pays, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à la vertu & à ce sens moral
que

que le ciel a mis dans nos ames. Si elles leur étoient contraires , il faudroit avoir assez de générosité & de courage pour les mépriser.

Je pense avec vous , mon cher ami , que deux personnes qui s'aiment , non seulement se *paroissent* l'une à l'autre ; mais sont réellement plus belles que le reste du monde ne les trouve.

Lorsque les amans se regardent , les yeux s'attendrissent imperceptiblement , le visage devient plus animé , un air de langueur touchante se répand sur toute la personne : ainsi le charme opere sur les ames sensibles.

Mon Emilie en est la preuve , & quelle douce preuve ! Elle s'avance , belle comme le matin d'un beau jour , conduite par la main des Graces ; elle apperçoit son amant ; sa présence donne un nouveau lustre à sa beauté ; un sourire involontaire annonce les transports de sa joie ; une précieuse rougeur me peint sa vive tendresse qui fait la gloire de mon ame. Sa voix même , quoique naturellement mélodieuse , s'attendrit encore davantage lorsqu'elle me parle.

Elle me demande si je veux l'accom-

pagner elle & ma mere ; elles vont faire une visite à quelques milles d'ici.

Adieu ! Dites à la petite Ifabelle que je baise tendrement sa belle main.

E D. R I V E R S.

LETTRE CCVII.

Au Capitaine FITZGERALD.

À trois heures.

NOUS revenons de notre visite : il nous est arrivé une aventure que je dois vous raconter.

A environ six milles de Bellfield, à l'entrée d'un petit village, lorsque je pressois le pas un peu devant la voiture, un enfant beau comme un amour est sorti d'une petite maison sur la droite, & traversant le chemin en courant, il est tombé presque sous les pieds de mon cheval.

J'ai sauté à terre, j'ai relevé l'enfant qui heureusement n'étoit pas blessé, & je l'ai reporté à la maison.

En entrant, j'ai aperçu une jeune femme, habillée simplement, mais d'une

figure auffi belle que distinguée : elle avoit vu l'enfant tomber , & fa frayeur étoit encore peinte fur fon vifage ; elle l'a reçu de mes mains , elle le preffoit contre fon fein , elle l'embraffoit , elle l'arrofoit de fes larmes , fans pouvoir dire un feul mot.

Pendant ce temps ma mere & Emilie font arrivées , m'ont vu fur la porte de la maifon , ont mis pied à terre , & l'humanité les intéreffant pour l'enfant & pour celle que nous fupposions être fa mere , elles n'ont pas voulu paffer outre fans s'informer plus particulièrement de l'un & de l'autre.

Cette jeune paysanne paroiffoit avoir vingt-un à vingt-deux ans , une beauté angélique , un air du monde que la fimplicité de fon habillement ne pouvoit pas déguifer : elle fembloit inquiète , penfifve , agitée de quelque chagrin violent : cette fenfibilité touchante nous prévenoit en fa faveur ; fes regards fembloient nous dire qu'elle étoit malheureufe , & qu'elle méritoit un meilleur fort.

Ses façons étoient refpectueufes , mais aifées & fans contrainte , polies fans être ferviles ; elle nous a témoigné combien elle étoit reconnoiffante de l'intérêt que

nous prenions à ce qui la regardoit , d'une maniere à nous convaincre qu'elle étoit digne de tous nos égards.

Cependant tout ce que nous voyions , l'extrême propreté de la maison , l'élégante simplicité de son petit jardin , la beauté de sa personne , celle de l'enfant , la délicatesse de leur complexion , sa politesse , son air du monde qui avoit de quoi nous surprendre dans une chaumière telle que celle du moindre laboureur , excitoient notre curiosité. Mais ni la bienséance , ni l'humanité , ni le respect qu'inspirent les personnes qui nous semblent malheureuses , ne nous permettoient de lui faire aucunes questions. Nous nous sommes retirés l'esprit plein de cette aventure , convaincus du mérite aussi bien que du malheur des habitans de ce toît rustique , & résolus de découvrir par tous les moyens possibles si leur infortune étoit de nature à être foulagée suivant la médiocrité de nos facultés.

Je vous avoue , mon cher Fitzgerald , que j'ai senti vivement , dans cette occasion , l'avantage des richesses. Je crois qu'Emilie avoit le même sentiment que moi , quoique sa délicatesse l'em-

D'EMILIE MONTAGUE. 77

pêchât de le faire connoître à celui qui l'a rendue pauvre.

Nous ne parlons que de l'aimable inconnue. Emilie est résolue de l'aller voir demain au matin, sous prétexte de s'informer de la santé de l'enfant.

Je crains d'apprendre son histoire, car sûrement elle en a une. Qu'il seroit douloureux pour Emilie d'être instruite de ses malheurs, de savoir qu'ils méritent une commiseration qu'elle n'est pas en état de porter au point qu'elle voudroit !

Adieu ! Je suis tout à vous ,
Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CCVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 24 Octobre.

Nous sommes retournés à la chaudière, & nous en revenons plus convaincus que jamais, que cette aimable fille n'est point née dans l'état où elle se trouve ; nous y avons passé deux heu-

res, & nous avons si bien tourné la conversation, que malgré son extrême modestie, il lui a été impossible de ne pas se trahir. Il lui est échappé des traits qui décelent une éducation peu commune : elle parle correctement & élégamment, ses sentimens sont nobles sans affectation; nous avons parlé de livres, elle a dit peu de chose à ce sujet, mais le peu qu'elle a dit annonce un goût infini.

Quelque envie que nous eussions de savoir sa véritable situation, afin de lui être utiles si elle le mérite, la délicatesse ne nous a pas permis de lui témoigner en aucune manière une curiosité qui auroit pu lui faire supposer que nous avions des idées défavantageuses à son égard.

Elle étoit singulièrement affectée de la tendre humanité qu'Emilie a montrée à l'occasion du danger que l'enfant courut hier, des caresses qu'elle lui a prodiguées, & de la manière polie & affectueuse dont elle s'intéressoit en particulier à ce qui la regardoit. En effet Emilie lui a fait des offres générales de service d'un ton si honnête, & avec

des ménagemens si engageans , qu'elle sembloit plutôt lui demander une grace que désirer de l'obliger.

Elle a remercié Emilie avec un air mêlé de surprise & de reconnoissance , qu'il est difficile de rendre avec précision : ses remercimens avoient pourtant je ne fais quoi d'embarrassé qui m'alarme un peu. Elle a refusé absolument de venir à Bellfield ; je ne fais que penser de ce refus.

Emilie fortement prévenue en sa faveur , répondroit de sa conduite sur sa propre vie , & moi , je vous avoue que j'ai quelques doutes.

Quand je considère d'un côté l'inhumanité artificieuse des hommes livrés à leurs passions & vendus au crime , & de l'autre , la générosité romanesque & la confiance trop crédule des femmes les plus aimables ; quand je réfléchis que celles-ci aiment sans réserve , qu'elles s'imaginent follement que l'homme qui leur est cher a toutes les vertus , leur innocence ne leur permettant aucuns soupçons ; quand je pense à la retraite actuelle de cette jeune personne , si peu convenable en apparence à son éducation ; quand je contemple sa beauté , ses

graces , cet air tendre & mélancolique ,
 marque non-équivoque de la plus vive
 sensibilité ; en un mot , quand je vois
 l'enfant , l'extrême tendresse qu'elle a
 pour lui , j'ai des craintes dont je ne suis
 pas maître.

Je suis aussi convaincu qu'Emilie de
 la bonté de son cœur ; je ne suis pas
 également certain que , par une suite de
 circonstances malheureuses , cette bonté-
 là même n'ait pas été la cause de son
 infortune.

Nous avons compagnie à dîner : je
 vais recevoir les dames. Adieu ! jusqu'à
 ce soir.

A dix heures du soir.

Il y a environ trois heures qu'Emilie
 a reçu l'incluse de la part de notre belle
 inconnue.

Adieu !

ED. RIVERS.

» A MISTRESS RIVERS.

» MADAME ,

» Quoique j'aie toutes sortes de rai-
 » sons de souhaiter que le malheureux

D'EMILIE MONTAGUE. 81

» événement qui m'a conduite ici, reste
» inconnu ; cependant votre généreuse
» compassion pour une étrangere, qui
» n'a d'autre droit à vos bontés que ses
» malheurs apparens, & dont la situa-
» tion suspecte pourroit lui faire tort dans
» un esprit moins noble que le vôtre ,
» m'a déterminée à vous confier un se-
» cret que j'avois résolu de tenir éter-
» nellement caché.

» La visite dont vous m'avez hono-
» rée ce matin, Madame, me remplit
» d'une tendre confiance en vous. J'ai
» lu, j'ai admiré dans vos yeux un ai-
» mable combat entre le violent désir
» de connoître la nature de mes cha-
» grins pour les adoucir, & la délica-
» tesse qui vous a interdit toute ques-
» tion, de peur d'alarmer ma sensibilité
» & mon amour-propre.

» Je ne risque rien de confier à un
» cœur comme le vôtre, des choses
» qui m'attireroient mille reproches de
» la part du monde ; reproches que
» je me flatte cependant de n'avoir pas
» mérités.

» Vous avez eu la bonté de dire qu'il
» y avoit quelque chose dans mon air
» qui annonçoit une naissance au-dessus

» de ma situation présente. Il est vrai ,
» Madame , j'ai le bonheur de ne point
» tromper votre généreuse prévention.

» Mon pere étoit un officier de fa-
» mille & de mérite. J'étois encore en-
» fant lorsqu'il eut le malheur de perdre
» ma mere. Il se chargea lui-même du
» soin de mon éducation , & jamais pere
» ne s'acquitta avec tant de bonté de
» ce devoir précieux : il me donna tous
» les talens , toutes les connoissances
» convenables à mon sexe ; & si je puis
» lui faire un reproche , c'est d'avoir
» plus consulté sa tendresse pour moi
» que sa fortune.

» Comme il avoit quelque bien au-
» delà de sa commission , l'amour pa-
» ternel l'emporta dans son cœur sur
» la passion qu'il avoit pour sa profes-
» sion ; & quand j'eus atteint l'âge de
» quinze ans , il résolut de quitter le
» service , pour travailler plus efficace-
» ment à ma fortune & à mon établis-
» sement ; mais tandis qu'il étoit en traité
» pour sa compagnie , une fièvre me
» l'enleva dans peu de jours. Je restai
» seule , orpheline , avec un peu plus de
» cinq cens livres sterlings dont j'entrai
» d'abord en possession , suivant les dis-
» positions de son testament.

» Je sentoïis trop vivement la perte
 » que je venois de faire d'un si bon pere ,
 » pour être affectée de toute autre con-
 » fédération. Avant que je fusse assez à
 » moi-même pour songer sérieusement
 » aux moyens de subsister honnêtement,
 » une amie de mon âge que j'aimois ten-
 » drement , qui retournoit alors chez son
 » pere , au nord de l'Angleterre , après
 » avoir passé quelques années à Londres
 » pour y recevoir une éducation con-
 » venable à son rang , me pressa de l'ac-
 » compagner & de passer quelques an-
 » nées avec elle à la campagne.

» Je trouvai dans ma chere Sophie tou-
 » te la consolation que pouvoit recevoir
 » une affliction pareille à la mienne. Elle
 » pressa son pere de me retenir. Voyant
 » en effet que le bonheur de sa fille dé-
 » pendoit de ma compagnie , il voulut
 » que je restasse chez lui. J'y vivois dans
 » les tranquilles délices de l'amitié , au
 » sein de ces plaisirs innocens , qui nous
 » rendroient trop heureuses si le cœur sa-
 » voit s'en contenter. Il y avoit trois ans
 » que je demeurois avec Sophie , lorf-
 » qu'un jeune Baronnet , d'une figure aussi
 » aimable que son ame étoit noire , vint
 » interrompre le cours de notre félicité.

» C'étoit au bal que Sophie eut le mal-
» heur de fixer son attention : elle étoit
» belle fans avoir les traits réguliers ,
» d'une taille élégante , d'une complexion
» délicate : elle avoit un air de jeuneffe ,
» de douceur , de fenfibilité , de candeur
» & d'innocence qui sembloient ne de-
» voir inspirer que des passions pures &
» innocentes comme elle , & qui au-
» roient défarmé un cœur moins cor-
» rompu que celui d'un homme qui ne
» l'admiroit que pour la perdre.

» C'étoit un bouton de rose que le
» soleil n'avoit point encore ouvert :
» elle n'aimoit point , parce que son ten-
» dre cœur n'avoit point trouvé d'objet
» digne de lui. Elle avoit l'ame désinté-
» ressée , jusqu'à un excès romanesque.

» Son pere étoit en Hollande , où la
» mort d'un parent l'avoit appelé pour
» recueillir le peu de bien qu'il lui avoit
» laissé. Ainsi nous étions seules , fans
» protection , livrées à une jeuneffe fans
» expérience , maîtresses de notre con-
» duite. J'étois l'aînée , & j'entrois dans
» ma dix-huitième année , lorsque le mal-
» heureux fort de Sophie la conduisit au
» bal , où elle vit pour la première fois
» Sir Charles Verville.

» Il danfa avec elle , & tâcha de ga-
 » gner fon cœur par tous ces petits foins,
 » & ces attentions flatteufes dont notre
 » fexe crédule eft fi fouvent la dupe. Il
 » étoit tendre , timide , modeste , ref-
 » pectueux ; il avoit les yeux toujours
 » fixés fur elle , & s'il rencontroit les
 » fiens , il les baiffoit modestement ,
 » comme s'il eût craint de l'offenfer.

» Il demanda la permiffion de ve-
 » nir s'informer le lendemain de fa
 » fanté. Il vint , il fut charmant , poli ,
 » aimable , doux , tendre , infinuant ,
 » avec cet extérieur gracieux propre à
 » embellir la vertu , ou à cacher la lai-
 » deur du vice. Le voir & l'aimer étoit
 » prefque la même chofe.

» Il demanda une feconde faveur , la
 » grace de continuer fes vifites , ce qu'il
 » obtint aifément. Pendant deux mois
 » nous le vîmes tous les jours : fa con-
 » duite n'avoit pas de quoi alarmer le
 » cœur le plus timide. Quelle confiance
 » ne devoient donc pas avoir deux fil-
 » les de notre âge , fimples , finceres ,
 » qui n'avoient aucune connoiffance du
 » monde , & fi fortement prévenues en
 » faveur d'un homme dont la conver-
 » fation & l'honnêteté extérieure an-

» nonçoient une ame où regnoient tou-
» tes les vertus ?

» J'avoue en rougissant que la pré-
» férence sensible qu'il donnoit à mon
» aimable amie , fut la seule circonstance
» qui préserva mon cœur d'un amour
» qui fit sa perte.

» Il chercha à la séduire par tous les
» artifices spécieux que le vice peut in-
» venter pour tromper l'innocence : son
» respect & son estime sembloient éga-
» ler sa passion : il lui parloit d'honneur ,
» de vertu , des délices d'une union où
» l'on ne consulte que les tendres af-
» fections de l'âme : il désiroit le retour
» du pere de Sophie , pour la lui de-
» mander en mariage , disant qu'il comp-
» toit impatiemment les heures d'une
» absence qui retardoit son bonheur :
» il engagea même mon amie à mander
» elle-même à son pere ses assiduités &
» ses vœux.

» Le cœur de Sophie , neuf en amour ,
» se livra avec trop de confiance & de
» vivacité à un tendre sentiment : elle
» aimoit , elle idolâtroit l'homme le
» plus vil , le croyant le plus vertueux :
» elle se feroit fait un crime , un sacri-
» lège , d'avoir aucune volonté opposée
» à la sienne.

D'EMILIE MONTAGUE. 87

» Après quelques mois d'une assiduité
» constante , lorsque Sophie attendoit
» son pere sous peu de jours, Sir Char-
» les Verville dit, comme un mot échap-
» pé par mégarde , qu'il désireroit avoir
» moins de bien , afin d'être plus sûr
» d'être aimé pour lui seul : puis il blâma
» cette délicatesse qu'il attribua à l'excès
» de son amour ; & en protestant de
» mourir plutôt que de soupçonner son
» amante d'aucune vue intéressée , il
» souhaita d'être convaincu que sa ten-
» dresse pour lui étoit sans réserve.

» Cette fille innocente , généreuse ,
» désintéressée , impatiente à l'excès de
» lui témoigner la sincérité de son affec-
» tion, donna dans le piège que cet homme
» artificieux lui tendoit. Il lui en demanda
» une preuve qui-la conduisit à sa perte.
» Elle consentit à fuir avec lui dans quel-
» qu'endroit retiré , à vivre là quelque
» temps seule avec son amant , après quoi
» il l'épouseroit publiquement.

» Il parut extasié de cet excès de com-
» plaisance ; & pour mieux cacher ses
» cruels desseins , il fit semblant d'hésiter ;
» il prétexta quelques raisons de refus ,
» parce qu'il favoit qu'elles piqueroient
» la générosité d'une ame innocente , qui

» n'ayant point de méchanceté, n'en soup-
 » çonne personne ; desorte que par ses in-
 » dignes artifices il l'amena jusqu'au point
 » de se dévouer elle-même à l'opprobre
 » & au plus grand des malheurs.

» Afin cependant de tenir cette démar-
 » che aussi secrète qu'il étoit possible,
 » car il affectoit d'être extrêmement ja-
 » loux de conserver un honneur qu'il fon-
 » geoit à sacrifier à sa passion, il fut con-
 » venu entre eux qu'il partiroit immé-
 » diatement pour Londres, & qu'elle le
 » suivroit sous prétexte d'aller faire une
 » visite à une parente qu'elle avoit à quel-
 » ques milles de cette ville. La grande dif-
 » ficulté étoit de me cacher cette démar-
 » che.

» Jusqu'à ce moment, Fanny avoit été
 » la confidente de ses pensées les plus se-
 » crètes ; & je ne crois pas qu'il eût pu lui
 » persuader de me tromper, s'il n'eût pas
 » commencé par lui faire une fausse con-
 » fidence, lui disant que j'étois amoureuse
 » de lui, & qu'il seroit aussi cruel qu'im-
 » prudent de me confier un pareil secret.

» Rien ne montre mieux l'empire ty-
 » rannique de l'amour, jusqu'à quel point
 » il peut aveugler l'ame & absorber tou-
 » tes ses facultés, que le déguisement dont

D'EMILIE MONTAGUE. 89

» Sophie usa dans cette occasion avec l'a-
» mie la plus chere qu'elle eût au monde.

» L'amour fait ce qu'il veut de nos
» cœurs. Je n'eus aucun soupçon de ce
» qui se tramoit; ma Sophie m'e sembloit
» tranquille à son ordinaire. Elle m'en-
» voya pour quelques semaines chez une
» parente. Sir Charles avoit pris la route
» de Londres. Je partis, & dès le jour
» suivant, Sophie suivit son amant infa-
» me, laissant deux lettres, l'une pour son
» pere, l'autre pour moi, conçues de ma-
» niere à nous faire croire qu'ils étoient
» mariés secrètement.

» Quelle fut ma désolation, quel fut le
» chagrin de ce pere infortuné, en appre-
» nant une démarche si peu conforme aux
» leçons d'honneur & de vertu qu'il avoit
» données à sa fille! Son caractère natu-
» rellement sévere le porta à la bannir
» entierement de son cœur, à la deshéri-
» ter, & à donner tout son bien à un neveu
» qui étoit encore à l'Université.

» Pour moi, je fus touchée de com-
» passion, de tendresse & du chagrin le
» plus vif: j'allai à Londres, je pris tous
» les moyens que la prudence m'inspira
» pour découvrir sa retraite sans publier
» sa honte. Mes recherches furent inutiles.

» Je la pleurois depuis près d'un an , lorsqu'
 » qu'étant dans cette ville chez une amie
 » de ma mere , une servante qui avoit
 » servi Sophie , me reconnut dans la rue.
 » Je l'arrêtai : elle me dit que Sophie étoit
 » dans la peine , abandonnée par son
 » amant , au moment où son état exigeoit
 » les plus tendres secours.

» Mon cœur fut ému : je la priai de me
 » conduire chez Sophie. J'y courus , je la
 » trouvai dans un appartement assez mi-
 » sérable , dont la propreté seule pouvoit
 » faire supposer qu'elle avoit été plus heu-
 » reuse autrefois. La servante qui me con-
 » duisit la servoit encore , & m'annonça ,
 » pour éviter l'effet d'une surprise dans
 » l'accablement où elle se trouvoit.

» Elle étoit dans son lit , pâle , maigre ,
 » tenant entre ses bras l'aimable enfant
 » que vous avez vu. Quoique je me fusse
 » fait annoncer , elle ne put me voir sans
 » altération. Je volai à elle ; elle se leva
 » sur son séant , se jetta à mon cou , &
 » me tenant étroitement serrée malgré sa
 » foiblesse , elle dit : ' Ma chere Fanny !
 » est-il possible ! ' & elle s'évanouit.

» Nous eûmes de la peine à la faire
 » revenir : elle reprit peu-à-peu l'usage
 » de ses sens : elle parut un peu plus calme.

» Ses yeux étoient tendrement fixés sur
 » moi, elle ferroit ma main dans les sien-
 » nes, ses larmes couloient en silence,
 » elle regardoit son fils, puis elle me re-
 » gardoit : elle vouloit parler, l'extrême
 » agitation de son cœur l'en empêchoit.

» Je la priai de se tranquilliser, & lui
 » promis de passer la journée avec elle.
 » Je n'osai pourtant pas lui dire que nous
 » ne nous quitterions plus, de crainte de
 » lui causer une émotion trop vive pour
 » l'état de foiblesse où je la voyois.

» Je pris une chambre dans la même
 » maison, déterminée à lui donner tous
 » mes soins jusqu'au parfait rétablissement
 » de sa santé : après quoi j'espérois que
 » ma petite fortune & notre industrie
 » pourvoiroient suffisamment à nos be-
 » soins. Je passai la nuit auprès de son lit.
 » Elle eut quelques heures de repos, &
 » le lendemain elle parut un peu mieux.
 » Elle me conta alors les particularités
 » dont j'ai déjà fait mention : seulement
 » elle adoucit autant qu'elle put la con-
 » duite barbare d'un homme infame, dont
 » je ne saurois prononcer le nom sans
 » horreur.

» Elle eut un peu de fièvre après-midi.
 » Je fis appeller un médecin ; il dit qu'elle

» étoit en danger : le mot me perça le
 » cœur. La fièvre augmenta , je ne la
 » quitterai pas un moment.

» Le lendemain au matin elle me fit
 » appeler : je volai à son lit ; elle me prit
 » la main , & me regardant avec une ten-
 » dresse touchante que je ne puis expri-
 » mer : ‘ Ma chere amie , mon unique
 » amie , me dit-elle , je me meurs ; le ciel
 » vous envoie pour recevoir le dernier
 » soupir de votre malheureuse Sophie. Je
 » voudrois mourir avec la bénédiction &
 » le pardon de mon pere : je n’aurai pas
 » cette consolation ; je n’ose les deman-
 » der.

» La foiblesse de mon cœur m’a per-
 » due ; celui à qui je me suis sacrifiée
 » m’abandonne. Il m’abandonne , & j’au-
 » rois donné pour lui mille vies , si je les
 » avois eues : il me laisse périr avec cet
 » enfant , gage infortuné de mon amour
 » & de sa passion. Je l’aime encore malgré
 » son inconstance : ma tendresse n’en est
 » que plus vive ; & la douleur que j’ai de
 » le perdre me met au tombeau !’

» Sa voix s’affoiblissoit ; elle garda un
 » moment le silence , puis elle reprit en
 » ces termes :

» ‘ Je vous en conjure , ma chere , n’a-

» bandonnez pas cet enfant. Je sens tous
 » les inconvéniens d'une pareille deman-
 » de : je sens à quoi j'expose ma tendre
 » amie. Fanny , si vous m'aimez , ne l'a-
 » bandonnez pas : sauvez ce cher enfant
 » du malheur qui le menace : qu'il trouve
 » dans vous une mere aussi tendre & plus
 » vertueuse que la sienne !

» Je vous perds en vous confiant ce
 » dépôt infortuné ; je le fais , hélas ! qui
 » aura donc pitié de cet innocent ?

» Mon cœur étoit trop affecté , pour
 » que je pusse lui répondre : je pressois
 » l'aimable enfant contre mon sein , je
 » lui donnois mille baisers , je l'arrosais
 » de mes larmes.

» Elle me comprit ; un rayon de plaisir
 » brilla dans ses yeux. Je redoublois mes
 » caresses au tendre enfant que je tenois ;
 » elle nous regardoit avec une affection
 » touchante. Alors , joignant ses mains , &
 » adressant au ciel une fervente priere ,
 » elle expira sans pousser une plainte——

» Je n'ai pas besoin , Madame , de vous
 » dire le reste. L'éloquence des Anges ne
 » seroit pas capable de peindre ma dou-
 » leur. Je voyois mon amie , une des plus
 » belles & des plus charmantes personnes
 » de son sexe , étendue sans vie sur le lit

» de la mort , son cœur trompé par l'in-
» gratitude de celui qu'il aimoit , sa répu-
» tation flétrie aux yeux du public , son
» fils innocent devenu la victime de l'op-
» probre de sa mere ; & tous ces malheurs
» causés par une sensibilité , le partage des
» plus belles ames , par cette noble can-
» deur , cette intégrité , cette généreuse
» confiance qui ne connoît point les soup-
» çons.

» Dans les transports de ma douleur , je
» baifai les levres livides de ma Sophie ,
» je lui parlai comme si elle eût pu m'en-
» tendre , je lui promis d'avoir soin du
» tendre enfant qu'elle m'avoit confié ,
» qui me fourioit tendrement & me fer-
» roit avec ses petites mains , comme s'il
» eût compris ce que je disois.

» Dès que ma douleur fut assez calmée
» pour me permettre d'écrire au pere de
» Sophie, je lui mandai la mort de sa fille,
» & tout ce qu'elle m'avoit révélé avant
» de rendre le dernier soupir : il eut la
» cruauté de refuser de voir l'enfant.

» Je dédaignai d'écrire au meurtrier de
» ma chere amie : je me retirai dans ce
» village , résolue d'y rester inconnue , de
» consacrer ma vie à élever cet aimable
» enfant , & de travailler pour fournir à

» notre subsistance , espérant que le ciel
 » béniroit mon travail en faveur de la pu-
 » reté de mes vues.

» La fidelle servante qui avoit été atta-
 » chée à Sophie , témoin de tous ses mal-
 » heurs , & de mon amitié , a voulu me
 » suivre : nous travaillons l'une & l'autre
 » pour les marchandes de modes des villes
 » voisines , & avec le peu de bien que
 » j'ai , nous subsistons dans l'état que vous
 » avez vu.

» Je sens les conséquences de la tâche
 » dont je me suis chargée. Je fais que je
 » dois renoncer au monde & à tout es-
 » poir de bonheur ; cependant je n'aban-
 » donnerai pas cette innocente créature ;
 » je ne tromperai pas la confiance de mon
 » amie , qui , en expirant , a paru se con-
 » soler de tous ses malheurs , dans l'espoir
 » que je voudrois bien servir de mere
 » au fruit infortuné de sa foiblesse.

» Vous avez eu la bonté de me faire
 » des offres de service. Sir Charles Ver-
 » ville est mort. Une fievre ardente , fruit
 » de son intempérance , l'a enlevé subite-
 » ment. Son frere , Sir William Verville ,
 » est un homme d'un tout autre carac-
 » tere. Si le Colonel Rivers pouvoit , par
 » les connoissances qu'il a dans le grand

» monde , faire parvenir jusqu'à lui cette
 » histoire , je ne doute pas que mon petit
 » Charles ne pût espérer un fort plus heu-
 » reux que ma pauvreté ne peut le lui
 » procurer.

» Votre générosité , Madame , me dis-
 » pense de vous en dire davantage. Etre
 » malheureuse & ne l'avoir pas mérité ,
 » c'est un double titre pour réclamer votre
 » protection.

» Vous êtes au dessus des vils pré-
 » jugés du vulgaire : vous aurez pitié
 » d'une victime malheureuse d'un amour
 » sans défiance : vous détesterez la mé-
 » moire de son infame séducteur : vous
 » m'approuverez d'avoir rempli les der-
 » nières volontés de Sophie , dont l'ami-
 » tié me faisoit un devoir , sans égard
 » pour les maximes intéressées du mon-
 » de : vous voudrez bien employer vo-
 » tre crédit pour rendre service à ce pau-
 » vre petit orphelin qui vous a intéressé
 » en sa faveur.

» Il ne me convenoit pas , Madame ,
 » d'accepter l'honneur que vous m'avez
 » fait espérer , de vous aller rendre mes
 » devoirs à Bellfield , jusqu'à ce que je
 » vous eusse fait connoître ma situation ,
 » la naissance de cet enfant , & les évé-
 » nemens

» nemens qui me retiennent ici. Si vous
 » approuvez ma conduite , je m'estimerai
 » heureuse d'être admise à vous remer-
 » cier , vous Madame , & le Colonel Ri-
 » vers , de l'intérêt que vous avez bien
 » voulu prendre au fort d'une infortunée
 » qui , avant toutes choses , devoit justifi-
 » fier à vos yeux des apparences qui au-
 » roient pu vous la faire regarder com-
 » me indigne de vos bontés.

» Je suis , Madame , avec le plus pro-
 » fond respect & la plus parfaite recon-
 » noissance ,

» Votre très-humble Servante
 » FRANÇOISE WILLIAMS ».

Votre cœur , mon cher Fitzgerald ,
 vous dira ce que nous avons senti en lisant
 cette lettre. Emilie , dont le tendre cœur
 compatit autant aux foibleffes qu'aux
 malheurs d'autrui , ira demain prendre
 cette fille héroïque & son petit pupille
 pour les garder ici une semaine , & nous
 verrons ce que l'on peut faire pour eux.

Vous connoissez Sir William Verville :
 allez le trouver , faites-lui lire la lettre
 ci-incluse : c'est un homme d'honneur ,
 & je suis sûr qu'il prendra soin d'un
 pauvre orphelin qui , si son pere n'eût

pas été un monstre dénaturé , auroit hérité des biens & du titre dont Sir Guillaume jouit à présent.

Y a-t-il un affassin , un voleur de grand chemin , qui ne soit la probité même en comparaison de ce vil séducteur , de cette ame basse qui a si indignement trompé l'innocence d'une fille sans défiance ? Qu'il est doux pour moi de penser dans ce moment que jamais personne n'a poussé un soupir de remords dont je fusse la cause !

Je plains la malheureuse victime d'une tendresse estimable en elle-même , quoique sujete aux plus terribles conséquences, lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison.

Cet excès d'amour qui fait que les femmes se livrent sans réserve à la discrétion de l'objet de leur tendresse , doit être pour les hommes une double obligation d'agir envers elles suivant les principes de l'honneur le plus délicat.

Vertueux par décence & par une aimable délicatesse de sentiment , plutôt que par raisonnement & par principes , naturellement tendre , même jusqu'à l'excès , emporté par des idées romanesques , le sexe foible se laisse aisément séduire par tout ce qui gagne sa confiance , & pique sa générosité.

D'EMILIE MONTAGUE. 99

La plume me tombe des mains ; mon cœur est attendri à un point qui me rend incapable de quoi que ce soit.

De grace , ne tardez pas un moment d'aller trouver Sir Guillaume Verville.

Adieu !

Votre affectionné
ED. RIVERS.

LETTRE CCIX.

Au Colonel RIVERS.

Le 28 Octobre.

QUELLE histoire tragique ! J'en suis également touché & surpris. Ma chere Isabelle a répandu des larmes de compassion sur le tombeau de la pauvre Sophie. Graces au ciel ! il y a peu d'hommes aussi méchans que Sir Charles Verville. Cette féroce insensibilité n'est pas dans la nature.

Le cœur humain a été créé foible & non méchant : il est avide de plaisir & de gain , mais ce désir est accompagné d'un sentiment de bienveillance qui l'empêche

de chercher l'un & l'autre dans la ruine de nos semblables.

Rien n'est plus faux que de dire que nous sommes naturellement vicieux : la nature, il est vrai, nous porte à satisfaire notre amour-propre de quelque espèce qu'il soit ; mais cet amour-propre n'est point un mal en lui-même ; il ne le devient que par l'excès où il se porte, ou l'abus qu'on en fait.

Les passions malfaisantes ne sont point inhérentes à notre nature ; elles se forment par degrés, & naissent ordinairement du chagrin, de la misère, des espérances trompées. Un homme méchant est un caractère dépravé.

Combien cette malheureuse fille doit avoir souffert ! Il n'y a point de supplice pareil à celui d'un cœur vertueux qui désire d'agir d'une manière convenable à la dignité de son être, & que la passion emporte à agir autrement.

A une heure.

Je suis allé chez Sir William Verville : il est à Bath ; je lui écrirai ce soir, & lui enverrai la lettre de l'amie de Sophie ; vous aurez sa réponse aussi-tôt que je la recevrai.

D'EMILIE MONTAGUE. 101

Nous allons dîner à Richemont chez le Lord H —.

Adieu ! mon cher Rivers ; Isabelle se plaint de votre silence , vous n'avez pas répondu à sa lettre ; je vous croyois trop galant , pour négliger ainsi une femme dont la conversation vous flatta autrefois.

Adieu !

Votre ami
J. FITZGERALD.

LETTRE CCX.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield , le 30 Octobre.

JE suis impatient de savoir ce que Sir William Verville vous répondra , quoique je ne doute pas , mon cher ami , qu'il n'agisse comme il convient à un homme d'honneur. Nos villageois sont ici , & nous ne les laisserons point aller que leur sort ne soit décidé. Je n'ai point dit à Miss Williams la démarche que je vous ai prié de faire pour elle.

Emilie est enchantée de cette aimable

file : je voudrois bien pouvoir la retenir, comme une compagne agréable de son âge & de son sexe, dont les idées sympathisent avec les siennes, & qui étant dans la même saison de la vie, voit les objets sous le même point de vue : c'est tout ce qui manque au bonheur d'Emilie.

Je ne puis parler de ressemblances d'idées, sans observer combien les vôtres sont exactement conformes aux miennes. Parmi le grand nombre de mes connoissances, je n'ai jamais trouvé d'esprit qui s'accordât si parfaitement avec le mien, que le vôtre, mon cher Fitzgerald : heureuse sympathie qui est un plus fort lien pour l'amitié, que tout votre mérite sans cette conformité de caracteres !

Oui, mon ami, l'homme naît vertueux ; c'est mon sentiment comme le vôtre. L'éducation seule & le mauvais exemple nous rendent méchants.

Supposer les autres vicieux, c'est non-seulement le moyen de les rendre tels, mais encore une voie sûre de le devenir nous-mêmes.

Cette méthode d'éducation fautive & mal dirigée, qui nous donne des préju-

gés pour des vérités, fait de nous des bêtes farouches par rapport à nos semblables, plutôt que des frères unis par les liens communs de la société, & portés à procurer le bien général en cherchant à faire le nôtre.

Il n'y a point de maxime que je croie plus vraie que celle-ci : » Le véritable » amour-propre est le même que l'amour » social ». Les passions qui font le bonheur des individus, tendent directement au bien général de l'espece.

L'Auteur bienfaisant de la nature a uni ensemble le bien public & le bien-être particulier : l'homme s'est efforcé en vain de les séparer; & ses téméraires efforts à cet égard ont presque détruit l'un & l'autre.

C'est un grand chagrin pour moi, d'être obligé de dire que la législation de plusieurs Pays semble avoir pris à tâche de renverser cet ordre d'une sage providence, qui a voulu que nous fissions le bonheur d'autrui en travaillant au nôtre.

Nous en avons mille preuves sensibles; mais il n'y en a point de plus frappante, selon moi, que celle qui se tire d'un point qui intéresse également le bonheur & la vertu de presque toute

l'espèce humaine, je veux dire le mariage. La contrainte qui l'accompagne presque par-tout, tend à encourager le célibat, & le libertinage qui en est la suite fatale ; à renforcer la tyrannie domestique ; à soumettre les tendres & généreuses affections d'une jeuneffe vertueuse, à la direction des ames corrompues que l'avarice domine ; à condamner les innocentes victimes du devoir, à une vie pleine de dégoûts, de froideur, peut-être de crimes ; à rassembler les biens en un petit nombre de mains, ce qui est directement opposé à l'esprit de notre constitution ; à favoriser cette inégalité excessive qui rend une partie des hommes malheureuse, sans ajouter au bonheur de l'autre ; à détruire à la fois la félicité domestique des individus ; à contredire la volonté de l'Être suprême qu'il a écrite en caracteres visibles dans le grand livre de la Nature, & à sapper les fondemens de la forme de gouvernement la plus parfaite qu'il y ait sur la terre.

La belle & longue période, tout-à-fait dans le style de Cicéron, dira votre chere Isabelle ! Il me semble la voir prendre ses tablettes & écrire Rivers pour une période d'un mille. Elle me permettra pourtant de continuer.

Les peres & meres ne font ordinairement attention qu'à l'égalité de fortune ; tandis que l'égalité d'âge , la conformité d'humeur , de caractère , des qualités personnelles , de la naissance , de l'éducation , de l'esprit , des sentimens , font la base solide de ce goût vif , de cette tendre amitié , fans quoi cette union ne mérite pas le nom sacré de mariage.

On peut forcer une jeuneffe timide & complaisante à se jeter dans les bras de la vieilleffe & de l'infirmité. Un Lord peut engager la fille d'un Bourgeois qu'il méprise , à réparer sa fortune en désordre , & l'éclat d'un titre peut flatter la vanité d'une jeune personne , au point de lui faire sacrifier des intérêts plus chers. Des mariages de cette espece sont des prostitutions qui n'en sont pas moins honteuses , quoiqu'elles n'en portent pas le nom.

Les hommes qui se marient par des motifs intéressés , sont inexcusables ; mais la modestie naturelle aux filles les met à cet égard dans la plus cruelle situation , en leur inspirant une fausse honte de refuser les personnes que leurs parens leur destinent & leur présentent comme des objets dignes de leur tendresse.

J'aurois mille autres considérations à ajouter sur cette importante matière : la compagnie qui vient d'arriver m'oblige d'en rester là.

Adieu ! Je suis pour la vie ,

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE CCXI.

Au Colonel RIVERS.

Temple house, le 1 Novembre.

C'est à tort, mon cher Rivers, que vous m'accusez d'une légèreté naturelle en amour & en amitié.

J'ai changé souvent d'amis, j'en viens franchement ; mais ces changemens fréquens avoient moins l'inconstance pour cause, que la précipitation & l'indiscrétion avec lesquelles je m'étois livré à des personnes qui ne méritoient pas ma confiance.

J'eus toujours la folie de me laisser prendre à ces qualités brillantes & agréables qui séduisent au premier abord : ce fut là mon défaut, au lieu de donner la

préférence au mérite solide à qui elle est certainement dûe.

Mon inconstance en amour a été un pur effet de ma vanité. Il y a je ne fais quoi de si flatteur dans la faveur générale des femmes, qu'il faut avoir une grande force d'esprit pour résister à cette espèce de galanterie qui nous la procure, quoiqu'elle soit incompatible avec le véritable bonheur.

J'avoue en rougissant que dans le commencement de mon mariage, ce désir puérile de faire des conquêtes me mit plus d'une fois en danger d'être infidèle à votre aimable sœur, quoique je l'adorasse sincèrement, & que j'eusse infiniment perdu au change. Telle est la force impérieuse de l'habitude.

Je suis à présent dans une parfaite sécurité; ma vanité a pris un autre tour: je me pique de conserver le cœur de la plus aimable des femmes; il est pour moi une conquête plus noble & plus précieuse que les faveurs de cent coquettes, qui seroient également flattées des égards & de l'admiration de tout autre homme, au moins de tout autre qui auroit l'avantage d'être aussi bien né.

Tout contribue à me retenir dans le

vrai chemin de la félicité domestique : la maniere de vivre à laquelle je me suis attaché, le genre de mes occupations & de mes amusemens, votre amitié, votre exemple, votre société, & sur-tout la crainte de perdre votre amitié.

Qu'il y ait en moi un fonds de confiance, & le germe de cette vertu, j'en appelle à votre témoignage & à celui de votre aimable sœur. N'ai-je pas été votre ami presque depuis mon enfance ? Ne suis-je pas toujours l'amant de Lucie ? Oui, je le suis à présent plus que jamais. Elle est mon amie, ma compagne, ma confidente, aussi-bien que ma tendre maîtresse ; son esprit, sa vivacité, ses connoissances agréables répandent la volupté sur des jours qui seroient ennuyeux avec une femme sans talens, fût-elle la beauté même.

Avec ma Lucie, la possession tranquille n'éteindra jamais l'amour : c'est toujours une nouvelle amante ; sa modestie, sa pudeur, sa pureté angélique, les graces naïves de son esprit, égales à celles de sa personne, m'inspirent toujours de nouveaux feux, & me font goûter de nouvelles délices.

Je sens, en la voyant, que si la beauté

est la mere de l'amour , la délicatesse le nourrit.

Vénus lui a prêté son ceste , & partage avec elle la compagnie des Graces.

Toutes mes passions , tous mes desirs , tous mes sentimens sont à présent réunis en un seul point , comme les rayons du soleil se rassemblent au foyer d'un verre ardent.

Lucie est ici. Adieu ! Il ne faut pas qu'elle sache toute l'étendue de son pouvoir sur moi.

Nous comptons que vous viendrez passer la journée de demain avec nous : nous aurons la semaine prochaine un petit bal masqué. Lucie veut consulter le goût d'Emilie sur son habit de bal ; nous devons l'ignorer vous & moi. J'ai prié Mr. & Miss Fitzgerald d'être de la partie : j'enverrai la voiture de Lucie les chercher la veille , ou peut-être irai-je moi-même les prendre.

Adieu ! Le plus constant de vos amis ,

J. TEMPLE.

LETTRE C CXII.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 1 Novembre.

JE reçois dans ce moment une lettre de Mr. Temple qui dissipe toutes mes craintes : il écrit en amant ; il avoue que son cœur a couru des risques depuis son mariage : cet aveu est accompagné d'une franchise qui marque mieux l'état actuel de son ame , que toutes les protestations qu'il pourroit faire.

J'étois inquiet pour ma sœur : cette inquiétude alloit jusqu'à troubler ma tranquillité. En Angleterre , où les femmes mariées sont en général des modèles de vertu , il est d'une extrême conséquence qu'elles aiment leurs maris , & qu'elles en soient aimées. Dans les Pays où la galanterie est plus à la mode , cette affection réciproque n'est pas aussi nécessaire dans le mariage.

Temple rendra ma sœur heureuse tant qu'elle aura son cœur ; si elle vient à le permettre , on doit tout craindre de la

D'EMILIE MONTAGUE. IFF

vivacité d'un caractère, qui ne pourra pas supporter un moment d'indifférence.

Il a cette chaleur de sentiment, qui est le fol le plus convenable aux vertus, & par malheur le plus propre aussi à produire des indiscretions.

Les ames indifférentes, froides & sans passions, ressemblent à des terres stériles : les ames vives & animées sont des terres riches & fertiles, qui, avec une culture convenable, portent toutes sortes de fruits excellens, & rendent au centuple les semences précieuses qu'on leur confie ; mais qui produisent aussi en abondance toutes sortes de mauvaises plantes, si on les néglige.

Le malheur de mon ami Temple a été de perdre son pere & sa mere lorsqu'il étoit encore enfant, & d'avoir été maître de lui-même & d'une fortune considérable à un âge où l'on se laisse emporter à sa passion au delà des bornes de la raison.

Je suis le seul dont il ait jamais pu souffrir les avis, & heureusement pour Lucie, je conserve encore tout l'ascendant que l'amitié m'a donné sur lui dès le commencement.

Cet ascendant, dont je n'ai garde d'a-

bufer, & l'attention extrême de Lucie à étudier ses goûts pour s'y prêter entièrement, & de plus les graces infinies dont la nature a orné son esprit & sa personne, fixeront son étoile errante ; au moins il y a tout lieu de l'espérer.

Il m'écrit qu'il vous a invités, vous & Mistrefs Fitzgerald, à un bal masqué à Templehouse : nous serons bien charmés de vous y voir, & nous nous flattons de ce plaisir.

Vous ne dites pas si vous avez conclu pour la majorité que vous aviez en vue. Au cas que vos affaires vous rappellent incontinent à Londres, Temple vous y fera reconduire.

Adieu ! Tout à vous,

ED. RIVERS.

P. S. On m'apporte dans le moment votre dernière lettre. Vous avez raison : notre séjour en Amérique a fait tort à notre goût : nous avons une imagination bornée ; nous ne savons décrire que les simples charmes de la nature sans ornemens, & nous n'avons pas d'idée de la pompe fastueuse des Pays de l'Orient.

LETTRE CCXIII.

AU Colonel RIVERS, à Bellfield,
. Comté de Rutland.

Le 4 Novembre.

Sir William Verville est de retour à Londres : je l'ai vu ce matin ; il a envie de voir l'enfant. Il me dit que son frere en mourant lui parla de cette déplorable histoire , avec toute l'amertume du remords , en le priant d'avoir soin de ce petit innocent , si on le retrouvoit. Sir Guillaume avoit fait plusieurs recherches , mais toujours inutilement : il s'estime heureux de l'avoir retrouvé , & plaint sincèrement la tendre & indiscrete Sophie.

Il parle de trois mille livres sterlings pour l'enfant , & veut se charger de le faire élever sous ses yeux.

Je lui ai parlé de l'amie de Sophie , qui a sauvé l'enfant des malheurs qui le menaçoient , & j'ai eu le bonheur d'en être écouté favorablement.

Il m'est impossible d'être de votre

mascarade : ce qui me fait beaucoup de peine. L'affaire est à sa crise , & je ne puis m'absenter dans ce moment décisif. Isabelle se flatte que *Mistress Rivers* voudra bien lui faire le détail de la fête , & la mettre dans le secret des habillemens des Dames , quoique vous n'y foyez pas. Elle vous prie aussi de nous envoyer votre belle villageoise avec son petit orphelin : nous nous chargeons de les présenter à *Sir William*.

Je suis trop occupé pour vous en dire davantage.

Adieu ! mon très-cher *Rivers* !

J. FITZGERALD.

LETTRE CCXIV.

A *Mistress FITZGERALD*.

Le 8 Novembre.

Oui , ma chere Isabelle , la politesse est sans contredit une vertu morale. Nous sommes nées pour la société : nous ne pouvons trouver de bonheur réel que dans la société : d'où naît une obligation indispensable pour chaque membre de

cette société, de la rendre aussi aisée, aussi agréable qu'il le peut. Le moyen de remplir convenablement ce devoir social, c'est d'avoir pour les autres tous les égards qui s'accordent avec ce que nous nous devons à nous-mêmes. Ils nous rendront en respect ce que nous leur donnerons en civilité; mais l'impolitesse & le manque de savoir vivre sont des défauts odieux à tout le monde.

Je languis de vous voir, ma bonne amie; le plaisir exquis que j'ai trouvé dans votre société, me donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle simple connoissance; quelque agréable que puisse être une compagnie, elle a peu de charmes pour moi, si vous n'y êtes pas.

Qu'il est dangereux de se livrer aux délices de l'amitié! Elles nous ôtent le goût des sociétés ordinaires. Cependant quels autres plaisirs méritent mieux ce nom? quels autres plaisirs sont plus vifs & plus délicats?

Je fais des préparatifs pour le bal masqué que Lucie nous donne le dix-huit, & je suis bien fâché que vous n'en puissiez pas être: j'aurai la moitié moins de plaisir.

Mon habit est simple & sans parure:

c'est une jolie fantaisie ; Félegance & la propreté en feront tout l'ornement. Je ferai en Bergere Françoisse , Lucie en Sultane toute brillante de diamans , ma mere en Dame Romaine.

A vous dire la vérité , le goût de Rivers a réglé le mien : je fais qu'il aime ces habits de Bergeres , & tout ce qui peut me rendre un moment plus agréable à ses yeux , est un objet digne de toute mon attention.

Adieu !

Votre amie,
EMILIE RIVERS.

LETTRE CCXV.

A MISTRESS RIVERS , à Bellfield , Comté de Rutland.

Londres , le 10 Novembre.

EN vérité , ma chere , l'amitié est une belle invention : c'est de tous les sentimens , après l'amour , celui qui répand le plus de gaieté & d'agrément dans la société.

Cependant les vieilles prudes vou-

droient encore nous envier ce plaisir , tout innocent qu'il est.

Je me souviens que ma tante Cecile , qui est morte à soixante-six ans , sans avoir jamais ressenti un mouvement d'affection pour aucun individu de l'espèce humaine , avoit coutume de me dire qu'une femme prudente & modeste n'aimoit qu'elle-même.

Pour moi je pense que tous les tendres penchans du cœur doivent plutôt être cultivés & excités , que négligés ou étouffés , & que l'on doit toujours se montrer sensible au mérite de l'homme , tout méchant qu'il est.

Je vous aime très-sincèrement , Emilie ; mais la différence du sexe me semble rendre l'amitié plus piquante. La maussade pruderie qui nous défend ces sortes de liaisons , nous prive des plaisirs les plus vifs & les plus innocens dont le cœur puisse jouir.

Le plaisir de plaire , toujours plus fort en nous lorsqu'il a pour objet un ami , est en lui-même une sensation voluptueuse.

Vous allez dire que je suis une coquette même en amitié , & vous pourriez bien avoir raison.

Je suis éperdument amoureuse de mon mari. Mon amour ne m'empêche pas de désirer d'être admirée des autres hommes ; je suis aussi jalouse que jamais de leurs égards , de leurs attentions & de leurs complaisances. Je rends justice à votre aimable caractère , à votre jugement , à vos tendres sentimens pour moi ; malgré cela , j'aime infiniment mieux la conversation de Rivers que la vôtre.

Les femmes ne peuvent guère décemment se dire des choses polies : si elles le faisoient , leurs complimens seroient d'une fadeur insupportable. Mais un ami mâle , — c'est toute autre chose , ma chère ; & dans le premier Traité de Morale que je composerai , ce chapitre n'aura pas moins de cent pages.

Observez , s'il vous plaît , que je ne trouve point du tout mauvais que vous ayez de l'amitié pour Fitzgerald. Je suis le meilleur caractère que l'on puisse voir ; je n'ai rien plus à cœur que d'augmenter la somme des plaisirs innocens de mon mari.

A propos de plaisirs innocens , il me semble que votre charmante belle-sœur est une bonne politique. Elle appelle

D'EMILIE MONTAGUE. 119

chez elle les jeux & les ris pour ôter à son mari l'envie de les aller chercher ailleurs.

C'est une grande mortification pour moi de ne pouvoir pas être de votre mascarade. J'aime à la folie ces fortes d'amusemens, & j'ai un habit d'un goût propre à me faire honneur. Je suis tentée de m'échapper pour un ou deux jours.

Adieu !

Votre fidelle

Is. FITZGERALD.

LETTRE CCXVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 12 Novembre.

Dites, je vous prie, à votre petite Isabelle que je n'entends pas qu'elle gâte mon Emilie.

Je ne veux point de ces amitiés *mâles* qui conviennent tout au plus à des femmes de la nature de la Salamandre. Je me réserve à moi seul tous les tendres penchans d'Emilie, & j'envierois la

moindre part dans son cœur, ou si vous voulez dans son amitié, même à un archange.

Cependant, pour n'être pas trop sévère, car je ne veux pas que l'on me mette au nombre de ces prudes maufades qui défendent toutes sortes d'inclinations aux personnes du sexe, je permets aux filles, de quelque rang, état, âge ou complexion qu'elles soient, de former des liaisons d'amitié avec des objets dignes d'elles.

Il fait un temps magnifique, quoique nous soyons au milieu de Novembre; un vent d'ouest doux & sec, un air doux comme en Avril, & un soleil presque aussi beau qu'en Canada.

Je me suis baigné aujourd'hui dans les eaux pures d'un ruisseau que j'ai au bout de mon jardin, le même qui me recevoit dans son sein à cet âge où l'on ignore les soins & les soucis. Ce souvenir m'a fait un sensible plaisir : plaisir d'autant plus vif, que mon esprit est à présent aussi gai, aussi tranquille qu'il l'étoit dans ces beaux jours d'alégresse & d'innocence.

De tous les préjugés, le plus fort & le plus charmant est celui qui nous attache

tache au lieu de notre naissance. Agréable demeure ! seul séjour du bonheur le plus vrai & le plus pur ! Je me sens d'humeur à composer une hymne aux dieux domestiques. Nous les négligeons trop , ces aimables divinités , protectrices de nos jours ; mais elles s'en vengent bien , car il n'y a de vrais plaisirs que sous leurs auspices.

Je ne fais comment cela se fait , mon cher Fitzgerald ; mais il me semble que mon goût pour la campagne augmente au lieu de diminuer , malgré que la saison soit déjà fort avancée.

Le paysage me plaît , malgré les approches de l'hiver , & Bellfield a encore des attraits pour moi , quoiqu'il soit moins riant que lorsque j'y suis venu. Nous avons assez d'occupations champêtres pour nous amuser sans nous fatiguer. Nous avons une petite bibliothèque choisie dont ma mere nous a fait présent : elle & Emilie sont les plus agréables compagnes qu'il y ait sur la terre : nous avons d'aimables voisines , d'un commerce aisé , & d'une fortune qui n'est pas supérieure à la nôtre , point essentiel auquel on devroit toujours faire

attention, quand on a deſſein de ſe fixer à la campagne.

Les ſoirées commencent à devenir longues, elles n'en ſont pas moins amuſantes : j'aime les plaiſirs de la table, non pour eux-mêmes, car perſonne n'eſt plus indifférent que moi pour la bonne chère, mais parce qu'ils entretiennent les affections ſociales, excitent la joie parmi les convives, & qu'ils rendent les amis ainſi rasſemblés extrêmement chers les uns aux autres.

Les ſoupers d'Emilie ſont divins ; mais la médiocrité de nos revenus nous empêche de les multiplier autant que nous le ſouhaiterions : ſi j'étois riche, ce ſeroit là ma folie.

Pour comble de félicité, Emilie ſe plaît dans la retraite où nous vivons, & met tout ſon bonheur à jouir de ma tendreſſe.

Nous ſommes ſi peu ſeuls, que je trouve les momens où nous pouvons nous parler ſans réſerve beaucoup trop courts. Quand je la quitte, je me rappelle toujours mille choſes que j'avois à lui dire, mille nouvelles idées à lui communiquer ; & je ſuis impatient de

D'EMILIE MONTAGUE. 123

la revoir, & d'ouvrir mon cœur fans contrainte à la plus aimable & la plus charmante des femmes.

Mon bonheur seroit complet, si je ne voyois pas quelquefois ses beaux yeux se couvrir d'un nuage de tristesse, qui se dissipe pourtant au moment qu'ils rencontrent les miens.

Nous allons chez Temple; la voiture est à la porte.

Adieu ! mon très-cher ami !

ED. RIVERS.

LET TRE C C X V I I .

Au Colonel RIVERS.

Le 14 Novembre.

Vous désapprouvez donc les amitiés mâles, mon cher Colonel ? Je vous supposois en général de plus justes notions des choses.

Nous avons raisonné plusieurs heures ensemble, Fitzgerald & moi, sur les mœurs différentes des François & des Anglois par rapport à la galanterie.

La grande question est de savoir si

un homme est plus offensé par la conduite imprudente de sa fille, que par celle de sa femme, ou au contraire.

Il y a bien des choses à dire d'un côté comme de l'autre. Il y a du risque à souffrir la coquetterie, soit dans une femme, soit dans une fille; elle contribue pourtant aux charmes de la conversation; elle met de l'aisance, de la politesse & des graces dans la société; mais elle est dangereuse pour les mœurs,

Cependant les inconvéniens ne sont presque pas à craindre chez nous, où nos loix & nos coutumes ne peuvent avoir que les plus heureux effets, parce qu'elles favorisent les mariages d'inclination, les seuls qui puissent procurer un solide bonheur aux ames bien nées.

La coquetterie des filles a des vues qui s'accordent avec l'honneur; celle des femmes mariées n'a ordinairement aucunes vues: c'est une amufette pour passer le temps.

Quant à la galanterie réelle, les mœurs françoises gâtent l'esprit, au moins celui des hommes: les nôtres sont plus favorables à la paix des familles.

Vous voyez que je tiens admirablement bien la balance du raisonnement.

Si pourtant vous me demandez mon avis, je pense que si l'affection seule formoit toujours les nœuds du mariage, la galanterie seroit une chose inconnue aux femmes mariées:

La vanité & le luxe s'opposent à notre félicité, qui dépend absolument d'un mariage bien assorti. Cependant on fait ce choix important par des motifs quelquefois plus indiscrets & plus légers, pour ne rien dire de plus, que ceux qui nous déterminent dans les affaires les plus ordinaires de la vie.

Je connois un homme qui se croyoit fort amoureux, & qui cependant différa d'épouser sa maîtresse jusqu'à ce qu'il fût en état de lui acheter une vaisselle plate.

Les mœurs modernes sont extrêmement préjudiciables aux tendres affections. Les amans de l'antique chevalerie n'avoient que des dragons ou des géants à combattre; les nôtres ont des monstres bien plus terribles à dompter, l'avarice & l'ambition.

Tout ce que j'ajouterai sur cet objet, c'est que le plus heureux couple que j'aie jamais rencontré, étoit un ministre de village avec sa femme, dont tout le

revenu ne passoit pas cent livres sterlings.

Voilà, je crois, une assez jolie lettre dans le genre philosophique & *sentimental*, quoique d'un style un peu dur.

Tant pis pour vous, mon cher Colonel ! Vous méritez d'essuyer cette dissertation morale, pour n'avoir pas répondu à une lettre divine que je vous ai écrite.

Les idées d'Emilie au sujet de son habit de masque, me plaisent infiniment : elles prouvent que vous êtes encore amant & maîtresse.

Je me souviens que le premier symptôme de tendresse que j'ai ressenti pour Fitzgerald, fut une attention excessive à ma parure : j'essayai vingt coëffures différentes le jour que je l'attendois pour la première fois à Silleri.

Avant que de finir le chapitre de la galanterie, je dois vous dire que je vous fais un gré immense, à vous & à mon tendre époux, de n'avoir jamais parlé de vos exploits amoureux devant Emilie ni devant moi. Il y a dans cette discrétion un raffinement de délicatesse qui nous prouve mieux votre tendresse que tous les vœux & les sermens que les

amans éperdus font capables de faire.

Temple n'a pas eu les mêmes égards : il m'a fouvent choquée par le récit de fes bonnes fortunes ; j'ai remarqué que Lucie n'en étoit pas plus contente que moi , quoiqu'elle n'en témoignât rien , par un excès de ménagement pour fon cher Temple , à qui elle ne voudroit certainement pas faire la moindre peine. Au contraire , je l'ai vue sourire dans de telles occasions ; mais fes yeux presque humides de pleurs étoient en contradiction avec fa galeté affectée.

Une femme qui n'a que de la vanité au lieu d'affection , doit entendre avec plaisir l'énumération de vos conquêtes paffées , & les regarder comme des victimes immolées à la supériorité de fes charmes : on a raifon de lui en faire l'histoire , & même de l'embellir , fi l'on veut. Mais fi vous voulez flatter le cœur d'une femme qui vous aime réellement , & lui causer un tendre plaisir , oubliez vos intrigues paffées pour ne lui parler que de l'amour dont vous brûlez pour elle ; n'offrez jamais à fon imagination le tableau des inclinations que vous eûtes autrefois : nous concevons aifément que vous ne nous ap-

portez pas en mariage les prémices de votre cœur ; mais nous n'aimons pas que vous nous rappelliez cette idée. Je puis me tromper , mais jé parle d'après ce que je sens.

J'aime extrêmement cette réflexion que j'ai lue dans un Roman François.

» Un homme qui ne peut plus compter
 » ses bonnes fortunes , est de tous celui
 » qui connoît le moins les faveurs. C'est
 » le cœur qui les accorde , & ce n'est
 » pas le cœur qu'un homme à la mode
 » intéresse. Plus on est prôné par les
 » femmes , plus il est facile de les avoir ,
 » mais moins il est possible de les en-
 » flammer.

Je souscris à la vérité de cette pensée.

A midi.

Une lettre de votre sœur , qu'on vient de me rendre dans l'instant , m'apprend qu'Emilie est devenue une petite physicienne , qu'elle lit Ray , Derham , & cinquante autres auteurs surannés dont on n'a jamais oui parler , & qu'elle a fans cesse les yeux attachés au verre d'un microscope pour découvrir & admirer les merveilles de la création.

Combien le mariage rend les jeunes femmes studieuses & savantes ! J'espère qu'elle nous donnera de temps en temps un volume de ses découvertes.

Lucie me dit aussi que vous avez de petites querelles d'amitié avec Emilie, de ces petites agaceries amoureuses qui se terminent toujours de la manière la plus agréable.

C'est justement ce qui me manque avec Fitzgerald ; j'ai beau l'agacer, il ne veut point avoir de querelles avec moi. Le vilain petit mari ! Je vous jure que ce n'est pas ma faute : je lui en donne cent occasions par jour, il ne veut pas mordre à la grappe.

Shenstone dit spirituellement » que la » réconciliation est une des plus tendres » parties de l'amour & de l'amitié : » l'ame y déploie une sorte d'élasticité, » comme un corps obligé de rétrograder » revient avec une nouvelle force ».

Qui ne voudroit se brouiller pour avoir le plaisir de la réconciliation ? Je me fâcherai sérieusement contre Fitzgerald, s'il ne veut pas essayer cette douce méthode d'exciter la tendresse.

Dites à votre aimable sœur qu'elle ne sauroit avoir plus de chagrin que je

n'en ai moi-même de ne pouvoir pas
être de votre mascarade.

Adieu !

IS. FITZGERALD.

P. S. Ne pensez-vous pas, mon cher Rivers, que ce qu'on appelle un mariage de prudence est une chose affreuse, détestable ? Il est certainement cruel que des pères & des mères enchaînent ensemble deux créatures innocentes dans une seule maison, contre leur gré, pour s'y tourmenter l'une l'autre, & se plaindre mutuellement d'un sort qu'il ne leur est plus permis de changer, tandis qu'elles auroient pu vivre heureuses sans cette union forcée.

Quand chacun choisit à loisir & à son gré pour soi-même, le mariage est une béatitude ; je commence à croire que l'amour peut durer toute la vie.

Je me peins Fitzgerald & moi nous aimant toujours avec la même affection depuis ce moment passionné où je l'honorai de ma main, jusqu'à cette tranquille vieillesse

D'EMILIE MONTAGUE. 131

où nous dînerons vis-à-vis l'un de l'autre dans deux fauteuils auprès du feu , retirés dans quelque terre , où il fera un grave juge de village , & moi , la respectable femme , la bonne dame de la paroisse : car ce sera là notre fin.

Après tout , je ne pense pas qu'il soit absolument désagréable d'être une vieille femme : ce que l'on perd en agrémens , on le regagne du côté de cette heureuse liberté que l'on a de faire & de dire tout ce que l'on veut.

Adieu !

LETTRE CCXVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield , le 16 Novembre.

M On parent , le Colonel Willmott , vient d'arriver des Indes orientales , chargé de richesses , & plein de l'espérance de me donner sa fille en mariage.

Ma mere a reçu ce matin une lettre

de lui : il la presse très-instamment de ne pas refuser cet établissement ; il met tant de chaleur dans ses prières , que je suis fâché pour lui de voir ses espérances trompées , & que je tâcherai de lui en apprendre la nouvelle avec tous les ménagemens possibles.

Il parle de se rendre à Bellfield mercredi , le jour même du bal masqué de Temple. Je resterai ici pour l'attendre : je tiens un domino prêt , & je le menerai à Temple-house.

Il ignore mon mariage & celui de ma sœur , & je crois qu'il est à propos de lui faire voir Emilie avant qu'il sache le mien. La meilleure maniere de refuser honnêtement son offre , sera de lui montrer l'aimable cause qui m'oblige à ce refus.

Je tâcherai de les faire converser ensemble au bal ; je les mettrai l'un à côté de l'autre au souper , sans qu'ils se connoissent ou se doutent de rien.

S'il la voit , s'il lui parle sans être prévenu qu'elle est la cause qui fait échouer le mariage qu'il a en vue , il ne fauroit manquer de concevoir pour elle cette estime & cette admiration qu'il n'y a point de cœur assez sauvage pour lui refuser.

D'EMILIE MONTAGUE. 133

Sa fille a été élevée hors d'Angleterre, ce qui me fait plaisir, parce que je puis la refuser sans choquer son amour-propre ni celui de son pere; au lieu que si nous nous fussions déjà vus, elle pourroit s'offenser de la préférence que j'ai donnée à une autre.

Elle n'est pas encore en Angleterre, mais on l'attend tous les jours. Au moment qu'elle arrivera, Lucie & moi nous irons la prendre pour l'amener à Temple-houfe. Je souhaite de la voir mariée à un homme digne d'elle. Le Colonel Willmott dit qu'elle est très-aimable, ou plutôt qu'on lui a dit qu'elle l'étoit, car il ne l'a jamais vue.

Je voudrois bien qu'il fût possible de cacher à Emilie les propositions que me fait ce parent: ma délicatesse souffre de les lui apprendre moi ou ma famille: au moins si elle pouvoit en être instruite par quelque voie indirecte, & ne m'en jamais parler.

Mistress Rivers se conduit comme un ange en cette occasion: elle est charmée que je n'aie consulté que mon cœur en me mariant, & parle d'Emilie comme d'un trésor infiniment au-dessus de toutes les richesses de l'Inde. Elle ne fou-

haïte pas même de me voir plus riche que je ne le suis.

Quand même je n'aurois jamais vu Emilie, je n'aurois point épousé ma parente, à moins que l'amour ne nous eût unis.

Ne croyez pourtant pas que j'aie ce mépris romanesque des richesses qui est pardonnable, j'ai presque dit convenable, à dix-neuf ans.

J'ai plus vu de monde que l'on n'en a vu ordinairement à mon âge ; j'ai vu les avantages de la fortune dans leur plus beau jour. Je suis convaincu qu'un honnête homme peut & doit travailler à faire son chemin dans le monde par tous les moyens qui sont compatibles avec l'honneur & la probité : son bonheur réel en dépend.

J'ai toujours cherché à m'avancer, & j'en aurai toujours l'envie, sans jamais y employer des moyens bas & deshonnêtés, & le plus bas à mon gré est celui de vendre sa main en mariage.

Avec quelle horreur ne doit-on pas regarder un homme que l'on achète ? Or un homme qui ne se marie que par des vues d'intérêt, est réellement un homme acheté, dans le sens le plus exact du mot.

D'EMILIE MONTAGUE. 135

C'est un esclave dont on a payé le prix, souvent trop cher, avec cette différence que son esclavage est de plus longue durée que celui des esclaves ordinaires qui coûtent moins.

Adieu ! Je vous écrirai peut-être encore vendredi.

Votre ami :

ED. RIVERS.

LETTRE CCXIX.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

Londres, le 18 Novembre.

LE Capitaine, bientôt le Major Fitzgerald, étant trop affairé pour vous écrire, me prie de tenir la plume pour lui.

Vos villageois sont arrivés : Miss Williams est d'une figure très-intéressante, & le fanfan est un petit Adonis. Je souhaite qu'il soit meilleur que son père, ou il fera un terrible ravage parmi le sexe.

Nous recevons dans l'instant votre lettre : je vous trouve bien singulier de blasphémer la plus belle saison de la vie , l'âge de dix-neuf ans , ce beau printemps de nos jours. » Cette jeunesse aimable ,
 » source délicieuse des plus généreuses
 » foibleffes , où l'esprit s'ouvrant à la
 » vertu , est aussi pur que la lumière du
 » soleil , aussi clair que l'air , aussi doux
 » que l'haleine des zéphirs , gai comme
 » un pinçon , tendre comme un bouton
 » de rose , & aussi fécond que le prin-
 » temps ».

Vous voyez que je fais assez bien mon Shenstone. L'adorable auteur ! Je le conseille à tous ceux qui sont malheureusement imbus des principes détestables de cet amour-propre intéressé , qui est la vertu de notre siècle corrompu.

Le seul moyen d'être bon , c'est de conserver toute sa vie les erreurs & les folies du bel âge , si pourtant on peut leur donner ce nom.

Quant à vous , mon cher Rivers , avec votre air de prudence & de connoissance du monde , permettez-moi de vous dire que vous n'êtes qu'un enfant à cet égard. Je n'en veux d'autre preuve que la joie que vous témoignez d'être ma-

rié à une femme de deux mille livres sterling, tandis que vous auriez pu en avoir une autre de quarante mille.

Vous êtes un enfant, je suis une petite fille, & j'espère que nous resterons tels toute notre vie.

Savez-vous, mon cher ami, que je suis une élève des Muses, & qu'à dix-sept ans je composois de fort jolies pastorales ? Je me le rappelle avec d'autant plus de plaisir, qu'un vieux médecin m'a dit que c'étoit une marque non-seulement de longue vie, mais encore d'une longue jeunesse, ce qui vaut beaucoup mieux.

Il expliquoit ce présage par l'action & l'abondance de ce que je ne fais quels esprits animaux que je ne conçois pas bien, mais que vous comprendrez peut-être mieux.

J'aurois sûrement fait une dixième Muse, si mon pere n'eût pas voulu me servir d'Apollon, & voir mes productions à mesuré qu'elles fortoient de ma verve : les Muses sont des filles honteuses qui ne peuvent pas souffrir qu'on les regarde.

Le génie est comme la sensitive qui se retire dès qu'on la touche.

Votre riche cousin est arrivé: j'espère qu'il aimera Emilie, & qu'il se fouviendra que s'il eût de grandes obligations au pere de Miffress Rivers, il n'en eût pas moins à votre grand-pere:

Il pourroit, fans s'incommoder, sacrifier dix mille livres sterlings pour égayer & embellir les petits soupers d'Emilie.

Adieu! Sir William Verville dîne avec nous, je n'ai que le temps de faire une demi-toilette.

Is. FITZGERALD.

LETTRE CCXX.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield;
Comté de Rutland.

Londres, le 18 Novembre.

VOUS recevrez le même jour, mon cher Rivers, deux de mes lettres à la fois; je n'ai pu différer de vous faire partager un plaisir dont je ressens encore toute l'ivresse; non, il n'y a rien de comparable aux voluptés délicieuses du sentiment; que les larmes qu'il fait

D'EMILIE MONTAGUE. 139

couler ont de douceur ! L'attendrissement est la vraie félicité de l'ame.

Sir Guillaume a vu Miss Williams & le cher enfant ; mais il faut que j'arrête votre cœur sur toutes les circonstances d'une scene si intéressante ; il n'y en a point qui ne soient très-précieuses , & qui ne produisent son effet.

Sir Guillaume est donc arrivé avec empressement ; à peine est-il entré dans la salle , que laissant là les civilités préliminaires , il s'est hâté de nous demander : Où est-il ? où est-il ? Aussitôt notre charmante Miss a couru vers lui , en tenant l'enfant par la main ; le voici , Monsieur , a-t-elle répondu , voici votre neveu. Ah ! mon frere , s'est écrié Sir Guillaume ; puis prenant avec transport l'enfant dans ses bras , & le couvrant de ses baisers & de ses pleurs , il a ajouté : qu'il est touchant ! bon Dieu , qu'il lui ressemble ! Mon cher petit ami (en le pressant contre son cœur) je vous adopte pour mon fils , oui vous ferez mon cher fils. Ensuite il s'est adressé à nous : ne le trouvez-vous pas bien aimable ? Il faut que la corruption endurcisse bien le cœur humain , pour que Sir Charles soit resté insensible au sort d'une aussi attendris-

fante créature ! Il s'est tourné vers Miss Williams : La pauvre mere est donc morte dans la misere , dans la douleur ! Oui , Monsieur , a répondu Miss Williams qui s'effuyoit les yeux , elle n'a reçu en expirant d'autre consolation que de moi seule ; elle m'a recommandé son fils , & j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour entretenir ce malheureux enfant. Mes amis , mes tendres amis , a répliqué Sir Guillaume avec ce ton de bonté qui s'empare de l'ame , & y répand mille douceurs , vos malheurs ont cessé ; vous , vous ferez mon cher enfant (il l'a encore embrassé & ferré contre sa poitrine) & vous , je vous traiterai comme ma sœur ; je vous prie seulement d'achever votre ouvrage , & de continuer de servir de mere au fils de votre amie , à mon fils ; dès ce moment je lui assure trois mille livres sterlings ; & vous , chere Miss , je vous donne une pension de cent cinquante guinées , aux conditions que ma maison fera la vôtre , & que vous me regarderez comme votre ami & votre bon parent.

Miss Williams n'a pu retenir ses pleurs ; nous avons tous embrassé Sir Guillaume , sans avoir la force de parler , tant nous

éfions enchantés & pénétrés de fon procédé! Ah! Rivers, que la bienfaifance a de charmes! C'est le premier rayon de la divinité. Sir Guillaume, dès cet instant, est devenu notre ami intime: des amis de cette trempe font bientôt liés aux ames fenfibles.

Adieu, Colonel! Je pleure encore de cette délicieufe aventure, & je n'ai pas envie de fécher mes larmes.

IS. FITZGERALD.

LETTRE CCXXI.

Au Capitaine FITZGERALD.

Bellfield, le 17 Novembre au matin

LE Colonel Wilmott m'a écrit à moi-même; j'ai reçu aujourd'hui fa lettre. Il ignore encore l'état de nos affaires domestiques: il me croit garçon & m'écrit comme à son gendre futur, ne faisant pas attention que je puis avoir d'autres engagements.

Il me fait son histoire en peu de mots: elle est tout-à-fait romanesque. C'étoit un cadet, & conséquemment sans fortune. A vingt ans il aima une jeune per-

sonne de famille , qui n'étoit pas plus riche que lui. Leurs parens qui avoient d'autres vues , firent partir le jeune homme pour les Indes Orientales , & la jeune Lady resta chez une amie à Londres jusqu'à ce qu'il eut quitté l'Angleterre.

Ils trouverent pourtant le moyen de se voir avant son départ , & ils se marièrent secrettement. Le frere de la demoiselle , ami intime de Willemott , fut seul dans le secret de ce mariage.

Il partit , & confia sa tendre épouse aux soins de son frere , qui sous prétexte de dissiper sa mélancolie & de guérir sa passion , demanda à son pere la permission de la mener avec lui en France , ce qu'il obtint.

Elle y accoucha de l'aimable fille que l'on me destine , & mourut à la suite de cette couche.

Son frere , sans révéler le mystere à sa famille , la fit élever comme la fille de son plus jeune frere qui venoit d'être tué dans un duel en France. Ses parens , qui moururent quelques années après , ayant su au lit de la mort la véritable naissance de cette fille , lui firent un legs par leur testament.

Cependant le Colonel Willemott, après avoir effuyé divers malheurs pendant plusieurs années, durant lesquelles il eut soin d'entretenir une exacte correspondance avec son beau-frere, sans donner de ses nouvelles à aucune autre personne en Europe, a vu la fortune lui devenir favorable, & par une suite d'heureux événemens, il a amassé un bien considérable avec lequel il est repassé en Europe, ayant dessein de me donner sa fille en mariage, par reconnaissance pour mon grand-pere, le seul de toute sa famille qui lui ait témoigné de l'amitié en l'aidant de sa bourse, lorsqu'il quitta l'Angleterre pour s'embarquer. Il a écrit à sa fille pour lui communiquer son dessein, & lui dire de le venir trouver à Londres : elle n'est pas encore arrivée.

A six heures du soir.

Mistress Rivers & Emilie font allées dîner chez Temple, où elles doivent se masquer, pour me surprendre.

A sept heures.

Le Colonel Willmott est arrivé : c'est un bel homme, grand, bien-fait, avec

un air de noblesse qui n'est pas ordinaire. Il est fort brun, &c., ce qui plaira à Isabelle, il a le nez aquilin. On lui donneroit cinquante ans, quoiqu'il ne les ait pas. C'est l'effet du changement de climat : il nous vieillit toujours un peu.

Je lui ai offert un domino qu'il a accepté : il s'habille pour venir au bal avec moi : il ne convient pas que je le laisse seul. Il ne me reste que le temps de vous dire que je suis de tout mon cœur,

Votre ami ED. RIVERS.

LETTRE CCXXII.

A MISTRESS RIVERS, à Bellfield,
Comté de Rutland.

*Londres, le 18 Novembre,
à minuit.*

DEVINEZ avec qui j'ai dîné & soupé aujourd'hui chez un négociant de cette ville ? Avec votre ancien amant, Sir George Clayton, toujours aussi gai & aussi amusant qu'autrefois.

Quelle agréable société vous avez perdue,

perdue , ma chere Emilie ! Il a été un peu déconcerté en me voyant : ma présence l'a fait rougir , mais il est bientôt revenu de son embarras , & a repris d'abord son air infipide & monotone , a fait l'agréable comme à son ordinaire , en fouriant & ricanant fans trop favoir pourquoi.

Il n'a pas fait la moindre mention de vous ; j'ignore s'il se souvient encore de votre nom. Comme il demandoit à quelle fanté l'on boiroit , j'ai dit malicieusement à celle de Rivers ; & il a bu cette fanté , fans faire semblant d'avoir jamais entendu parler de cet homme.

Les *Misses* de la Ville l'admirent prodigieusement , & en font également admirées : elles sont enchantées de sa beauté , il est enchanté de leur esprit.

Sa mere , la pauvre femme ! n'a pu lui faire épouser la riche héritiere dont elle parloit dans sa lettre ; mais la belle n'avoit point de goût pour le Baronet ; elle a fait un meilleur choix , & la semaine derniere elle donna sa main à un aimable homme de notre connoissance , Mr. Palmer , qui a de l'honneur , des sentimens , de l'esprit , & méritoit qu'elle fût encore dix fois plus ri-

che. Il a une petite terre dans le Comté de Lincoln, & sa maison n'est qu'à vingt milles de Bellfield. Il faut que je vous fasse faire connoissance avec Mistrés Palmer.

Vous devez être à présent la plus heureuse des femmes. Rivers trouve mille beautés nouvelles dans sa charmante bergere, & vous, vous triomphez en sentant le pouvoir de vos charmes, vous vous glorifiez dans votre force.

Les vieilles filles de votre voisinage soupçonnent donc la conduite de Miss Williams? Je m'en doutois bien.

Quelqu'un a dit, ou je l'ai pensé de moi-même, je crois pourtant que cette pensée est de Shenstone, qu'il n'y a point en général de vertus plus pures que celles qui ont effuyé les traits les plus cuisans de la médifance, comme nous voyons que les meilleurs fruits sont ceux que les oiseaux ont bequetés.

Je conviens aussi que les apparences sont un peu contre votre belle villageoise, & je pardonnerois volontiers les propos de ces bonnes vieilles médifantes, si leurs soupçons avoient toujours quelques circonstances probables qui pussent les autoriser.

Mais en général elles condamnent trop légèrement, & quoi ? de légères indiscretions, des riens. Elles jugent des caractères, elles décident des réputations, d'après leur conduite, dans un temps où elles ont perdu le goût de la véritable convenance des choses. Elles condamnent la jeunesse pour de petites fautes, tandis qu'elles devroient lui favoir gré de n'en pas faire de grandes : car enfin il y a moins de foiblesse à commettre des fautes légères, que de sagesse à en éviter de plus considérables.

Pour moi, je pense que celles qui n'ont jamais commis d'indiscretions, n'ont qu'une foible vertu.

La ligne ondoyante est la mesure de la beauté morale, comme celle de la beauté du corps.

Adieu ! Je suis pour la vie,

Votre affectionnée

IS. FITZGERALD.

P. S. Tout ce que je puis dire, c'est que si l'imprudence est un péché, vous devez prier le ciel d'avoir pitié de votre pauvre petite Isabelle. Sur ce principe, Sir George

feroit le plus vertueux des hommes. Je ne pense pas que vous m'accordiez jamais cette assertion.

LETTRE CCXXIII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield ;
Comté de Rutland.

Londres, le 19 Novembre.

VOUS avez raison, mon petit Rivers : j'aime infiniment plus votre cousin le Colonel Willmott, avec son nez aquilin, qu'avec tout autre, fût-ce celui de l'Apollon du Vatican. Je n'en ai jamais vu de pareil sur le visage d'un fot.

Je le trouve fort heureux à son retour des Indes, d'être d'abord introduit dans une société de jolies femmes. Cela s'appelle véritablement se nourrir au milieu des lys.

Fitzgerald dit qu'il seroit jaloux de lui, craignant qu'il ne lui enlevât votre estime, s'il avoit quinze ans de moins ; mais qu'heureusement les amitiés sont plus fortes où il y a égalité d'âge, parce

D'EMILIE MONTAGUE. 149

que les personnes qui sont dans la même façon de la vie , ont la même façon de penser , & voient les objets sous le même point de vue.

Chaque âge a une suite particulière d'idées ; & nous sommes fort inclinés à croire que les autres ne peuvent avoir raison qu'autant qu'ils sont du même avis que nous.

Vous voyez comme je retiens bien les maximes & les sentimens de mon tendre époux : n'est-ce pas une belle preuve de mon affection pour lui ?

Je meurs d'envie de savoir si votre Colonel des Indes Orientales aime mon Émilie.

Vous aurez la bonté de nous dire tout.

Adieu !

IS. FITZGERALD.

LETTRE CCXXIV.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Temple-house, le jeudi à
onze heures du matin.*

NOTRE mascarade de la nuit dernière a été des plus amusantes : je n'ai jamais rien vu de pareil dans Londres.

Temple a du goût, & il n'a rien épargné pour rendre la fête complete. La décoration du grand fallon étoit d'une magnificence de prince.

Emilie étoit une jolie bergere, la plus belle qu'il fût possible de voir. Son habit lui convenoit d'autant mieux qu'il ne fortoit pas de son caractère naturel : sa beauté n'a jamais paru avec autant d'avantage.

Elle avoit la simplicité naïve d'une bergere de quinze ans ; je me suis cru transporté, en la voyant, dans les vallées de la Thessalie, ou sur les bords du fleuve Pénée. La noble élégance de sa taille, la grace infinie de ses beaux bras, les charmes naturels de toute sa personne,

boucles gracieuses de ses longs cheveux attachés négligemment avec un ruban, ses manières simples & naïves, sa démarche élégante & vive, tout en un mot peignoit à mon imagination l'idée flatteuse d'une nymphe des bois qui vient visiter un mortel chéri.

Le Colonel Willmott en parloit avec ravissement. Il m'a demandé si les divinités champêtres avoient quitté leur séjour ordinaire pour venir à Temple-houfe.

J'ai présenté cet étranger à Emilie, & j'ai laissée achever sa conquête. Il est heureux pour moi de m'être marié à temps. Un Crésus est un rival dangereux.

Lucie étoit charmante, mais dans un autre genre : c'étoit une sultane dans toute la pompe éblouissante d'une beauté impériale. Ses charmes inspiroient un sentiment d'adoration ; ceux d'Emilie, la tendresse. Ses regards commandoient avec un empire irrésistible ; ceux d'Emilie étoient tendres & attrayans.

Nous allons voir ce matin Burleigh. A notre retour je présenterai le Colonel Willmott à Emilie, comme mon cousin, & Emilie comme ma femme au Colonel. Ils iront ensemble dans la même voiture. Elle ne le connoît encore que comme un

de mes amis , & n'est aussi pour lui que
sa belle bergere.

Adieu ! L'on m'appelle pour partir.

Votre ami

ED. RIVERS.

P. S. J'ai oublié de vous dire que j'avois
appris au Colonel Willmott le ma-
riage de ma sœur , avant de le mener
à Temple - house , & que j'avois
trouvé moyen de le présenter à mon
ami Temple dans un moment où
il étoit seul avec Lucie ; de sorte
qu'Emilie est la seule ici à qui il
soit inconnu : je vais le prier de ne
lui point parler de ses vues géné-
reuses en ma faveur. Adieu !

LETTRE CCXXV.

A MISTRESS FITZGERALD.

*A Temple-house, le Jeudi
au matin.*

VOTRE Emilie étoit cette nuit au
comble de la joie : au milieu d'une
assemblée brillante de beautés , Rivers

n'avoit des yeux que pour elle : il ne voyoit d'autre objet que moi : à peine put-il attendre jusqu'au souper pour m'ôter mon masque.

Mais vous m'appellerez une folle , une fille romanesque : je vous dirai donc seulement que j'ai goûté un ravissement exquis en voyant combien je lui plaisois en habit de bergere & combien tous les autres hommes m'ont flattée par les attentions qu'ils me témoignent à l'envi les uns des autres.

Il est venu un étranger avec Rivers , qui a eu pour moi des égards très-particuliers : il n'est pas jeune , mais la toute l'amabilité de la jeunesse , beau & figure , avec une taille avantageuse , un air propre à prévenir en sa faveur , une politesse extrême , & un esprit excellent , autant qu'on en peut juger par quelques heures de conversation.

Je n'ai rencontré personne qui , au premier abord , ait tant fait d'impression sur moi ; j'en excepte pourtant Rivers , qui m'a dit que j'avois fait la conquête de son ami. Il doit m'accompagner ce matin à Burleigh.

Une idée me frappe dans ce moment , c'est que Rivers ne m'ait jamais fait con-

noître son ami que cette nuit sous le masque ; je n'y avois pas pensé auparavant. Il me semble que ce n'est pas là l'instant de présenter les gens : peut-être n'y aura-t-il pas fait attention lui-même dans le tracas de la mascarade.

Quoi qu'il en soit , j'ignore encore le nom de cet aimable étranger ; j'ai seulement reconnu , dans la suite de la conversation , que c'est un militaire.

Je ne saurois vous exprimer combien Lucie , la reine du bal , étoit belle & magnifique ; elle avoit un habit des plus riches & en même temps du meilleur goût , propre à montrer avec avantage les graces infinies de sa figure , qui n'avoit jamais paru si attrayante que cette nuit.

Son éclat éclipsoit toutes les autres beautés. Vous savez que Lucie porte extrêmement bien la tête : cet air de grandeur joint à sa taille avantageuse , qui est justement dans la plus belle proportion , son port noble sans affectation , l'éclat majestueux de l'habillement oriental , le feu de ses diamans lui donnoient une supériorité marquée sur toutes les autres femmes ; supériorité si marquée , que quelques-unes en ont témoigné une jalouſie qui m'a fait de la peine.

Je n'aime pas à voir de ces sentimens chagrins , quels qu'ils soient , dans une fête consacrée à la joie ; quoiqu'il soit difficile de les éviter , tandis que les passions humaines restent dans l'état où elles sont.

Il y avoit quatre ou cinq autres sultanes qu'on auroit prises au plus pour les esclaves de sa suite ; en un mot elle avoit le regard d'une déesse , & la démarche d'une reine.

J'étois heureuse que ma simple parure de bergere prévînt des comparaisons qui n'auroient certainement pas été à mon avantage.

La bassesse de mon état faisoit ma sécurité , comme le foible roseau est en sûreté à côté du cedre superbe ; & la grande différence de nos habits faisoit que j'avois le bonheur d'être regardée même auprès de Lucie.

Elle étoit brillante comme l'étoile du matin , & d'un éclat aimable , quoiqu'éblouissant.

Son teint , car Temple n'a pas voulu qu'elle portât de masque , avoit la fraîcheur de la jeunesse , & le vif éclat de la fanté , animé par le plaisir & le sentiment flatteur d'être universellement admirée.

Ses yeux brilloient d'un feu qu'on avoit peine à supporter.

La vanité & la tendresse de Temple ont eu lieu d'être entièrement satisfaites : il favouroit voluptueusement les louanges que l'envie même étoit obligée de donner à la sultane favorite.

Ma mere avoit bien choisi son caractere, & l'a soutenu admirablement : quand elle parloit à Rivers, elle me rappelloit l'idée d'Aurélië dont elle égale les vertus.

Rivers la contemploit avec un plaisir qui ajoutoit à mon bonheur : il y a peu de femmes qui plaisent autant qu'elle à son âge.

Adieu ! L'on m'attend, nous partons pour Burleigh, que je n'ai point encore vu. Toute à vous,

EMILIE RIVERS.

LETTRE CCXXVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le Jeudi à deux heures
après midi.*

NOUS sommes de retour de Burleigh, que le Colonel Villmott a trouvé charmant ; mais ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est qu'Emilie lui plaît infiniment, & je vais saisir cette occasion de lui faire part de mon mariage : prévenu comme il l'est en ma faveur de la belle petite bergere, il est dans la disposition la plus propre à me pardonner un refus qui a une si belle cause. Il est dans son appartement, je vais l'aller trouver ; je vous dirai le succès de cette entrevue —.

J'ai vu le Colonel : son espoir est trompé, mais mon mariage ne le surprend point ; il convient qu'un cœur sensible ne peut résister aux charmes d'Emilie ; il m'a demandé l'amitié de *Mistress Rivers* pour sa fille, dont il est étonné de n'avoir pas encore de nouvelles.

Il veut faire présent d'une garniture

de diamans à Emilie ; „ c'est à cette seule
» condition », m'a-t-il dit obligeamment,
» que je vous pardonne votre maria-
» ge ».

Il désire à présent de la saluer comme
ma femme. Je vais le conduire à son ap-
partement.

Adieu ! pour un moment ———.

Fitzgerald ! je respire à peine ——— quel
excès de joie ——— cette fille que j'ai re-
fusée ——— mon Emilie ——— l'auriez-
vous cru ——— mon Emilie est la fille du
Colonel Wilmott.

Lorsque je lui ai présenté mon cousin
sous ce nom , elle a changé de couleur ;
mais quand j'ai ajouté qu'il étoit de re-
tour des Indes Orientales depuis quelques
jours seulement , elle est devenue pâle ,
tremblante , interdite : » mon pere ! »
a-t-elle dit d'une voix foible , & elle s'est
évanouie dans un sofa.

Il vole à elle , il la presse contre son
sein palpitant de tendresse ; il l'embrasse ,
il lui demande si elle est réellement sa
fille , sa chere Emilie , le tendre gage de
l'amour de son Emilie Montague.

Elle est revenue peu-à-peu de son
évanouissement : elle le regardoit avec
une tendresse mêlée de surprise , elle

D'EMILIE MONTAGUE. 159

colloit ses levres sur sa main, elle vouloit parler, & ses larmes étouffoient sa voix.

Je ne puis vous décrire la fuite de cette reconnoissance : je les ai laissés un moment pour vous faire part de ma joie ; je ne vous en dis pas davantage, le temps est trop précieux. Demain je vous écrirai plus amplement.

Adieu !

Votre ami
ED. RIVERS.

LETTRE CCXXVII.

Au Capitaine FITZGERALD.

Temple-houfe, le Vendredi.

RIVERS est le plus fortuné des hommes. Le cœur de son Emilie est désormais libre de toutes sortes d'inquiétudes : le consentement de son pere ne lui laisse plus rien à désirer.

Vous savez qu'elle souhaitoit que je différasse notre mariage ; sa raison étoit d'attendre le retour de son pere, le Colonel Wilmott, dont elle avoit des nouvelles.

Quoique promise à un autre, elle es-
peroit qu'il la laisseroit maîtresse de son
cœur, ne s'imaginant guere que celui au-
quel il la destinoit, étoit l'heureux Ri-
vers qu'elle avoit elle-même choisi.

Un serment solemnel l'avoit obligée
de cacher sa naissance, même à l'objet
qui régnoit sur son ame. Elle étoit résolue
de n'avoir jamais d'autre mari que moi;
cependant elle croyoit que son devoir
exigeoit qu'elle attendît le retour de son
pere.

Elle supposoit qu'il me verroit avec
des yeux aussi complaisans que les siens,
& que quand il me connoîtroit, il chan-
geroit de dessein en ma faveur. L'amour
toujours porté à se flatter, lui persuadoit
que le Colonel Willmott couvrieroit sa
tendresse pour récompense de la soumis-
sion qu'elle lui témoignoit en différant
son mariage jusqu'à son retour.

Mes importunités pressantes, & la
crainte qu'elle avoit de me donner lieu
de douter de sa tendresse, aussi bien que
le serment qui l'empêchoit d'entrer avec
moi dans une explication qui m'auroit
satisfait sur le motif de son délai, lui
firent manquer aux ordres d'un pere
qu'elle n'avoit jamais vu, & qu'elle

D'EMILIE MONTAGUE. 161

avoit cru mort jusqu'à l'arrivée des lettres de *Mistress Melmoth*, n'en ayant pas entendu parler depuis plusieurs années.

Elle me donna donc sa main, non sans quelque remords, résolue de céder la moitié de sa fortune à celui à qui son pere l'avoit destinée pour épouse, espérant par cet arrangement remplir les obligations de son pere, auxquelles elle ne pouvoit faire le sacrifice de son cœur —.

Mais elle écrit elle-même à *Mistress Fitzgerald*, elle vous dira toute son histoire.

Venez prendre part au bonheur de vos amis : il ne nous fait point oublier le vôtre, & nous désirons ardemment de saluer bientôt le Major *Fitzgerald*.

Votre ami
ED. RIVERS.

LETTRE CCXXVIII.

A MISTRES FITZGERALD.

Temple-house, le Vendredi.

RIVERS vous a dit — ma chere amie, en quels termes vous exprimerai-je la joie que je ressens de l'heureuse découverte qui en accordant tous mes devoirs, bannit à jamais de mon cœur le seul sujet de chagrin qui y restoit !

Ces inquiétudes, ce remords cuisant d'avoir manqué à l'obéissance filiale, qui troubloient mon bonheur, même entre les bras du plus cher & du plus aimable des hommes, ont enfin cessé de me tourmenter.

Cet époux que je craignois tant, que j'étois déterminée à ne jamais accepter, c'étoit Rivers, mon cher Rivers, l'idole de mon ame.

Mon pere me pardonne : il pardonne le crime de l'amour : il bénit la providence qui nous a conduits au bonheur.

D'EMILIE MONTAGUE. 163

Combien cet événement fait d'heureux à la fois ! La meilleure des meres partage notre joie : elle rend mille & mille actions de graces à ce pouvoir bienfaisant qui récompense son fils de sa générosité envers elle.

Rivers l'entend & se cache pour donner un libre cours à ses larmes : l'affection de cette bonne mere le touche jusqu'à un point qui n'a d'exemples que dans notre sexe.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas au ciel ? Une éternelle reconnaissance doit être gravée dans nos cœurs.

Ma Lucie aussi : quelle joie ! nous sommes tous heureux !

Mais je dois vous révéler des secrets que je cachai malgré moi à mon amie. Rivers vous a déjà dit une partie de mon histoire.

Mon oncle me mit dans un couvent en France avec une servante de confiance, & j'y restai jusqu'à l'âge de sept ans. Alors il m'envoya en Angleterre pour y être élevée suivant les mœurs & dans la religion de la patrie de mon pere : j'y fus près de huit ans dans une cole où, sentant moi-même le besoin

que j'avois de profiter de ce temps précieux pour acquérir les talens & les connoissances convenables à mon sexe, je m'appliquai à seconder les bontés de mon oncle pour moi. Vers ce temps, il me mena à son régiment dans le Comté de Kent où il étoit en garnison : ce fut là que commença notre amitié qui continua jusqu'à son passage en Amérique où je le suivis.

Les affaires de mon pere étoient alors dans une situation qui porta mon oncle à me ménager un mariage avantageux ; je le regardois comme mon pere, & certainement il avoit pour moi des attentions & une tendresse paternelles : j'avois pour lui la plus entière déférence. Il me fit donc prendre des engagemens avec Sir George Clayton.

Sur ces entrefaites mon oncle mourut ; mais avant que de mourir, il me révéla le secret de ma naissance que j'avois ignoré jusqu'alors, malgré que je lui eusse fait différentes questions indirectes à ce sujet auxquelles ils n'avoit jamais répondu, & m'obligea de lui promettre sous le sceau du ferment, de garder ce secret inviolable jusqu'à ce que je visse mon pere. Mais je perdis bientôt tout

espoir de le revoir : on le croyoit entièrement ruiné ; on dit même qu'il étoit mort, & réellement je n'en eus plus de nouvelles, ce qui me fit ajouter foi à ces rapports, & dès-lors je me regardai comme maîtresse de mes actions.

Je fus deux ans sans entendre parler de mon pere, persuadée qu'il n'étoit plus, jusqu'aux dernières lettres que vous m'apportâtes de la part de *Mistress Melmoth*, à notre retour en Angleterre.

Une variété d'accidens, l'éloignement où nous étions l'un de l'autre, la mort de mon oncle que mon pere ignoroit, & à qui il adressoit toujours ses lettres, empêcherent qu'elles ne me parvinssent pendant tout ce temps.

Cependant la main bienfaisante du ciel conduisit *Rivers* à Montréal ; je le vis, & l'aimai. Formés l'un pour l'autre, notre amour fut l'ouvrage d'un moment, & un coup du ciel auquel nous ne pûmes résister. Le premier de ses tendres regards me donna un nouvel être avec des idées & des sentimens qui m'avoient été inconnus jusqu'alors.

La plus forte sympathie m'attacha à lui malgré moi ; je prenois ma passion pour de l'amitié, & je trouvois cette

amitié mille fois plus douce que ce que j'appellois mon amour pour Sir George Clayton. Toute autre conversation que la sienne me devint insipide ; en un mot tout le temps que je ne passois pas avec lui me sembloit devoir être effacé de mon existence.

Je l'aimois , mon amour devenoit chaque jour plus fort. Je détestois Sir George ; je m'imaginois qu'il n'étoit plus le même ; je m'étudiois à lui trouver mille défauts , à lui qui , peu de semaines auparavant , m'avoit paru si aimable , & à qui j'avois promis ma main. Vous savez de quelle maniere je rompis avec lui. Cette démarche m'ôta un lourd fardeau que j'avois sur le cœur.

Ciel ! que je fus émue la première fois que je revis mon aimable Rivers après avoir repris ma liberté ! Que dis-je ? je n'étois pas libre , je n'avois fait que changer de fers , mais ceux que je portois alors étoient bien doux. Je mourrois d'envie de lui faire connoître mon amour ; je cherchois à lire dans ses yeux la tendresse qu'il m'inspiroit. Cet heureux moment arriva : j'eus le plaisir de le trouver aussi amoureux que moi ; dès-lors je consacrai ma vie à faire son bonheur.

Nous revinmes tous en Europe, vous me rendîtes la lettre de *Mistress Melmoth* qui contenoit un ordre positif de mon pere de ne me point marier avant son retour, supposé que je fusse encore fille. Il ajoutoit qu'il me destinoit à un de ses parens, à la famille duquel il avoit les plus grandes obligations; que ses affaires avoient pris une si heureuse tournure après des malheurs multipliés, qu'il étoit en son pouvoir & conséquemment de son devoir de témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur dans sa postérité; qu'il espéroit également faire mon bonheur en m'alliant à une aimable famille qui lui étoit attachée par les liens du sang & de l'amitié, & en m'unissant à un homme qui, suivant les informations qu'il avoit, méritoit toute ma tendresse.

Vous vous rappelez, ma chere *Isabelle*, combien ces lettres m'affligerent, quoique je ne vous en disse pas le contenu, retenue par mon serment. J'écrivis à *Rivers* pour le prier de différer notre mariage. La manière dont il prit cette demande, & la crainte que j'eus de lui paroître moins tendre que je ne l'étois, me fit oublier les ordres de mon

pere. Je l'époufai en le priant de ne me jamais demander le motif d'une conduite qui l'avoit fi fort choqué, que quand je jugerois à propos de le lui révéler.

Je ne connoiffois point le caractère de mon pere : il pouvoit être impérieux, & s'oppofer irrévocablement à notre union : Rivers doutoit de ma tendrefle ; fi par malheur mon pere nous eût refusé fon consentement, le délai que je demandois n'auroit-il pas semblé justifier fes soupçons ? Ne pouvoit-il pas fuppofer que ma tendrefle refroidie cherchoit un prétexte de rompre avec lui, & que j'attendois l'arrivée de mon pere pour cacher le changement de mon cœur fous le voile de l'autorité paternelle ?

En un mot, l'amour triompha de toute autre confidération. Ma conftance à perfifter dans ce délai, m'expofoit à perdre ce que j'avois de plus cher, celui qui pouvoit feul faire le bonheur de mes jours.

Ce mariage contracté contre l'ordre positif de mon pere, m'expofoit auffi à perdre fon bien, dont ma défobéiffance me rendoit indigne : je facrifiai la fortune à mon amour. J'efpérois pourtant que le mérite de Rivers, & la tendrefle paternelle

ternelle du Colonel Wilmott, quand il nous verroit , ne lui permettroient pas de me priver entierement de sa succession , & qu'il pourroit trouver moyen d'accorder ce qu'il devoit à son bienfaiteur , avec ce qu'il devoit à sa fille unique.

Je ne m'attendois qu'à la moitié de son bien , je ne lui en aurois pas demandé davantage , laissant volontiers l'autre moitié à celui auquel il m'avoit destinée.

Ces idées me satisfaisoient , je donnai ma main à Rivers , & je fus heureuse. Cependant l'idée du retour de mon pere , & le remords de lui avoir défobéi , répandoient de l'amertume sur mes plus beaux jours. Rivers me surprenoit quelquefois dans ces momens de tristesse où je me représentois mon pere me reprochant mon peu de condescendance pour lui : sa présence me faisoit prendre un air plus gai ; je ne pouvois néanmoins si bien déguiser la véritable situation de mon ame , qu'il ne me soupçonnât d'avoir quelque chagrin caché , mais sa délicatesse ne lui permettoit pas de m'en demander le sujet.

Je fais à présent, ce dont on m'avoit fait un secret, que mon pere avoit offert sa fille en mariage à Rivers avec un bien qui n'auroit pas tenté une ame comme la sienne, quand même il ne m'auroit pas été attaché par un lien indissoluble qu'il avoit refusé cette offre, & que, de peur que j'en fusse informée, & que par un désintéressement romanesque je le portasse à l'accepter, il avoit pressé notre mariage avec plus d'instances que jamais; que cependant il avoit eu la générosité de me cacher ce sacrifice, & même de souhaiter qu'il me fût éternellement caché.

Ces sentimens si nobles & si particuliers à Rivers, ont ainsi prévenu une explication, & nous ont caché, pendant quelque temps, des circonstances qui rendent aujourd'hui notre bonheur aussi parfait qu'il peut l'être.

Oh que Rivers est digne de ma tendresse! —

Mon pere m'envoie appeler dans son appartement: il a quelque chose de particulier à me dire. J'ai oublié de vous dire que je suis allée ce matin à Bellfield, où j'ai pris sur ma toilette le por-

D'EMILIE MONTAGUE. 171

trait de ma mere, que j'avois dans une
boîte à mouches, & que je viens de
Penvoyer au Colonel Willmott.

Adieu!

Votre amie fortunée;
EMILIE RIVERS.

LETTRE CCXXIX.

A MISTRESS RIVERS, à Bellfield, Comté
de Rutland.

Londres, le Dimanche.

IL n'y a point de termes, ma chère
Emilie, qui puissent exprimer la joie
que nous ont causée vos deux dernières
lettres.

Vous êtes donc aussi heureuse que
vous méritez de l'être : nous aurons
dans peu la satisfaction d'être témoins
de votre félicité.

Nous savions dès le commencement
la proposition que votre pere avoit
faite à Rivers; mais il nous avoit obligé
de lui promettre de ne vous en point
parler, de vous retenir à Rose-hill,
en prolongeant notre visite, jusqu'à vos

H 2

tre mariage , de peur qu'étant à Londres , vous n'appriessiez cette nouvelle , soit de la bouche de quelque ami de votre pere , ou par quelqu'autre occasion imprévue.

Fitzgerald est à présent Monsieur le Major à votre service : il a reçu ce matin sa commission.

Je vous félicite encore , ma chere , sur ce triomphe de la tendresse : vous voyez que l'amour , comme la vertu , n'est pas seulement sa propre récompense , mais qu'il nous procure encore d'autres récompenses.

On devrait toujours considérer que ceux qui se marient par inclination , peuvent devenir riches ; au lieu que ceux qui se marient pour être riches , ne s'aimeront jamais.

Cette maxime , que l'amour viendra après le mariage , est tout-à-fait choquante pour des ames qui ont la moindre délicatesse : au contraire quand le mariage commence avec l'indifférence , il est plus que probable qu'il finira avec le dégoût & l'aversión.

Je retiens votre papa pour mon Sigisbée ; en retour , le mien est à votre service.

D'EMILIE MONTAGUE. 173.

Mais je suis piquée, ma chere; oui, très-piquée. — » Ces sentimens si nobles & si particuliers à Rivers — ».

Je m'imagine qu'il y a encore des hommes dans le monde — que cette noble de sentimens n'est pas si particulière — qu'il y a des gens aussi généreux que d'autres.

Je suis persuadée en un mot que Fitzgerald auroit agi aussi noblement dans les mêmes circonstances.

Tel a toujours été votre défaut, ma chere Emilie, de regarder l'objet de votre amour comme un phénix, tandis que c'est seulement un homme de mérite, agréable, beau & charmant comme un autre.

Je m'attends bien que ces propos libres vous déplairont. Vous vous fâchez, si vous voulez; que m'importe? Je me fâcherai aussi.

Sûrement, mon Fitzgerald — je reconnois tout le mérite de Rivers; mais les comparaisons, ma chere —

Après tout, nos deux maris sont, à coup sûr, des êtres charmans, je ne les changerois pas pour deux Adonis. Cependant je ne voudrois pas jurer qu'il n'y en eût pas d'aussi aimables dans le monde.

Souvenez vous, ma chere amie, que la beauté est dans l'œil de l'amante; & qu'il n'y a point de femme qui ne pense aussi avantageusement de son bien-aimé, que vous de votre cher Rivers.

O ciel! il faut que je vous dise un trait qui flattera la vanité que vous tirez du mérite de votre charmant vainqueur. Un de mes anciens adorateurs de Quebec m'écrit que Madame Desroches vient de refuser un des meilleurs partis qu'il y ait dans le pays, & qu'elle a fait vœu de vivre & de mourir veuve.

Voilà certainement un vœu d'une extrême folie: & pourtant je ne puis m'empêcher de l'en estimer davantage.

Mon pere veut avoir une maison de campagne dans votre voisinage, & un jardin rival du vôtre: nous passerons la plus grande partie de l'année chez lui, & je ferai l'amour à Rivers; la jolie chose! le beau projet! qu'en pensez-vous, belle Emilie?

Il faut bien faire quelque chose pour varier les scenes de la vie; & rien n'est si amusant ni si propre à jeter de la gaieté sur nos momens, sur-tout à la campagne, que les douces flatteries d'un homme agréable.

D'EMILIE MONTAGUE. 175

Je ne fais pourtant si je ne ferai pas mieux de prendre un étranger pour amant : car en vérité ! le mari d'une amie est presque aussi insipide que son propre mari.

Nos aventures romanesques étant à leur fin, ma chere, étant tous devenus des gens sages & sensés, mariés & établis, il est à craindre que nous ne dégénere désormais dans un état de végétation : je consulterai Rivers sur cet objet, je fais qu'il est versé dans la connoissance des loix de la nature : il trouvera mieux que personne les moyens de prévenir un tel malheur.

L'amour est une jolie invention, mais on dit qu'il est sujet à se transformer en amitié, comme dans son état le plus parfait : je ne me soucie point de voir l'affection de Fitzgerald pour moi, parveir à ce degré de perfection avant l'âge de soixante-dix ans.

Que ferons-nous donc, ma bonne amie, pour varier les scènes de notre vie ? Les cartes sont un joli amusement, & de tous les plaisirs d'ici-bas le moins sujet à devenir ennuyeux, à cause de la variété des événemens qu'il produit ; & réellement, qu'est-ce que la vie re-

gardée d'un œil philosophique , sinon une espèce de quadrille où chacun gagne & perd à son tour ?

Je vous quitte pour recevoir la visite d'un Colonel des Gardes , un homme divin. Adieu ! Toute à vous ,

IS. FITZGERALD.

L E T T R E C C X X X.

A MISTRESS FITZGERALD.

Bellfield, le Mardi.

J'Accepte votre défi , charmante Isabelle : je suis bien trompé , si vous me trouvez aussi insipide que vous avez la bonté de le supposer.

Ne craignez point de tomber dans un état de végétation ; aucun de nous n'a la moindre parcelle de cette vertu végétative.

Pour moi j'ai l'idée de mille petits amusemens propres à retenir votre enjouement en haleine , & à réveiller votre vivacité , lorsqu'elle sera prête de s'assoupir.

Nous n'avons point dans notre so-

D'EMILIE MONTAGUE. 177

ciété de ces êtres à demi endormis, qui ont besoin de secouffes violentes pour les faire souvenir de leur existence : c'est le défaut des tempéramens froids & engourdis, qui n'ont point assez de vivacité pour goûter les plaisirs naturels de la vie.

Nos aventures d'un certain genre sont à leur fin ; mais nous en verrons naître d'autres à chaque moment, aussi amusantes que les premières.

J'ose dire que toute notre vie sera dans le style pindarique ; mon plan est de n'en point avoir du tout : voilà mon premier plaisir, & je suis sûr qu'il sera du goût de ma petite Isabelle.

Songez, ma douce amie, que ce sont moins les grandes joies que les petits plaisirs qui rendent la vie agréable ; comme la beauté d'un ouvrage d'architecture résulte de l'ensemble des moindres parties. Nous devons avoir nos petites fantaisies, nos jeux puérides, comme nos sublimes transports.

Mon second plaisir (passez-moi cette expression) est le jardinage, & par conséquent il fait les délices d'Emilie. Je veux vous apprendre à aimer les plaisirs champêtres.

Le Colonel Willmott m'a fait justement aussi riche que je desirois l'être. Tant que j'ai cru qu'il m'étoit impossible de posséder à la fois la fortune & Emilie, j'ai méprisé la première : je me suis persuadé qu'elle pouvoit nuire à mon bonheur, plutôt que d'y ajouter ; à présent que je la tiens des mains d'Emilie, je reconnois tout son prix.

Mon pere (quel plaisir pour moi de donner ce tendre nom au pere d'Emilie !) vouloit que je prisse une plus grande maison ; mais je ne quitterois pas ce lieu charmant de ma naissance pour le palais d'un Roi : je lui ai pourtant laissé la liberté de bâtir une seconde aîle à Bellfield qui y manque pour compléter le premier plan, & de le meubler comme il le jugera à propos.

Il aura une maison à Londres, & nous irons de l'une à l'autre, selon que la fantaisie nous y conduira. Il ne veut pas que nous ayons d'autres règles que notre inclination. Pensez-vous à présent, Isabelle, que nous soyons en danger de devenir des êtres végétatifs ?

Le grand art de la vie, c'est de tenir dans un exercice constant & modéré, le principe actif qui est dans nous, & d'en

diriger convenablement l'action : sans quoi il nous éloigneroit sans cesse du vrai bonheur , pour nous entraîner vers les plaisirs imaginaires.

L'amour , tout charmant qu'il est , a besoin lui-même d'être excité par une variété d'amusemens ou de distractions qui préviennent la langueur à laquelle tous les plaisirs humains sont sujets.

La tendresse & la délicatesse d'Emilie font de moi un amant toujours impatient : elle imagine de petites parties de plaisir dont elle est toujours à mes yeux l'ornement & l'ame , par la surprise agréable qu'elle me cause. Toutes ses pensées , tous ses soins ont pour but de me rendre heureux. Je porte envie à celui qui l'accompagne dans ses moindres petites excursions. Notre amour est toujours accompagné des ris & des jeux.

Enfin tous ceux qui auront la délicatesse d'agir comme nous , qui oseront suivre les sentimens du cœur dans le choix de celui ou de celle à qui ils veulent unir leurs destinées , seront généralement heureux.

Les affections sont les vraies sources du bonheur : l'amour , l'amitié , & si

vous voulez me permettre de le dire d'avance, la tendresse paternelle, tous les attachemens de la vie domestique, sont d'une douceur ineffable.

L'Auteur bienfaisant de la nature, qui nous a donné ces tendres affections pour de sages fins —

» Cela est bien dit, mon cher Rivers; mais il faut cultiver notre jardin.

Vous avez raison, ma chere Isabelle; je suis un bavard impertinent.

La voiture de Lucie va partir pour Londres, elle fera à vos ordres.

Je vous envoie cette lettre par un laquais de Temple. J'espère vous voir Jeudi augmenter le cercle choisi de nos amis & des vôtres, & n'avoir plus rien à désirer que la continuation de notre bonheur présent.

Adieu!

Votre sincere ami;
ED. RIVERS.

Fin de la quatrième & dernière Partie.